

Actes du Colloque d'Apt en Provence

Cafés-philo : Renaissance ou dévoiement de la philosophie ? (II)



28 et 29 août 1999

Café-philo d'Apt
Association Provençale pour l'Analyse Existentielle
Mairie d'Apt

Avant-propos des organisateurs du 2nd colloque d'Apt 99

Apt, fin août 2000

Cher(e) s ami(e) s des cafés-philos

Nous nous étions donc témérairement engagés, Thomas et moi, à effectuer cette transcription des débats du colloque. La voilà enfin, avec toutes nos plus humbles excuses pour cet important retard dans l'édition présente des débats du colloque de l'été dernier. Quoi qu'il en soit, tout nous invite maintenant à user, voire abuser, de ce matelas de temps qui nous sépare des débats de l'an dernier. Les alcools savoureux de notre France profonde ne se distillent-ils pas à la fin de l'été ? sous la lumière un peu mélancolique de l'automne qui, déjà, s'annonce.

Si j'en juge par ma simple expérience, ce recul analytique d'un an a des effets qui conditionnent mon acceptation phénoménologique d'une compréhension, satisfaisante ou non, du sens lexical (et autres) ou, en linguistique grammaticale, du signifié de puissance de l'expression « café-philos ». la demande est en effet celle d'une proposition prédicative définitionnelle du phénomène ainsi nommé.

Bref, cette année de distanciation m'a contraint à adopter un recul analytique plus important quant à la compréhension du phénomène café-philos-soi-même, en chair et en os...

Pour aller vite, je noterai simplement ce qui a changé dans mon appréhension présente du phénomène du fait de cette reprise de l'énigme déjà proposée au colloque d'Apt 98, « le café-philos : dévoiement ou renaissance de la philosophie ? », puis dans la formule inversée : renaissance ou dévoiement etc.. Ce qui a disparu, c'est cette trop légère étincelle d'enthousiasme qui ne captivait lorsque je souhaitais, dans mes rêves, que l'examen conduisit à discerner dans le café-philos une renaissance de la philosophie, en acte dans les rencontres et séances de ce « lieu philosophique ». En bref, voyez l'inconstance humaine, et masculine : pendant un an, j'ai pensé que la réponse serait : renaissance ! Aujourd'hui, je vois surtout l'infinie variété des dévoiements qui s'amoncellent ici ou là, étouffant plus ou moins gravement la vitalité et la longévité de cette toute jeune institution...

Bref l'énigme de ce colloque me laisse toujours sans réponse...

Relisons-nous donc les uns les autres, si tel est, du moins, votre bon plaisir !

Jean-Louis Enderlin

Transcription des enregistrements du second colloque d'Apt 99

Samedi matin, séance d'ouverture

Thomas Maurelli ouvre la séance sur une évocation du colloque de l'année précédente pour rappeler que l'interrogation thématique de cette année reprend celle de l'année précédente dans les mêmes termes : les cafés-philos, renaissance ou dévoiement de la philosophie ?

– Cette interrogation est en effet née de la participation des organisateurs à une expérience récente de lancement d'un café-philos à Apt. Elle les a vite conduits à se demander ce qu'est d'abord un café-philos, puis ce qui motive chacun(e) à participer à, voire animer, un café-philos. Ce « phénomène social », comme on dit aujourd'hui, conduit-il à un dévoiement ? ou à une renaissance de la philosophie ? Est-ce l'ultime manifestation de l'oubli de la philosophie dans un phénomène de mode ? ou bien, à l'opposé, le café-philos serait-il un lieu susceptible d'entrer en résonance avec le premier commencement de la philosophie en Grèce antique ? Les organisateurs ne se sentaient pas en mesure de pouvoir répondre seuls à ces questions, d'où l'invitation lancée l'année dernière et renouvelée cette année-ci.

La question portant sur le sens du café-philos reçut, l'an dernier, quelques réponses claires. Il a d'abord été défini comme le lieu et la possibilité d'une réflexion commune sur des problèmes communs, s'inscrivant ainsi dans une dimension « citoyenne », politique. En second lieu, on a reconnu à cette dimension politique un caractère « agoraïque » et démocratique. Tous et toutes peuvent dire librement quelque chose de quelque chose. C'est le lieu où devient caduque la désappropriation de son usage de la langue au profit de quelques uns censés, en vertu de la constitution, représenter les autres. Cette réappropriation de la langue et de son usage en commun n'ouvre-t-elle pas sur d'autres modes d'organisation politique ?

Parmi les réponses claires obtenues l'an dernier, se signale enfin la mise à jour d'une opposition tranchée et manifeste entre les participants sur la fonction de l'animateur de café-philos. En faut-il un ? Si oui, doit-il être philosophiquement qualifié ?

Pour les uns, l'animateur n'est qu'un distributeur de parole, ce qui semble une vision bien technique de l'animateur. Il peut changer. Pas besoin qu'il soit philosophiquement qualifié. Et, au fond, on doit même se poser sérieusement la question de la nécessité d'un animateur dans un café-philos.

Pour les autres, animer un café-philos sans être philosophiquement qualifié pose un problème éthique. Comment maintenir en effet l'orientation philosophique d'un débat si l'on n'est pas philosophe ? Alors que dans les autres disciplines, on reconnaît un certain savoir et une certaine maîtrise des méthodes,

pour la philosophie, en revanche, pas besoin d'un savoir, pas besoin d'être passé par une formation. D'ailleurs, cela a été l'un des points culminants du colloque de l'an dernier : une animatrice non-philosophe s'était posé la question de savoir si cet état de fait, animer un café-philosophe sans être philosophe, ne constituait pas une usurpation. Nous n'avons pu, l'an dernier trancher cette question. Des rencontres ultérieures permirent encore de préciser la description du phénomène des cafés-philosophe. Ce fut le cas lors du colloque de Castres et au « philostival » de Marseille. Nous avons pu y partager des expériences et approfondir un peu plus la connaissance de ce phénomène. Avec le temps, l'interprétation se précisa à la lumière de l'analyse existentielle. Quel est le sens ou quels sont les sens du café-philosophe ? Pour répondre à ce problème, il a d'abord été question de déterminer le lieu utopique du café-philosophe. Le café-philosophe est un lieu institutionnel informel d'entière liberté politique de parole. Peut-on en effet concevoir un café-philosophe à la lumière d'une quelconque censure ? Le lieu d'une redéfinition de la vérité ? Peut-on se contenter d'une définition qui a pour résultat le constat que la définition de la vérité n'est qu'une affaire de point de vue ? Le lieu d'une clarification de la place de l'éthique et de la politique dans les délibérations communes ? Peut-on décider de vivre bien sans que cette décision ne fasse appel à des considérations éthiques et politiques ?

Tels sont les trois premiers éléments de topique mis à jour, dont vous avez pu prendre connaissance dans le courrier précédant l'invitation à ce colloque. C'est ce que nous vous proposons d'approfondir lors de cette première journée. Lors de la seconde, nous souhaiterions approfondir la question de l'animateur. Une dernière question que nous vous soumettrons regarde plus spécifiquement l'organisation du colloque : signaler l'hypothèse de la fondation d'une association dont le but serait l'organisation elle-même du colloque. Est-ce toujours aux mêmes personnes d'organiser ce colloque, ou bien ne reviendrait-il pas à d'autres de l'organiser en d'autres lieux ?

Jean-Louis Enderlin — Maintenant, comme nous l'avons fait l'an dernier, le plus simple serait que chacun se présente, tout particulièrement les nouveaux venus. Je pense par exemple à Dax, à Grenoble, et encore à d'autres provenances comme le café de Flore, etc. Donc, faire connaissance et échanger nos expériences. Vous avez la parole.

Colette Martin — N'étant pas philosophe mais professeur de physique, je n'anime pas mais organise des séances de café-philosophe au Mans. Dans notre association, nous faisons appel à des philosophes, notamment à Oscar Brenifier, mais aussi à d'autres pour animer ce café.

Ça se passe assez bien, bien que la fréquentation soit un peu inégale, mais ce n'est pas le problème principal. On se pose la question : faut-il toujours faire appel à un animateur ? Parfois, nous n'en avons pas eu, nous l'avons fait nous-mêmes, mais il est vrai que cela nous a paru peut-être moins philosophique. Cependant, à partir de quand peut-on dire que le débat est philosophique ou ne l'est pas ? Les gens semblaient plus détendus quand il n'y avait pas d'animateur, mais c'était peut-être un peu superficiel.

L'auditoire est au maximum d'une cinquantaine mais tourne plutôt autour de 20-25. Il y a aussi le problème de l'âge : il y a peu de jeunes, peu d'étudiants, une ou deux étudiantes. Mais il n'y a pas de fac de philo, très peu de lycéens. Nous faisons simultanément une émission de radio, un débat philosophique. Nous choisissons un thème et nous invitons des gens qui sont spécialistes dans ce thème. Par exemple, si le thème est politique, nous invitons des élus locaux, sur la peinture, nous invitons des peintres locaux. Les auditeurs sont invités à participer au débat, ce qu'ils font plus ou moins. Là aussi on fait appel à un philosophe Oscar Brenifier ou d'autres.

Léna Monnerot - Je fais un café-philo à Toulouse depuis un an. J'en avais aussi fait à Bordeaux pendant deux ans. C'est vraiment une occupation que j'aime beaucoup. Le café-philo, je dirai qu'il marche bien. Il n'y a pas beaucoup de monde, entre 30 et 50 personnes. Mais je crois qu'on fait un groupe compact et qu'on aime bien décortiquer les choses ensemble. Bon, je pense qu'un animateur est à la fois indispensable et pas indispensable : les deux. S'il commence, il donne envie aux autres de continuer, pour faire parler tout le monde. Il est plutôt celui qui donne le temps de parole, qui le garde, mais ne le garde pas pour lui, qui en est dépositaire. Finalement, ça marche bien. La plupart des gens parlent. Le temps de parole est compté, mais... oui et non. Mais cela dépend, si c'est intéressant pour le sujet, pourquoi pas ne pas en laisser un peu plus à quelqu'un qui apporte quelque chose ? Donc, je ne mesure pas tellement le temps de parole. C'est une réorganisation de tous les instants, mais ça marche bien. Mon café s'appelle « grain de philo. « On l'a baptisé comme cela. Il n'y a pas d'autres animateurs. Cela ne fait pas longtemps que je le fais. Il y a des animateurs qui viennent voir. Mais personne ne l'a encore fait à ma place. Je crois qu'on fait un bon groupe. L'animateur est à la fois tout seul et avec les autres. C'est une position assez extraordinaire, je trouve. Mais on ne se sent pas différent des autres participants. C'est simplement comme une règle du jeu. Tous les gens consentent à ce qu'il y en ait un qui mène le jeu. Ma formation ? Je suis professeur de lettres, mais j'ai fait beaucoup de philo sur le tard. Et je suis né dans un milieu philosophique : père et grand-père étaient professeurs de philo. Philo et poésie sont mes deux domaines.

Philippe Mengue — En le rattachant au problème qu'on se pose de la qualification philosophique ou non de l'animateur, est-ce que vous, personnellement, vous rencontrez parfois des difficultés...

Léna — Oui...

P. M. — Ou avez-vous le sentiment qu'une culture philosophique plus approfondie vous serait utile ou inversement vous avez l'impression que votre contact avec la philosophie, sans être celui d'un spécialiste, vous aiderait plutôt dans l'animation ?

Léna — Je pense que ça tourne bien comme cela, mais, en même temps, j'aimerais avoir une formation plus poussée, mais cela ne me gêne pas de fonctionner comme cela. Mais j'estime que je devrais avoir une formation plus poussée. Mais, en plus des difficultés que je rencontre à l'intérieur du café-philo, c'est un public très divers et il y a tous les âges confondus. Mais il y a d'un côté

les universitaires, les purs, et d'autres qui ne le sont pas et lorsqu'on parle de sujets assez pointus, il peut y avoir des problèmes parce que les universitaires ont leur façon de s'exprimer, les autres pas. Je suis souvent obligée de reformuler et de recadrer pour demander ce qu'on a voulu dire pour que les autres comprennent. Quand il y a des références à des livres, je demande un minimum d'informations, pour que tout le monde soit d'accord. Mais je ne le fais pas de mon propre chef, même si je sais de quoi il s'agit. Il faut toujours que ce soit les autres qui le fassent. L'animateur doit distribuer le temps de parole et recadrer. C'est comme cela que je vois la chose. Et peut-être parler à la fin. Souvent, on me demande à la fin ce que je pense du sujet. Je le dis alors, mais toujours à la fin, quand tout le monde s'est déjà exprimé. Ce sont les participants qui choisissent le sujet. Il est arrivé quelquefois qu'on me demande si je n'ai pas un sujet. J'en ai toujours un dans la poche. Il arrive que ce soit donc moi qui le choisisse. Le sujet est choisi en arrivant. Il y en a plusieurs et jusqu'à présent je le choisis, mais avec une éthique particulière : un sujet qui serait assez humaniste et qui déboucherait sur quelque chose de positif pour l'homme, et c'est mon critère. Il faut que je me dise, si on le fouille, on arrivera à quelque chose de positif, sinon je ne vois pas l'intérêt. Jusqu'à présent, c'est donc moi qui détermine le sujet, mais avec l'accord de tout le monde. C'est parfois long à démarrer, mais en principe, ça va. Il faut bien compter un quart d'heure de flottement pour que chacun s'en imprègne. Et on aime bien faire une étude des mots pour que tout le monde soit d'accord sur ce qu'on met derrière tel ou tel. C'est un peu un genre de laboratoire. Je reconnais que j'ai un groupe qui me suit. Cependant, ça pourrait être casse-pieds pour certains, mais ils préfèrent cela.

Jean Crocq – Je suis petit-fils de bistrotière, et j'ai commencé à comprendre la fonction philosophique d'éveil intellectuel plus ou moins continu et intéressant, très différent des caricatures et des disqualifications mythiques qu'on appelle café du commerce et brèves de comptoir, j'ai compris très vite, à huit-neuf ans, qu'il se passait des choses à vertiges, à volonté de clarification et d'explication dans un café. Le café de ma grand-mère, à Caen, m'a donné l'occasion de contacter de temps en temps des profs, plus ou moins allumés, faisant du latin et du grec. Enfant, j'allais vers une espèce d'inintelligibilité, un langage grec. Et je me suis dit : je ferai du grec. Et j'ai fait du grec. Ma vocation de prof de philo est d'abord née réellement, concrètement, dans un café populaire, tout à fait différent des cafés agencés philosophiquement par des cotes que l'on connaît tous parce que, depuis des tas d'années, on se trimbale comme « animateur » je n'aime pas du tout ce mot-là – car l'animateur philosophique, c'est la dégradation même d'une pensée rigoureuse, parce que le privilège de la rigueur philosophique n'est pas l'activité du prof de philo courant. Les profs de philo, ce sont des fonctionnaires de l'ordre moral... Un café-philo, c'est d'abord un café. Or, actuellement, des exercices de déboîtement idéologique, pour à la fois mettre sur orbite d'un marché le discours philosophique apaisé, de « sagesse », avec d'un côté les médias qu'on connaît...

J-L F. – L'objectif de la séance de ce matin est un échange d'expériences, les débats auront lieu ensuite... 11 faudrait être assez bref.

J. C. — L'interactivité existe. L'appropriation du micro, on connaît trop, parce qu'on est des gens de radio. J'anime depuis des années des émissions de radio appelées, de façon provocatrice, « la philosophie dans une cafetière ». La cafetière est un segment de l'espace du café. Il m'est arrivé d'enseigner la philosophie et les lettres à l'école hôtelière de Paris, où l'on s'est battu relativement — bien avant les cafés de Sautet, qui avait des tas de qualités — pour un déboîtement de l'espace philosophique dans d'autres lieux que les lieux universitaires... (interruptions)... Bon, je m'appelle Jean Crocq, je suis à la fois philosophe et sémiologue. Les sémiologues sont des philosophes un peu pervers, qui s'efforcent de ruser avec les problématiques de la manipulation des significations et du sens, pas seulement celui de la transcendance, mais le sens de ce qui est dit : où ça va...

Thomas M. — Êtes-vous animateur de café-philo ?

J. C. — Oui, depuis des années, à Caen, à Paris, animateur et co-animateur, de façon régulière.

T. M. — Et comment cela se passe ? Vous choisissez les thèmes ?

J. C. — Il ne faudrait pas se contenter d'analyses de surface. Comment cela se passe ? On pose une question, qui finalement aplatit le type de réponse que je vais fournir. Ou bien on fait du journalisme démagogique, qu'on connaît bien de l'intérieur et qu'on critique, et alors il faut se rendre compte que la médiatisation de la philosophie, dont les espaces appelés cafés, font partie des meubles. On sait comment, dans certaines structures médiatiques, sont récupérés certains aspects des café-philo...

T. M. — Bon, nous allons passer la parole...

J. C. — Comment ?... (brouhaha) La clientèle, voyez..., Très intéressant... la clientèle... Voici un vilain mot...

Une participante — Qui vient ?... Et qui repart en courant ?

J. C. — Qui vient ? Non, pas des patients, parce qu'en aucun cas, le café-philo n'est un canapé psychanalytique, c'est-à-dire l'expression des témoignages de vie, même si les trois quarts des expressions de parole dans les cafés-philo jouent la carte psycho-psychanalytique, et ça ne se dit pas, ou bien ça se dit, avec, en horizon, une volonté d'endoctrinement spiritualisant...

T. M. — Bien. Nous allons passer maintenant à une autre expérience, merci.

Bernard Journault — Cela va faire la cinquième année qu'on fait un café-philo hebdomadaire, tous les jeudis soirs et sans interruption pendant les vacances. Le nombre des participants varie. Pendant l'été, il y en a beaucoup moins, ça tourne autour de 30-40. Pendant l'année, 80-100. Le thème est choisi d'une fois pour l'autre par les participants eux-mêmes. Le dernier acte de la soirée consiste pour les participants à proposer des thèmes qui sont simplement mis aux voix. Le thème qui a le plus de suffrages est retenu et il est convenu que celui qui a proposé le thème retenu le présentera le jeudi suivant. Donc, le jeudi suivant, la séance commence par une présentation du thème par celui qui l'a proposé. Il arrive parfois que celui qui l'a proposé ne soit pas là. Personne ne se substitue à lui. Parfois il envoie un écrit quand il a pu prévoir qu'il ne serait pas là. Dans ce cas, l'« animateur » va lire le texte et le débat commencera. Il y a alors

une personne qui distribue la parole. C'est pas toujours moi, c'est parfois Daniel, parfois Paco, mais il n'est plus là. Depuis les vacances, je n'y ai plus mis les pieds. J'y suis retourné il y a quinze jours, je n'y étais pas jeudi dernier. Mais ça se tient sans moi ; ça se tient aussi sans moi et sans Daniel ; ça se tient aussi sans moi, sans Daniel et sans Paco. Toute méthode se réfère à une théorie. On ne fait pas n'importe quoi en fonction de n'importe quoi. On a essayé il y a quelque temps, de se regrouper à plusieurs pour mettre un peu systématiquement sur un panneau, et cela caractérise l'état d'esprit dans lequel nous travaillons. Quant à l'organisation, on est un lieu, qui est à la fois un bistro, dont je suis le patron et une librairie. Sauf pendant les vacances, la librairie fait une présentation écrite du thème, une feuille recto-verso, avec une bibliographie et quelques extraits. Cela est distribué au début de la séance suivante. Est également distribué un compte-rendu. Chaque séance donne donc lieu à un compte-rendu, fait par une personne de l'assistance. Ce n'est pas toujours la même. Le compte-rendu varie ainsi. Mais pour nous, le compte-rendu n'a pas pour fonction d'être exhaustif. C'est une trace. Le mieux est que je vous lise ce qui condense un peu notre façon de voir en matière de café philosophique. C'est affiché dans la salle.

« Un café philosophique égale l'entraînement au débat. Une idée qui n'est pas exprimée ne peut être critiquée... Osons parler, non pas tant pour convaincre, mais pour nous exercer à argumenter ce que nous pensons, opinions ou connaissances, et le mettre en travail dans le débat. Quelques éléments de méthodologie : 1) exprimer une seule idée à la fois ; 2) se poser des questions plutôt que de donner des réponses ; 3) l'important n'est pas de parler, mais de se faire comprendre ; 4) si l'on ne comprend pas une intervention, poser des questions, demander des précisions, ramener les propos tenus au sujet proposé ; 5) définir les mots, c'est préciser sa pensée et, en conclusion, ni école de pensée, ni recherche d'un consensus, mais un travail sur l'entendement ».

Daniel Berthelet – Quand je suis arrivé, la méthodologie était déjà celle qui est décrite dans ce qui vient d'être lu. Comme il n'y a pas de pratique sans présupposés, implicites ou explicites, là, c'était implicite. On a travaillé l'an dernier à l'explicitation et donc à sortir cela. Il y a un deuxième implicite qui

n'est pas marqué. Quand notre amie du Mans disait tout à l'heure, « je ne suis pas philosophe mais professeur de physique », il faut bien s'entendre. Être philosophe, ça veut dire : c'est mon métier. B.-H. Lévy, c'est son métier, donc il est philosophe, comme toi tu es commerçant. La philosophie, certains pensent aussi, c'est l'amour de la sagesse. Pourquoi pas ? Il n'en reste pas moins qu'il y a une autre conception, qui en tout cas est la mienne, et qui, me semble-t-il, nous anime même si elle n'est pas dite : la philosophie, c'est avoir une conception du monde, une compréhension des choses qui nous entourent – ce qui ne veut pas dire qu'elle est juste ou ne l'est pas – mais tout le monde a une compréhension du monde et, ce faisant, tout le monde est philosophe. Si on s'entend sur cette idée, qui n'est pas partagée par tous, ça ne fait pas l'économie d'un savoir. Mais cela veut dire qu'on a tous un savoir et qu'on peut l'enrichir, y compris des pensées des autres, jusqu'à avoir une culture, qu'ont certains agrégés ou gens de Normale supérieure. Quand certains d'entre eux pensent que nos réunions de café-philo, c'est le café du commerce – ça peut l'être ici ou là – je prétends que, pour l'essentiel, ça ne l'est pas, car on n'est pas plus cons qu'eux et on a justement

cette compréhension des choses laquelle, je le répète peut-être erronée. Mais, comme on l'a dit, ce qui est important c'est le rapport qu'on entretient, la critique qu'on en fait et la discussion qu'on y mène. Le présupposé est donc que nous faisons tous de la philosophie parce que nous avons un rapport au monde.

Jean-Baptiste Grasset – D'abord, je suis très frappé par le sérieux des gens de Grenoble et par le succès de leur café, car il y a beaucoup de monde. J'ai simplement une question, parce que cela ne se passe pas de la même façon à Dax : est-ce que le fait de préparer le sujet par voie de vote pour la fois d'après – ce qui me paraît très bien – ne bloque pas certaines personnes pour proposer un sujet, parce que cela implique l'animation de la discussion ? À Bayonne, où il y a 40-50 personnes, il y a au moins une semaine par mois une séance comme cela, on prévoit une semaine à l'avance le sujet, par vote, et c'est toujours les mêmes qui proposent. Parce que les gens sont bloqués là-dessus. À Dax, c'est tout le contraire, on arrive sans savoir de quoi l'on va parler et on vote aussi. Mais contrairement à ce qui se passe à Toulouse, ce n'est pas l'animateur qui décide du sujet, mais on vote sur le moment. Cela prend un quart d'heure, mais ce n'est pas celui qui propose qui anime, mais c'est Michelle. À Bayonne, comme nous sommes en plein conflit du fait de questions personnelles et je préfère ne pas trop en parler. Il n'y a pas d'animateur officiel, mais un animateur de facto, qui fait chier tout le monde et qu'on essaye de virer, mais c'est très difficile. Je crois savoir qu'à Dax, la même question s'est posée, il y a deux ans, il y avait quelqu'un qui emmerdait tout le monde et qui a spontanément compris qu'il valait mieux qu'il ne vienne plus. À Bayonne, le rythme est le suivant : il y a donc une fois par mois un exposé, une fois par mois un thème prévu la semaine précédente. Maintenant, une fois par mois, il y aura un thème impromptu, et une fois par mois, une petite variante : un café littéraire sur un texte prévu un mois à l'avance et que les gens auront eu le temps de lire. L'ennui, c'est qu'il y a ce gugusse qui ressemble à celui qu'il y avait à Dax. Les questions personnelles peuvent être très graves, parce, d'après l'expérience que j'en ai, s'il y a quelqu'un qui ne cesse de prendre la parole – prof de philo, par exemple, qui ramène des références sans dire, d'ailleurs, grand-chose d'intéressant, il s'opère une sélection darwinienne, et cela est catastrophique. Au bout d'un moment, ce type tient la salle, mais pourquoi ? Parce que les gens qui aimaient venir au café-philo ne le supportent pas, ne viennent plus. Le processus de sélection s'opère ainsi. Cela en est arrivé à un point tel qu'il y a deux ans et demi, pendant six mois, j'ai tenu un contre-café-philo. Il y avait des gens qui allaient aux deux et après, on a décidé, avec quelques copains, de revenir. C'était un acte de rébellion. Mais ce n'est pas facile ces questions personnelles...

Michelle Briquet – Mon ami Jean-Baptiste a présenté le café de Dax par opposition à celui de Bayonne parce qu'ils connaissent quelques problèmes en ce moment. Mais cela a une allure un peu intellectuelle, qui n'est pas la nôtre. Je pense que je mérite la qualification de populiste – on m'en a accusée souvent c'est-à-dire que pour moi, le café-philo est un lieu où l'on peut parler de philosophie avec tous les gens qui sont là, y compris les quelques ivrognes (on a d'ailleurs eu quelques interventions d'ivrognes intéressantes...). J'ai un problème

de lieu. Le café de Dax est un lieu un peu chic, qui ne me convient pas. C'est une pesanteur, le lieu. J'ai entendu avec émerveillement qu'à Grenoble, vous êtes le patron. J'attends de rencontrer l'homme qui aurait un bistro et qui serait ouvert à la philosophie, parce que le gérant qui nous accueille me sort par les yeux. Il ne parle que de fric et trouve qu'on ne dépense pas assez... C'est l'horreur ! Ce café accueille des publics variés sur le plan social et celui des âges, avec une dominance de la dame mure entre 50 et 65 ans. Le premier animateur du café s'est irrité contre cette présente et il a été assez méprisant et s'est auto-exclu parce qu'il a senti l'hostilité naître et grandir. Le mépris n'est pas une qualité de l'animateur. Il y a le mépris de l'homme professionnellement philosophe, qui a marché à Bayonne, et marche toujours un petit peu. Quand le philosophe est quelqu'un de remarquable et dit des choses qu'il pense remarquables, il y a un effet de fascination. C'est très intéressant, les cafés-philo, il n'y en a pas deux qui se ressemblent. Je ne suis pas philosophe, mais j'ai quelques diplômes... je suis prof de lettres, moi aussi. Je suis tout à fait d'accord avec Léna, je donne la parole et je ne la prends que rarement. Mais il est vrai qu'on me le demande. Mais quand même, à la fin, je note ce qui est dit et j'essaie de restituer et j'essaie aussi qu'on ne s'écarte pas trop du sujet. Ce n'est pas toujours facile. Je ne limite pas le temps de parole, pour en avoir beaucoup souffert dans des réunions d'un autre genre. Je m'efforce de dire qu'il y a d'autres demandes de parole lorsque quelqu'un parle trop longtemps. On choisit donc le sujet à la majorité, au début de la séance et pour la séance qui se tient, parce que le choisir d'avance ne me paraît pas démocratique. Les gens ne viennent pas nécessairement la fois suivante. Ceux qui arrivent ne peuvent pas discuter sur un sujet qu'ils ont choisi eux-mêmes. C'est frustrant. Alors nous le faisons du jour même pour le jour même. Cela m'évite de préparer quoi que ce soit... On essaye aussi de procéder par l'élucidation des termes et de voir tous les aspects d'un sujet avant de se livrer à notre réflexion personnelle sur ce que dit le thème. On est entre 15 et 45. Je ne sais pas animer un très grand groupe... (Changement de cassette)... On se pose quand même des questions : question de l'heure. Nous, on fonctionne tous les huit jours, jusqu'ici le jeudi, mais cela va devenir le lundi, parce que le gérant du café trouve qu'il y a moins de monde et que c'est mieux. C'est contraire à ce que je pense, mais le lundi a d'autres avantages. C'est entre 18, 30 et 20 heures. Cela arrange beaucoup de gens, mais les jeunes femmes qui ont des bébés me disent que c'est gênant parce que c'est l'heure de les coucher. Elles préfèrent après 20 heures. Je ne sais donc pas si je choisis bien l'heure. Mais je le demande tout le temps, mais comme ceux que cela gêne n'y sont pas... À Bayonne c'est le soir, mais c'est un public particulier.

Jean-Baptiste - C'est à 21 heures Mais il y a quelque chose de très sympa à Dax : quand on a bouclé, on dîne ensemble - pas nécessairement dans ce café, sauf une fois par mois — sinon, en fonction des affinités et selon ce que les uns et les autres ont à faire, on se fait des bouffes à six ou huit. On continue un peu à parler du sujet, mais on parle aussi de tout et on se connaît mieux. Cette heure a donc certains avantages.

Michelle — Bien, tu confirmes donc ce que je pensais. Le lieu... je vous l'ai dit, ça me gêne de parler, ça me gêne que la parole ne soit pas bien entendue de tout le monde. Je circule et je hurle, j'ai une voix assez forte, mais ce n'est pas le cas de tout le monde... On a des problèmes de micro. Cela gêne la communication, notre assemblée s'écoute au micro. Mais à Dax, on ne sait pas bien se servir du micro, alors cela crée des problèmes. Enfin, j'ai essayé souvent de changer d'animateur, ce qui a des succès divers. J'aimerais bien que, pour une raison de liberté, mais aussi parce que je n'aime pas capitaliser l'agressivité ou même l'amour d'un petit groupe, je préférerais donc que cela se répartisse, mais c'est assez difficile. Jean-Baptiste a gentiment suppléé quand je ne pouvais pas, mais il n'y tient pas tellement, parce qu'il a déjà Bayonne sur les bras. Donc, j'ai fait venir un professeur de philo, parce que j'ai des problèmes d'incompétence philosophique : ça me gêne de pas savoir beaucoup de choses en philo — je sais quand même des choses parce que j'en ai fait un peu dans mes études supérieures... mais pas trop. Ils acceptent bien une fois, mais me disent très souvent « c'est mieux quand c'est toi ». Il y a à la fois attachement mais aussi paresse, je crois : il faut toujours le même animateur. Le goût des habitudes... je n'ai pas résolu le problème. À mon avis, il en faut plusieurs.

Fernand Reymond — À Marseille, il y a trois cafés, un à *la Samaritaine*, sur le vieux port, que j'ai créé avec Josette A., il y a 4-5 ans, un autre à *la Passerelle*, qui est un café-librairie de bandes dessinées et un qui s'appelle *Le courant d'air*, qui est une association 1901, laquelle a créé un café coopératif où chaque semaine, il y a une soirée café historique, une soirée café littéraire, une soirée café philosophique. Ce n'est pas un café commercial. Le café de la Samaritaine, j'ai commencé un peu à l'animer, mais j'ai été très frustré par la position de neutralité thermique qu'est censé devoir supporter l'animateur, et j'ai abandonné *La Samaritaine* et je me suis replié sur le café *La Passerelle*, qui est animé par Helmut Hardy, où j'ai tout le loisir de me défouler puisque que je n'en suis pas l'animateur. Sur le plan de l'animation, j'ai trouvé un dérivatif : une fois par trimestre, j'organise un week-end de randonnée philosophique où je m'assume complètement : je fais le guide accompagnateur en montagne et le samedi soir, je fais l'animateur du café-philo et jusqu'à maintenant, il y a eu trois week-ends de rando-philo. C'était des novices des cafés-philo que j'avais recrutés parmi mes amis. La problématique, c'est que lorsque j'anime, je ne suis pas un parangon d'animation parce que j'ai toujours besoin de m'impliquer, d'intervenir etc. Et c'est pour cela que je n'anime qu'une fois par trimestre.

Jean Crocq — Grenoble, *Le tonneau de Diogène*, c'est intéressant : un patron de café et en même temps curieux d'horizons philosophiques... ça s'attrape très rapidement. Café plus librairie, intéressant. Il y a des structures sociologiques très diverses avec des passions sous-jacentes et le sens de la tension de volonté, avec le respect des gens. De mon point de vue, j'ai entendu parler de relation au monde et de vision du monde... Quand je vois cette notion-là, de la philosophie comme vision du monde, je note que la tradition allemande a encodé le côté néfaste de *Weltanschauung*, vision du monde...

Thomas M. — Je rappelle que cette séance est simplement consacrée à un tour d’horizon des expériences...

J. C. — Ce n’est pas un manège...

T. M. — Si... par la même occasion !

J. C. — Est-ce qu’on doit se ménager ?

T. M. — oui !

J. C. — Comme je suis un technicien de la coupure, je me coupe... !

Gale Prawda — J’anime plusieurs café-philos. Un à Paris, au Flore, en anglais, un autre à Paris, un à thème et un au choix, une fois par mois. J’anime aussi un café-philos à Londres. L’Institut français et l’association *Philos* m’avaient demandé d’introduire le concept chez les Britanniques. Je l’avais fait il y a deux ans et demi, un contrat pour quatre mois, mais il a eu tellement de succès que continue d’aller une fois par mois à Londres. Ensuite, il y a aussi quatre cafés-philos à Londres grâce à cette intervention de quatre mois. À Londres, il y en a un qui est qui est plus ou moins le modèle dont on parle ici : thème choisi sur le moment, mais les trois autres sont liés à des associations philosophiques et souvent c’est un thème annoncé à l’avance, avec une petite introduction de 20-30 minutes d’un philosophe et c’est souvent pour les amateurs de philosophie. En France, je crois, le mouvement est beaucoup plus large qu’à Londres. Ce sont les gens qui s’intéressent à la philosophie, soit en prenant des cours du soir ou d’autres choses, ou les élèves qui suivent des cours de philo. Il y a aussi à Londres beaucoup de professionnels, des psychologues, des consultants, et des jeunes qui cherchent. Les motivations des participants ? Quand on demande ce qui se passe dans un café-philos, je vois aussi l’audience, les participants. Ils participent très activement à l’expérience. Parmi les gens qui viennent à mes cafés, il y a aussi toutes sortes de motivations et parmi celles-ci, celle de la langue. C’est vraiment un défi de penser dans une langue étrangère. Certains viennent pour élargir et questionner leur petit savoir sur le monde. Car on arrive à une époque de la vie où l’on ne sait plus. Aussi l’événement social d’être avec d’autres personnes. Une anecdote qui s’est produite, il y a trois semaines au café de Flore : comme j’ai beaucoup de touristes qui viennent, parfois, parmi eux, des philosophes universitaires. Il y avait un couple, une Française mariée à un philosophe de l’université de P... Je ne le savais pas. On a choisi le sujet de sa femme pour le débat. C’était un sujet assez intéressant — l’expérience des café-philos dépend aussi d’une dynamique de groupe. Ce soir-là, c’était une dynamique extraordinaire où le sujet a atteint un niveau abstrait avec la contribution de plusieurs personnes atteignant une analyse critique d’un niveau vraiment philosophique. On a dîné ensemble ensuite avec ce groupe plus restreint. La femme a dit que c’était la première fois qu’elle pouvait parler avec son mari sur un terrain philosophique... (rires...). Son mari a dit qu’il allait ouvrir un café-philos à côté de l’Université...

Je voudrais parler aussi des mouvements qui se produisent en Angleterre et en d’autres parties du monde relativement à des applications de la philosophie dans d’autres domaines, pas seulement des cafés-philos. Dans l’éducation, il y a beaucoup de philosophes qui entraînent maîtres et maîtresses à des types de

cafés-philos. Ils s'appellent « community of inquiry ». Il y a toute une philosophie pour apprendre aux enfants très jeunes, trois ans, sans les philosophes, mais par des histoires racontées. On en tire des analyses de conceptualisation, des questions sur le monde, d'une manière structurée. C'est un mouvement important en ce moment. Il y a aussi le côté thérapeutique, avec la thérapie existentielle individuelle en cabinet qui désirent analyser leurs problèmes à un niveau philosophique, pas seulement psychanalytique. Il y aussi le mouvement des « dialogues socratiques » utilisés dans les entreprises. C'est une démarche – d'origine allemande – de petits groupes (entre 6 et 15 personnes), ce qui la rend difficilement applicable dans les café-philos, trop importants. Une simulation a donné de bons résultats. On commence par un sujet d'expérience, on pose une question par la suite, on choisit l'exemple et la question qui va avec : on progresse ainsi de l'empirie à l'abstraction. Avec 100 ou 50 personnes, n'est-on pas réduit à distribuer la parole ? C'est plutôt un échange d'idée... J'ai aussi tenté l'expérience de me limiter à la fonction philosophique de synthèse en ayant confié la fonction d'animation à quelqu'un d'autre. Les deux fonctions en même temps, c'est trop. La philosophie, cela demande du temps, et de la rigueur... J'ai introduit une option écrite pour les gens qui veulent continuer la réflexion commencée au café-philos. Ils peuvent ainsi écrire et s'exprimer de cette façon.

Jean Mérat – Je suis président-fondateur d'une association qui s'appelle *Carrefour des citoyens*. Elle a pour but d'éveiller le sentiment de citoyenneté et de combler le vide, dangereux pour la démocratie, qui s'est introduit entre la classe politique et les citoyens. L'association s'efforce d'avoir une pédagogie concrète, pas seulement de faire des réunions auxquelles ne participe qu'une couche moyenne éduquée... ce qui nous mène à une gauche-caviar dont nous ne voulons pas. Nous avons créé le café-philos d'Apt, il y a deux ans, et quelques autres initiatives, comme un café politique, un comité de chômeurs, une maison d'agrobiologie, etc. Notre but étant d'amener les gens à prendre leurs affaires en main, et à lutter contre les forces conservatrices, nous avons constaté que nous laissons un vide de pouvoir, immédiatement comblé par d'autres volontés de pouvoir. Nous sommes en train de réviser notre stratégie... Pour la philosophie et les cafés-philos, ce qui nous intéresse, c'est qu'ils nous permettent de mieux nous comprendre et de mieux comprendre le monde, afin d'agir plus efficacement.

Philippe Mengue – Ce café d'Apt fonctionne depuis deux ans. Le débat est choisi à l'avance et celui qui a proposé le sujet est tenu de le présenter avec un topo de 10-15 minutes, et le débat commence. En deuxième lieu, j'ai proposé que des gens interviennent sur un point doctrine très précis, tiré d'un philosophe, en liaison directe avec le sujet. Par exemple, cette année, l'amitié entre hommes et femmes : il y a eu un exposé sur une définition de l'amitié chez Aristote. Cette introduction d'un point de doctrine permet de centrer le débat sur quelque chose de précis et, je pense, d'apporter un élément de réflexion. Le public n'est pas très cultivé, il y a des élèves du lycée, la qualité des débats a été améliorée par l'introduction de ces brefs petits exposés. Je choisis le moment où je donne la parole à celui qui a préparé l'exposé. Le nombre des participants varie entre 30 et

50 personnes. Le café est populaire et nous avons des interventions spontanées de consommateurs, ce qui donne une ambiance très sympathique.

Question d'une participante demandant des précisions sur l'organisation de séances à thème choisi à l'avance se prolongeant sur une assez longue période avec, en plus, commentaire d'un texte philosophique en relation avec le thème.

P. M. — Il y a des sujets qui ont été traités en une séance et d'autres qui ont été reportés, par exemple « la peur », sur trois séances (le texte choisi était tiré de Hobbes : la peur de la mort)...

Thomas Maurelli — On a commencé à mettre en place une méthode d'organisation. On était nouveaux au départ, on ne savait pas trop. C'est après le colloque de l'an dernier que l'on a commencé à introduire des conduites de discussion collective, à introduire les thèmes, à recadrer les tours de table et à recentrer les débats, ce que l'on ne faisait pas auparavant.

Paco Gonzalez, intervient pour regretter d'abord l'absence de l'équipe d'animateurs de Castres. Quant au problème de la contrainte d'avoir à présenter le sujet que l'on a proposé : — A Grenoble, j'ai l'impression que la moitié des sujets a été présentée par des gens qui n'en ont proposé qu'un seul. Moi-même, n'ayant pas de formation philosophique, lorsque je l'ai fait, cela m'a demandé beaucoup de travail. Je trouve donc très important ce choix du sujet une semaine à l'avance.

Jean-Baptiste — Ce n'est pas ce choix qui fait problème mais l'obligation d'animer ensuite qui fait peur à des gens...

Michel Lachartre — Pas de formation philosophique autre que la terminale, mes lectures personnelles et mon implication dans les cafés-philos. Je voudrai vous faire part de trois expériences. Tout d'abord, je représente ici l'association *Philos*. Elle a été créée dans l'élan de ce que Marc Sautet avait créé au *Café des Phares*. Avec sa disparition, l'association a eu bizarrement un comportement de personne physique, alors qu'on pouvait attendre autre chose d'une personne morale. Il lui a fallu un an pour sécher ses larmes, une pile de mouchoirs après et grâce à l'assemblée générale dernière du mois de février, elle reprit une activité qu'elle avait un temps abandonnée. Son objet social, c'est de favoriser la diffusion des initiatives dans la cité, par quelque biais que ces initiatives soient prises. Pratiquement, cela se traduit par des dîners-philos dans différents restaurants de Paris, le soir, des séminaires et la diffusion d'une revue *Philos*, qu'on a reprise avant les vacances — j'ai apporté des exemplaires, il y en aura assez pour tout le monde. Elle a également ouvert un site internet, sur lequel tous les café-philos peuvent ouvrir une page et en profiter pour se faire connaître. D'une façon plus personnelle, j'ai été l'animateur éphémère d'un restau-philos dans une banlieue parisienne, Saint-Leu la Forêt, dans le Val d'Oise, une petite ville de 5 000 habitants. Cela a tenu à peine un an. La fréquence des réunions, une fois par mois, et le lieu (restaurant) n'étaient pas propices. Mon autre expérience est mon assiduité au café des Phares, où j'ai rencontré dans les débats quelques écueils. C'est cela qu'il est important de discuter ici : les difficultés qu'on a pour bien animer un débat. Selon les endroits, il y a des pratiques différentes. Il y en a qui consistent à travailler sur un texte distribué la semaine précédente : il y en a

d'autres qui consistent à travailler sur un thème annoncé aussi à l'avance. Davantage sur le thème que sur le texte, j'ai pu observer que des participants, sans doute en mal de parole – on sait bien que c'est souvent aussi ce qui fait venir les gens au café-philo – en profitaient pour bachoter, faire un exposé brillant et monopoliser la parole, ce que l'animateur n'a pas toujours la possibilité de canaliser : parce que précisément les autres ont peut-être moins travaillé, ont eu moins de loisirs pour le faire et que celui qui a consacré beaucoup de temps pour le faire, non seulement se satisfait par sa prise de parole. Mais il se peut aussi qu'il ait des interventions pertinentes. Tel est l'écueil du thème préparé à l'avance. Au *Café des Phares*, le sujet est toujours choisi au dernier moment parmi la douzaine de sujets proposés à l'animateur par l'assistance. C'est l'animateur qui choisit, Daniel nous expliquera. Récemment, on a eu une expérience un peu différente. Hésitant entre deux thèmes, l'animateur a demandé à la salle de voter, et on s'est fait piéger, parce que les participants viennent avec des sujets qu'ils n'ont pas préparés, mais qui « fait philosophe ». Le sujet était : le sens du silence. On a mis deux heures pour découvrir qu'il y avait autant de sens au silence qu'il y en avait aux paroles... Il y a une double exigence et on ne maîtrise pas la première : qui est celle que les gens qui proposent un sujet aient eu l'honnêteté de les préparer, de les travailler et de nous proposer une problématique. La deuxième exigence : l'animateur force le groupe à dégager la problématique si elle ne l'est pas, ou qu'il y en a plusieurs, en plus du fait qu'il est un passeur de parole et qu'il ait à recentrer les interventions et à obliger les intervenants à ne pas s'écarter du sujet. Son rôle principal est de dégager la problématique du sujet choisi. Je passe la parole à Daniel.

Daniel Ramirez – J'anime au *Café des Phares* depuis trois ans. Nous sommes trois animateurs, à tour de rôle. Ce café a une particularité, c'est qu'il y a beaucoup de monde et de renouvellement. Cela nous empêche d'avoir beaucoup de temps de parole et de pouvoir distribuer très équitablement la parole. Il y a une dynamique particulière de l'endroit – je pense d'ailleurs que c'est vrai pour tout le monde, chaque lieu a une phénoménologie spécifique. Le choix du thème : les sujets sont souvent très éloignés des sujets académiques. Je suis philosophe de formation. Ce clivage entre philosophes de métier et animateurs autodidactes me semble un faux problème : un philosophe de métier ne peut être philosophe que s'il est aussi autodidacte. La formation universitaire ne donne pas du tout une perspective globale, ni un aperçu complet de l'histoire de la pensée et de ce que sont les méandres de la philosophie et des problèmes contemporains. C'est impossible. Chacun doit se former. J'anime un autre café que j'ai créé moi-même : il s'appelle ciné-philo. Au lieu d'un texte, c'est un film qui précède le débat. Cela se passe à *l'Entrepôt*, un cinéma connu du XIV^e [arrondissement de Paris]. C'est moi qui fais la programmation. C'est prévu longtemps à l'avance, pour des raisons pratiques. Le film est déjà une expérience qui est développée devant nous et il nous reste à extraire les éléments de réflexion philosophique. Sur ce qu'est l'animation, il n'y a plus de temps, ce matin.

Clotilde Elié – Il s'agit d'une expérience qui se situe à Caen, dans un café qui avait pour objet de rassembler des étudiants et, donc, une demande de

philosophie plus spécifique, avec le fonctionnement habituel du café-philo sans thème prévu à l'avance. Il s'est produit quelque chose qui me paraît intéressant : vous disiez tout à l'heure que c'est une certaine vision du monde qui est recherchée. Or de cette expérience qui a duré environ deux ans, on peut dire que ce n'est pas la vision du monde qui était recherchée mais essentiellement une interrogation des participants sur leur propre pratique professionnelle de vie personnelle ou intellectuelle et que cette interrogation-là était chargée d'inquiétude par rapport à une approche différente de la compréhension éthique actuelle. On peut y voir un intérêt plus spécifique de personnes ayant déjà une pratique professionnelle importante, certains enseignants, des directeurs de grands services.

Samedi après-midi

Le programme prévu pour cette séance : « propositions et débats sur un essai d'analyse descriptive des fonctions principales d'un café-philo ». J.-L. Enderlin avait sollicité le concours d'Oscar Brenifier pour organiser la discussion sur cette importante question.

Oscar commence par proposer les dispositions techniques de la discussion :

– Nous allons lancer un thème : tentative de définition du café-philo, lieux et fonctions, mais une fois que quelqu'un aura parlé, avant de se précipiter sur une nouvelle définition, nous voulons creuser la définition qui vient d'être proposée et ne pas l'évacuer trop rapidement. Pour ce faire, nous allons demander aux participants de l'interroger, de lui poser des questions. Poser une question, ce n'est pas de dire : moi je pense que ceci, qu'en pensez-vous ? Cela s'appelle une affirmation déguisée... Une question c'est creuser de l'intérieur ses propos à lui et l'interroger de l'intérieur : ce que Hegel appelle une critique interne. Ce défi-là est de s'accrocher à ce que la personne a dit et de travailler la cohérence et les présupposés de son propos. On fait cela, on prend quelques questions et on passe à une nouvelle définition. Il faut donc arriver à distinguer une affirmation ou une proposition d'une autre question. Vous allez voir : ce n'est pas toujours évident. Voilà, c'est très simple, c'est la seule règle du jeu, qui pourrait sembler un peu frustrante. Mais retenez vos frustrations. À la fin, on en discutera, on reviendra sur ces dispositions.

C'est Jean-Louis qui démarre. On l'écoute bien et quand il aura fini, on prendra quelques questions avant de passer à une autre lecture de notre sujet.

Paco Gonzalez – On admet ce mode de fonctionnement sans discussion ?

Oscar – En effet, c'est une question. (brouhaha). Une règle de tous les cafés-philo, c'est qu'une seule personne parle à la fois. Je propose de prendre un risque que vous, animateurs de cafés-philo, vous prenez puisque vous, ce que vous demandez à l'auditoire, c'est d'accepter que pendant un moment, vous animiez un débat. Prenons ce risque, quitte à voir dans une seconde étape si, dans le chemin qu'il a emprunté, l'orateur s'est fourvoyé, et se fourvoyer me paraît un élément essentiel et constitutif du philosopher.

J.-L. Enderlin – Je compte introduire le débat. J’ai d’abord à effectuer quelques rapides communications organisationnelles et j’introduis ensuite rapidement la question de la définition en cinq dix minutes et ensuite on fonctionne selon la méthode exposée. C’est moi qui suis responsable de cette opération. L’an dernier, j’avais déjà demandé à Oscar, pour la dernière séance du colloque, de faire un exercice de méthode de discussion plus élaborée, qui permette de sortir du tour de table ou de la simple prise de parole pour pouvoir serrer des questions, quand on a affaire à des questions plus pointues, et qu’on veut aboutir à des propositions sur lesquelles on puisse se mettre, ou ne pas se mettre d’accord, mais qui soient suffisamment claires. Ce qui est déjà difficile à obtenir. Or la méthode qu’Oscar nous avait présentée l’an dernier s’était montrée tout à fait efficace. C’est grâce à cette expérience que nous avons plus sortir deux ou trois trucs que je compte reprendre aujourd’hui pour essayer d’aller un peu plus loin. C’est donc moi qui ai demandé à Oscar de formaliser les quelques propos que je vais lancer, pour que la discussion puisse démarrer.

Oscar – Si je peux répondre en un mot : prendre le risque d’aller chez l’autre, de sortir de chez soi, quitte à dire : c’est bien chez toi, mais la bouffe est pas terrible... (rires).

Paco – Je voudrais qu’on prenne acte du fait que nous allons discuter avec un animateur, et avec une méthode d’animation, sur le fait d’avoir ou ne pas avoir d’animateur... C’est cela qui va se passer. (Brouhaha). Il est donc pris acte de cette remarque préalable.

Jean-Louis – Je voulais tout d’abord revenir sur un point qui a pu faire problème : dans la lettre d’invitation à ce colloque, Thomas et moi avons joint un essai d’analyse du phénomène café-philos à la lumière d’une discipline encore peu connue et encore moins pratiquée en France, qui a nom « analyse existentielle ». En effet, à la lumière des interrogations ouvertes par le colloque de l’an dernier, il nous est apparu utile de jouer, en quelque sorte, cartes sur table, et de nous risquer à envisager ce phénomène des cafés-philos à la lumière de cette application de pointe, que nous pensons porteuse d’avenir, de la phénoménologie heideggerienne, que vient conforter et compléter, depuis peu, la linguistique grammaticale contemporaine d’inspiration saussurienne. Ce sont ces questions que je vais résumer et prolonger ici pour ouvrir le débat.

Le point de départ est une tentative d’appréciation de l’héritage de Marc Sautet. Pour résumer cette tentative de définition, de ce « lieu » philosophique qu’est le café-philos, je dirai qu’il est une bulle de démocratie directe dans un régime vivant selon les règles de la démocratie représentative. L’essentiel des problèmes fonctionnels qui peuvent se présenter tiennent ainsi à cette espèce de décalage qui caractérise la réinvention de lieux privés-publics où ce statut de la liberté d’énonciation la plus large possible soit maintenu dans sa plus grande ouverture pour tous et pour chacun. Ce qui n’est pas la règle dans nos systèmes de démocratie représentative puisqu’en dernier ressort, le citoyen de base n’a pas accès à la délibération sur les affaires communes, sinon pour aller voter. Cela dit, dans l’héritage de Sautet, il faut ajouter un second point : le couplage de ce lieu

avec un autre, le cabinet de philosophie. À cet égard, il serait opportun d'avoir un ensemble d'informations et de discussions sur ce problème.

Quel est le point central sur lequel il faudrait mettre l'accent, et sur lequel l'analyse existentielle est portée à le porter ? Dans cette bulle de démocratie directe, ce qui redevient possible, c'est une priorité de l'analyse éthique et politique sur les autres domaines analytiques. Autrement dit, les discussions sur les affaires communes peuvent à nouveau se développer à la lumière du « bien-vivre », ou du « vivre-bien », qui est la définition qu'Aristote donnait de la vie d'une communauté politique. La fonction dérangement du café-philo, c'est ainsi d'être une parole qui remet en selle la priorité absolue de la finalité de la politique dans le « vivre-bien ». Il y a tout un ensemble de fonctions qui se précisent à partir de là. La première est le ré-apprentissage de la parole en public et surtout de l'argumentation. Quels sont les types d'argumentation publique. Aristote avait déjà fait cette étude dans la *Rhétorique*, qui est un examen d'ensemble sur les formes pratiques de la parole en public dans la vie antique athénienne.

Dernier point, la limite de ce lieu dans l'état présent des choses : la libre parole en démocratie directe dans l'Antiquité débouchait, à l'assemblée, sur des délibérations et des décisions pratiques, ce qui n'est plus possible aujourd'hui. On pourrait se demander si l'accusation de bavardage qui est faite aux cafés-philo n'est pas un peu liée à des contraintes de cet ordre. Il n'y a en fait pas de lieu pour cette parole dans les démocraties indirectes.

Il y a toutefois une différence entre le fonctionnement des cafés-philo dans les grandes cités urbaines, à commencer par Paris, et dans les campagnes, où l'ouverture sur des domaines de délibération et de décision concrètes paraît plus accessible. Voilà.

Jean Crocq prend la parole mais ne parvient pas à entrer dans le « jeu » qui consiste à poser une question portant directement sur la définition proposée. (Brouhaha). Oscar rappelle la règle et passe alors la parole à :

Bernard Journault - Si j'ai bien compris, il y a trois points : la bulle de démocratie directe dans un fonctionnement de démocratie représentative, le cabinet de philo, et la priorité de l'analyse éthique et politique sur les autres modes d'analyse. Quels sont les présupposés qui te permettent de comparer la bulle de démocratie directe avec le fonctionnement de la démocratie représentative ? Le mot « démocratie » est le même. Il semblerait que la différence soit uniquement entre « directe » et « représentative », mais dans la démocratie représentative, on établit des lois. Elle est faite pour prélever des impôts, pour assurer la sécurité. Dans la démocratie directe, est-ce le même objet ? Donc, le mot « démocratie » ne recouvre-t-il pas, pour être identique dans les deux termes, des réalités différentes ? Dans ce cas cette définition ne vaut plus rien.

Jean-Louis — Premier élément de réponse : les deux termes sont d'utilisation courante. Ce qui n'implique rien sur la pertinence de cette utilisation du mot. Ainsi, pour ma part, je serais porté à dire que la démocratie représentative n'est pas une démocratie. Si on examine de près la différence qu'il y a entre démocratie directe et démocratie représentative, je pense qu'il est

difficile d'accorder le terme de démocratie à la démocratie représentative, si du moins, on pousse l'argument.

Oscar demande au questionneur s'il estime qu'il a été répondu à sa question. Non, dit-il, la question n'a pas été comprise. Peut-il alors la reformuler ?

Bernard – Quel est le présupposé qui te permet de comparer la façon dont est organisé un café-philos et la façon dont est organisée une société ?

Jean-Louis – Le présupposé, c'est que le café-philos pourrait être un embryon d'un autre type de société. Si on garde et on approfondit cette réappropriation de la libre parole qui s'est opérée dans un lieu privé-public sur n'importe quel problème, n'est-ce pas l'esquisse d'une instance possible de redéfinition d'un autre système de liens politiques ?

Cette fois, à la demande d'Oscar, l'interrogateur déclare qu'il a été partiellement répondu à sa question. Oscar passe alors la parole à Daniel Ramirez.

Daniel Ramirez – La démocratie a pour objet de gérer les affaires de la cité : les impôts, la police... Le café-philos n'a nullement cet objet-là. Comment comparer deux choses dont l'objet est très différent : la démocratie : gérer les affaires de la cité et le café-philos : mener une réflexion en commun ?

Jean-Louis – Ne pas oublier que dans les démocraties directes antiques on votait les impôts et le reste. Tout le système de vie de la cité était régi par des principes de démocratie directe. Mon présupposé est qu'il paraît difficile qu'on puisse revenir à des pratiques de démocratie directe sans y mettre du sien. Si l'on veut retrouver des espaces de liberté de ce type, il faut essayer de voir si des pratiques de démocratie directe ne pourraient pas se réapproprier et s'intensifier.

Daniel estime qu'il a été répondu à sa question. Quelques-uns dans l'auditoire ne le pensent pas. Oscar rappelle la règle et passe la parole à Philippe Granarolo.

Philippe Granarolo – L'opposition que tu as établie entre démocratie directe et démocratie représentative est un binôme dont je crois comprendre le fonctionnement en ce qui concerne les processus de décision de la vie en société. C'est deux façons, en effet, de prendre des décisions. Si ces deux concepts pouvaient se plaquer sur les café-philos, cela signifierait que les café-philos ont, comme la société, le choix entre la démocratie directe et la démocratie représentative. Je me pose alors la question suivante : que serait un café-philos fonctionnant suivant la démocratie représentative (éclat de rire général).

Jean-Louis – La question est magnifique ! J'ai besoin de réfléchir pour répondre... Plusieurs réponses me viennent... D'abord, pour un café-philos fonctionnant en démocratie représentative, on n'a pas besoin de se casser, cela se fait tout seul. Là où cela devient difficile, c'est quand on veut passer en démocratie directe...

La réponse est reconnue « indirecte » par Philippe. Oscar passe la parole à Colette.

Colette Martin – Est-ce que l'expression « bulle de démocratie » ne contient pas deux termes tout à fait contradictoires ? La bulle n'est-elle pas quelque chose

de fermée, même si elle est transparente. Alors que la démocratie est en relation avec la société ?

Jean-Louis — Oui et non. Oui, malgré tout : les participants d'un café-philo vivent en démocratie représentative. Mais l'accès à la liberté de parole peut avoir un effet de résonance, de souvenir, qui est la relation à l'origine de la démocratie dans la démocratie directe. La démocratie a commencé par être directe, si elle est représentative maintenant. Non, d'un autre côté, dans la mesure où les deux fonctionnements ne sont pas compatibles.

À la demande d'Oscar, Colette reconnaît qu'elle n'a pas bien compris la réponse. Oscar passe la parole à un autre intervenant en lui demandant de proposer une autre définition.

Jean Crocq se refuse apparemment à énoncer un essai de définition du lieu et des fonctions du café-philo, tout en se lançant dans toutes sortes de considérations, au demeurant originales et érudites. Cela provoque rapidement irritation et brouhaha dans l'assistance. Oscar passe alors la parole à Léna.

Léna Monnerot — Le café-philo est un espace de liberté modulée de telle façon que le sujet avance.

Paco lui demande d'expliquer le terme « modulé ».

Léna — On a un thème. Chacun doit répondre à ce thème, mais selon ce qu'il pense vraiment. On essaye de dire vraiment ce qu'on pense, sans références extérieures.

Paco considère que Léna n'a pas répondu à sa question et la repose : quels sont les critères à partir desquels tu régules ou modules ?

Léna — lorsque quelqu'un répond au sujet donné, j'essaie de discerner si c'est lui qui parle ou si c'est un monde de connaissances, de références ou si c'est un auteur, mais pas lui.

Philippe Mengue pose la question suivante — Que veux-tu dire par « de telle façon que le sujet avance » ?

Léna — cela signifie que l'on essaye de creuser le sujet en profondeur sans s'en écarter.

Daniel Berthelet — Quelle opinion as-tu sur l'accueil des gens et leur liberté d'expression et très concrètement : que fais-tu des gens qui parlent pendant une heure, des gens qui ont trop bu, qui disent des propos irrecevables ? As-tu des critères. Enfin, es-tu seule à avoir des critères ou le groupe en a-t-il aussi ?

Léna — L'accueil est le plus ouvert possible. Si quelqu'un parle longtemps mais de façon qui nous intéresse, il peut parler longtemps, sauf s'il parle hors sujet.

Daniel — Et si celui qui parle est raciste ?

Léna — On essaye de démonter la machine, de lui expliquer. On le laisse donc parler.

Michel Lachartre — Le café-philo est un lieu d'exigence individuelle qui, par capillarité, peut devenir un lieu d'exigence collective. L'exigence individuelle tient à la précision du propos que l'on a et cette précision vient notamment par la verbalisation. Quand on a les choses seulement dans l'esprit, elles restent dans un état de confusion, que la verbalisation permet de clarifier. Dans ce sens, c'est en

se réappropriant la parole que l'individu, à condition d'accepter la discipline de la précision, finit par avoir pour lui-même une vision plus claire de son propos, voire des concepts qu'il aborde. Cela peut, par capillarité, devenir une exigence collective, par l'exemplarité ou par l'émulation et que cela peut être un lieu de progression et individuelle et collective si on arrive à ce que chacun adopte la même exigence. Ce qui n'est pas forcément acquis et peut demander du temps.

Thomas – Peux-tu préciser de quelle exigence il s'agirait, tant individuelle que collective ?

Michel Lachartre – Exigence de précision dans sa pensée et dans l'expression de cette pensée. Le café-philos, qui est un lieu d'échange par la verbalisation sert cette exigence, faute de quoi on peut avoir des échanges complètement dissolus et inintelligibles aux uns comme aux autres. Quand on parle de blanc, il faut, à la limite, accepter de préciser ce qu'est le blanc.

Thomas – Tu associes café-philos avec rigueur méthodologique des discussions collectives et individuelles.

Michel Lachartre – Je n'ai pas parlé de méthodologie, mais pourquoi pas ? En tout cas, de précision sémantique, de définition des mots.

Marie-Hélène Aoustin – En quoi la philosophie apporte un éclairage différent sur le questionnement et les échanges, par rapport à un café littéraire ?

Michel Lachartre -- Ce que j'ai décrit pourrait s'appliquer aussi bien à un café littéraire, qu'à un café scientifique. Cependant, il se trouve qu'en l'occurrence, les café-philos sont les premiers lieux ouverts d'échange de cette nature. Cependant la philosophie n'a pas une rigueur de raisonnement qui puisse se démontrer, comme celle d'une formule mathématique. D'où souvent, malheureusement, étalage et enfilage de mots et d'idées, qui peuvent faire « savant », mais qui sont simplement obscurs – l'obscurité masquant le manque de profondeur. Puisqu'il n'y a pas d'équation qui permette de dire : ce que tu viens de dire est vrai ou faux, l'exigence de rigueur en philosophie se limite à être aussi précis que possible.

M.-H. Aoustin – Il apparaît ainsi que tantôt la philosophie ne semble pas pouvoir apporter des réponses satisfaisantes, tantôt qu'elle le peut...

Michel Lachartre – Il faudrait distinguer philosophie et pratique philosophique. Je ne suis pas sûr que la philosophie apporte des réponses à tout. En revanche, la pratique philosophique peut être une démarche quasi-scientifique qui permette d'avancer progressivement en s'assurant de l'endroit où elle met les pieds...

Fernand Reymond – D'après ta définition, le café-philos serait-il un lieu qui aurait une fonction d'émulation ?

Lachartre – j'ai en effet utilisé le terme « émulation ». Il faut s'en méfier, parce que dans ce mot il y a tout, la concurrence et les aspects les plus animaux de la compétition. Plutôt qu'émulation : exemplarité. Reconnaisant chez tel ou tel les efforts qu'il consent pour préciser sa pensée pour la verbaliser à l'adresse de tous, cela peut amener quelqu'un, qui serait le plus honnête possible, à se dire : je ne suis pas sûr de pouvoir dans l'instant verbaliser ce que j'ai dans le fond de ma tête suffisamment clairement, donc je vais attendre, et j'interviendrai

quand je me sentirai pertinent. Ce que l'on constate souvent, c'est que des gens prennent la parole pour répéter ce qui vient d'être dit, il y a cinq minutes, dont ils avaient peut-être la paternité. Il se trouve que cette paternité a été partagée par quelqu'un d'autre qui les a devancés dans l'ordre de la parole. Au lieu de dire : non ça va, il l'a dit plus ou moins comme je le pensais, et ce n'est pas la peine de le dire identiquement, eh bien, il le dit identiquement, sans apporter nécessairement davantage d'éclairage à la parole précédente. C'est cela que je trouve malhonnête. L'exemplarité, ce serait de dire bien ça va, ça vient d'être dit, je passe mon tour.

F. R. — Dans les cafés-philos, il y a une dynamique qui s'institue, des phénomènes d'identification qui s'organisent, il y a des levées d'inhibition qui font passer des gens d'un statut de passivité totale et spécifique de notre société à des positions de responsabilité : s'exposer à des risques.

Michelle Briquet — Cette exigence individuelle, qui peut devenir une exigence collective, a-t-elle un but moral — tu as parlé d'honnêteté — qui serait la liberté de chacun. Bref, à quoi sert cette exigence que tu réclames des participants d'un café-philos ?

Comme Lachartre déclare ne pas bien saisir la question, celle-ci est reformulée :

Michelle — Un lieu d'exigence individuelle ? Est-ce dans une intention morale que le café-philos est un lieu d'exigence individuelle ? Autrement dit, l'exigence que l'on doit réclamer de soi dans un café-philos est-elle quelque chose qui permet à l'être humain de progresser moralement ?

Michel Lachartre - Oui...

Oscar propose une dernière tentative de définition :

Jean-Baptiste Grasset — Le café-philos est un lieu totalement paradoxal. Dans le numéro zéro de *Philos*, il est écrit : Il n'y a pas de demande de philos, il y a un besoin de philos. Quel est le désir des gens qui viennent aux cafés-philos ? C'est un phénomène, individuellement et sociologiquement, extrêmement paradoxal. Personnellement, je pense qu'il n'y a pas de « besoin » de philosophie, comme cela est écrit, il y a d'autres besoins, individuels et collectifs, de tous ordres : érotico-psychiques, politiques, spirituels. Le problème : il y a une sorte de malentendu fondamental dans l'histoire : il y a d'une part des demandes qui sont de cet ordre-là, celui des différents malaises évoqués, qui ne sont pas seulement personnels mais aussi de notre société, et on vient avec un soi-disant besoin de philosophie, alors que la philosophie, personne n'en a besoin. Et on pense qu'à ces malaises, on va trouver réponse, et ce dans un lieu qui n'existait pas institutionnellement il n'y a pas si longtemps que ça. Le problème est là. Si c'est un professeur de philosophie qui va nous dire : Kant, en telle année, a écrit quelque chose de très intéressant, etc, cela va-t-il résoudre les angoisses ? On revient sur la question du cabinet philosophique créé par Sautet. La philosophie va-t-elle devenir une thérapie ? Ou bien si c'est quelqu'un, comme ma chère amie Michelle, qui anime très bien ce café-philos de Dax, tout en n'étant pas philosophe de profession, on est où ? Le café-philos est un lieu impossible, impensable et c'est cela qui est drôle. Pour un philosophe, la question est : dans toute cette gangue de

demandes individuelles et collectives un peu bizarroïdes – et qui fonctionne puisqu'on y va va-t-on pouvoir ou non faire de la philosophie ?

Oscar demande à l'orateur si cette interrogation donne un angle pour faire une tentative de définition du café-philos.

Jean-Baptiste – Il faut d'abord avoir conscience de ce caractère paradoxal du café-philos. Deux écueils sont donc à éviter : le dogmatisme philosophique et prendre les gens pour des cons. Même si les questions sont exprimées de la façon la plus naïve et la moins instruite, il faut savoir entendre que ces gens, s'ils viennent, c'est qu'ils ont quelque chose à demander, et ne pas croire qu'en leur faisant des cours de philo, cela va donner quelque chose. Ne pas non plus les mépriser, écouter tout le monde même s'il ne se dit que des « conneries »...

Bertrand Quoniam – Tu as parlé de malaise politique et spirituel. Ma question porte sur le côté politique. Là où dans la démocratie indirecte la loi et ses applications sont déficientes ou inexistantes, le café-philos pourrait-il être un lieu de dénonciation active, d'élaboration et de réponse active face à ce qui fait défaut dans le collectif ?

Jean-Baptiste – La question est claire. Contrairement à ce qu'a dit Jean-Louis, je ne suis pas sûr que ce ne soit pas une nouvelle utopie qu'on se fabrique en disant qu'on est en train de faire de la démocratie directe dans une société qui en manque, la bulle, etc. Je pense qu'on doit être un peu cynique et dire : moi, je vais au café-philos comme d'autres vont jouer au bridge, parce que ça me plaît. Si on est en train de se forger cette utopie qu'on va transformer cette société de merde à partir des café-philos, à mon avis on se trompe. Par contre, je pense que les gens qui vont se promener dans les café-philos sont des gens qui se posent des questions, que ce sont des gens intéressants : ils vont chercher où ils veulent, d'autres vont le divan d'un psychanalyste, etc. Peut-être que tous ceux-là, si on les additionne, cela donnera quelque chose. Mais ce ne sont pas les cafés-philos qui sont une arme de changement politique, cela je ne le crois pas.

Jean-François Masson – Comme ce que tu viens de dire a déjà partiellement répondu à la question que je voulais poser (le café-philos n'est pas une arme, etc), je la pousse un peu plus loin : le café-philos ne serait-il pas de quelque manière le champ expérimental possible de la reconstruction d'une liberté individuelle qui a été complètement déglinguée et broyée par la civilisation de consommation ? N'est-ce pas une possibilité, peut-être infime, de reconstruction du concept de liberté individuelle, puisque c'est le seul champ où la liberté peut s'exprimer absolument, comme nulle part ailleurs ?

Jean-Baptiste – La réponse est : oui, c'est un champ d'expérimentation, mais un champ parmi bien d'autres.

Clotilde Elié – Qui dit expérimentation, dit un modèle, une théorie élaborée...

Jean-Baptiste – Je retire le mot expérimentation. Plutôt « champ d'expérience »...

Clotilde Elié – Est-ce que la liberté de chacun correspond à l'expérimentation telle que vous la présentez ?

Jean-Baptiste – Je ne comprends pas la question.

Clotilde – Dans les cadres que vous avez posés, quelle, est la forme de liberté que vous accordez aux autres sans impliquer votre propre personnalité ?

Jean-Baptiste – La question ne me paraît pas encore très claire. Je vais essayer de me la traduire : ce qu'elle me demande, c'est si je suis dans la position qui, idéalement, serait celle du philosophe, ou celle du psychanalyste, qui consiste à avoir une distance suffisante par rapport à soi-même et à son système d'affects pour écouter l'autre avec le maximum d'ouverture ?

Thomas – J.-B. dit qu'il n'y a rien à attendre de la philosophie ou des cafés-philos dans le sens : il ne faut pas espérer changer le monde ou changer quoi que ce soit à partir des cafés-philos, mettant un peu sur le même plan la partie de bridge et le café-philos. Pourquoi vient-on au café-philos plutôt que d'aller jouer au bridge ?

Jean-Baptiste – Quand tu vas jouer au bridge ou aux échecs, tu résous tes angoisses existentielles en ne te posant plus pendant ce temps les questions que tu te posais. C'est une parenthèse. Quand tu vas au café-philos, c'est quand même plus sérieux. C'est pourquoi je dis que ce n'est pas comme de jouer au bridge. Les problèmes que tu as quand tu vas au café-philos tu les trimballes, tu vas essayer de les « creuser ». Quand tu joues au bridge, tu ne creuses pas tes problèmes existentiels.

Bertrand Quoniam - Face à l'effondrement du symbolique, le café-philos ne pourrait-il pas être un lieu où l'on essaye de retisser quelque chose, sur un plan symbolique, à partir de ce vide ?

J.-B. – Ce que j'ai dit, c'est qu'il ne fallait pas trop en faire, trop y croire, mais le café-philos est une des petites choses qui contribuent à maintenir ce cercle.

Oscar propose d'arrêter ici les tentatives de définition pour ouvrir la discussion sur cette méthode d'organisation des débats.

Daniel Ramirez – Il y a un problème. On a d'abord entendu quatre définitions et on a posé des questions sur les définitions, mais on n'a pas discuté sur les définitions. On touche aux limites de ce qu'est la définition. La définition en philosophie est quelque chose de très difficile. Il faut donc procéder avec beaucoup de précaution. Le philosophe s'en méfie instinctivement. Les plus grands Aristote, Spinoza etc. l'ont fait avec des pincettes. Par exemple, dans la première définition – qui n'en est pas une parce qu'elle est précédée d'une introduction thématique, que l'on n'a pas interrogée, sur l'héritage de Marc Sautet, qui reste complètement dans l'ombre « une bulle de démocratie directe dans une démocratie générale représentative » et une possibilité de couplage avec le cabinet de philosophie. Chose bizarre, parce qu'on n'a pas entendu parler du cabinet de philosophie. Mais ce n'était pas dans le thème de colloque. Bizarre, parce qu'il y a très peu de cabinets de philosophie et un grand nombre de cafés-philos. C'est donc sociologiquement bizarre de lier les deux. Mais c'est une vraie question. Cependant une question doit-elle entrer dans une définition ? Avec la dernière tentative, c'est une simple question : peut-on faire de la philosophie dans un lieu qui n'a pas vocation à être utopie, transformation de la société ? La première définit le café philosophique à vocation politique. On nous parle du mode de fonctionnement, la démocratie directe, mais pas du tout du contenu, ni

des buts, ni de la fonction de l'animateur, ni de la finalité... Quand Michel Lachartre parle de l'exigence, un lieu d'exigence personnelle qui peut, par capillarité, devenir un lieu d'exigence collective, c'est parfaitement applicable à l'atelier d'écriture, à un cabinet d'avocat. L'exigence est en elle-même une valeur, etc. La définition s'applique ainsi à d'autres choses que ce qu'il s'agit de définir. C'est aussi le cas de « l'espace de liberté modulée » qui peut être la bonne définition d'une thérapie de groupe, d'un voyage en avion : on ne peut pas sortir de l'avion, on ne peut pas faire l'amour dans le couloir, etc. C'est pourquoi je m'interroge sur l'utilité de cette séance de définitions.

Une intervenante – Je ne vois pas l'utilité et je me demande même s'il n'y a pas nocivité à définir le café de philosophie. C'est en effet extrêmement difficile de définir quelque chose qui est mouvant, dans la mesure où les intervenants ne sont jamais les mêmes, etc. On peut dire : lieu de pensée, de pensée libre, d'expression, d'échanges... on peut dire tout ce qu'on veut parce qu'il se passe tout cela. Mais, comment donner une définition en trois quatre mots, une petite phrase ? Moi, je ne vois pas et je me demande si ce n'est pas contraire à l'esprit de la philosophie, qui ne donne pas de réponse, vraiment.

Une deuxième intervenante – J'ai envie de recentrer le débat, parce que si j'ai bien compris, dans cette partie, on devait parler de la forme, or on n'entend parler que du fond, vous n'avez pas donné votre impression sur la forme. Pouvez-vous donner votre opinion sur la forme.

La première intervenante - Je trouve que c'est un exercice très amusant, ça c'est sûr. Mais c'est proche de la thérapie de groupe. D'ailleurs cela a été difficile, laborieux. Je pense qu'il y a davantage d'échanges qui peuvent se produire avec des tours de table. On oblige un peu tout le monde à s'exprimer, parce que je pense que tout le monde a des choses à dire.

Thomas – Je me permets une parenthèse pour apporter deux-trois éléments de réponse qui permettent de lever des obscurités. Quand Daniel signalait que Jean-Louis, établit un lien entre cabinet de philosophie et café-philo, en fait ce lien a été historiquement établi par Marc Sautet. Cela m'apparaît ensuite un peu dangereux de poser tout de suite la question : quelle est l'utilité de... ? La philosophie a-t-elle une quelconque utilité ? Je ne sais pas s'il nous appartient de trancher cette question... Dans un premier temps, il était important qu'il y ait de toutes les expériences et que les opinions de chacun sur le café-philo puissent se formuler. La philosophie intervient ensuite pour clarifier, interroger. Maintenant, il serait bon qu'on arrive à une définition claire du café-philo, parce qu'il y a autant de cafés-philo qu'il y a d'animateurs. Cette pluralité donnée, il y a un *sens* du café-philo. Le mot lui-même a un sens, qui intègre toutes les significations possibles que l'on peut donner à ce mot dans quelque contexte que ce soit.

La première intervenante – Quand j'ai parlé d'utilité et d'inutilité. Je n'ai pas voulu dire que c'était inutile, j'ai simplement voulu exprimer mon opinion en disant que je préférerais un autre système. On a le droit de penser cela. Ce que je voulais dire et que, je crois, vous avez mal compris : on a parlé de diversité, mais quand je parlais de diversité, je ne parlais pas des divers cafés de philosophie, je parlais de chacune des séances et que chacune était différente des autres.

Léna — Il y a quelque chose qui me gêne. Je dirai que le café-philo est un lieu de silence explosé. On a dit quelque chose, de toute façon on ne peut plus ne pas en tenir compte. C'est fait. Le café-philo reprend ce dit et essaye de porter ce que l'on a ressenti et dit au-delà de l'émotionnel, au niveau de l'idée... Par ailleurs, j'ai eu la chance de connaître Marc Sautet et d'assister, avec son accord, à deux ou trois séances qu'il nommait « philosophiques » et pratiquait donc dans son cabinet dit de « philosophie ». Je n'y connaissais rien, j'avais donc un regard neuf. Je me suis aperçu d'une chose : les gens arrivaient — lui repassait toujours par les textes pour remettre les choses en place — avec quelque chose de mixte, c'est-à-dire leurs problèmes, tout à fait comme en psychologie, mais comme ils savaient qu'ils allaient voir un philosophe, ils avaient fait un premier travail tout à fait extraordinaire, qui était celui de rechercher un texte ou quelque chose qui parlait de leur(s) problème(s). Quant à ce que Marc faisait de ce méli-mélo, parce que c'étaient tout de même deux aspects différents : il arrivait par le biais d'idées, oui c'est bien cela, à désensibiliser le problème au point que la personne pouvait passer le pont qui se proposait entre sa difficulté d'être et la façon de présenter les idées (...et les mots pour décrire et comprendre analytiquement cette difficulté), lequel allégeait à tel point le problème que la dernière demi-heure du débat était un débat d'idées, mais qui l'aidait au maximum. C'est difficile à expliquer, comme cela en cinq minutes, mais c'est extraordinaire. Là, c'était vraiment lâcher (malgré qu'il disait que cela avait un rapport), mais je l'ai vu lâcher la psychanalyse comme on lâche quelque chose par terre et s'agripper à la philo, si vous voulez... C'est extraordinaire comme processus ! Mais est-ce explicable ? je ne sais rien, mais c'est faisable.

Paco Gonzales — Je veux exprimer une grande frustration sur le fond, qui me semble liée à l'exercice lui-même, à la forme de l'exercice. La frustration, pour citer des exemples, c'est que chaque fois qu'il m'a semblé que l'on touchait à des choses intéressantes, l'exercice faisait qu'on s'arrêtait, parce qu'on passait à une autre question. La deuxième chose : la place de l'animateur est telle qu'il peut orienter le débat, sous couvert de la procédure, exactement comme il veut. Je prends un exemple : Daniel a été le premier à demander à exposer sa thèse. À aucun moment, il n'a eu la possibilité de le faire. Or, cette thèse, je l'attendais, ce qu'il avait dit du ciné-philo m'intéressait, et, donc, j'ai été frustré. Bon qu'est-ce qu'on faisait cet après-midi ? est-ce qu'on avait un sujet de fond ou est-ce qu'on apprenait à faire un exercice ? Je suis frustré parce que j'ai un exercice : ça a été un jeu, même si je suis pas d'accord avec, j'ai essayé de jouer le jeu. Mais sur le but de notre après-midi, je suis déçu, je suis frustré.

Gale Prawda — On a eu un problème de sujet, pour répondre à la question d'une définition du café-philo. Si on a déjà un problème avec l'explication, parce qu'il fallait toujours revenir aux énoncés ; je crois, ça n'était pas assez travaillé. Pourquoi chercher en quatre mots quelque chose qui demande peut-être un peu plus ? L'exercice de questionnement aurait pu être un peu plus enrichissant. La façon de faire des questions, ça aussi. J'ai passé deux jours et demi de dialogue socratique, ce qui pourrait être un très bon exercice pour nous avec une question dans laquelle on veut vraiment entrer. Cela nous a pris un jour pour déterminer

la question, entre six philosophes, six ou, plutôt, neuf. Il y a un problème de taille, et avec une taille aussi grande que la nôtre, ce serait mieux d'avoir deux groupes et qu'on se réunisse, les deux groupes, par la suite. Notre taille est trop grande pour entrer dans une méthodologie de recherche approfondie sur une question.

Je crois nécessaire de savoir ce qu'est un café-philos. Quand je suis allé à Londres, j'ai dû répondre à cette question. J'ai eu tous les journalistes et les journaux de Londres et d'Angleterre et cela m'a manqué, un peu. J'ai fait le mi-chemin d'expérience avec aussi bien mes expériences philosophiques, en faisant une différence entre café littéraire et café-philos ou autre chose. Je crois donc que c'est un exercice qui vaut la peine et peut-être, c'est la façon de le faire qui ne va pas. Je crois aussi qu'on a un problème,

1 J'ajoute (J.-L. E.) ce complément de ma propre initiative. Je reviendrai sur cette rapide mais précieuse description, que je suis très reconnaissant à Léna de nous avoir communiquée, du déroulement d'une séance du cabinet de philosophie, tel que le pratiqua Marc Sautet. Italiques et caractères gras sont également de mon fait. Un vrai problème d'écoute. Mais ne vous en faites pas, j'ai fait un dîner philosophique à Oxford pour 150 philosophes et ils ne voulaient pas écouter. C'était raté complètement. Est-ce que c'est le fait qu'on est en tant qu'animateur ou animé, ou illuminé ou autre, qu'on a une autre réflexion, qu'on veut pas entendre l'autre ni rentrer dedans, parce qu'on est en dehors de notre café-philos, on est distributeur de parole. Là on demande d'écouter, les uns et les autres, pour revenir à ce qui a été dit et comment formuler ou approfondir ce qui a été dit. J'espère qu'on continuera, mais peut-être en plus petit nombre, et rejoindre peut-être des réflexions plus approfondies.

Une intervenante — Je voulais dire : par rapport aux réponses de Paco et de Gale, Je connais peut-être la méthode, elle est d'autant plus valable (pour moi) qu'elle convient à mon tempérament. Je crois qu'il faut avoir pas mal d'empathie pour essayer d'accoucher en même temps que les autres. Si on veut parler soi-même, on a du mal effectivement à entendre, parler soi plutôt que de laisser parler et d'entendre parler l'autre comme si on parlait, on a du mal à entrer dans cette méthode. Dans l'autre cas, quand on parle par la bouche de l'autre, on est finalement aussi satisfait. On est quand même frustré parce qu'on a toutes ses perceptions, son histoire et son vécu, ce qui fait qu'on arrive ainsi avec une autre définition que celle que l'autre a proposée. Mais moi, je trouve que ça m'a fait énormément avancer, parce que, tout à l'heure, je n'avais pas de définition au départ, mais j'en ai une maintenant. Donc, je ne suis pas frustrée. J'ai trouvé, au contraire, que ce n'était pas mal, et ça avait l'avantage de faire que les choses émergent à travers les autres. Je pense que c'est comme cela que je vois les choses. Voilà.

Jean-Louis Enderlin — Je voulais aussi répondre à quelques remarques de Daniel. En effet sur la question des définitions, si j'ai été si bref au départ, c'est parce que dans les textes préparatoires, que vous n'aviez peut-être pas eu le temps de lire, il y avait trois-quatre pages de tentative de définition du café-philos à la lumière de l'analyse existentielle. Je ne voulais pas répéter tout cela, car si j'avais préféré l'écrire d'abord, c'était pour nous éviter un exposé difficile et

passer tout de suite au débat. D'où le caractère apparemment hétéroclite de mes définitions. C'était tout simplement parce que ce que je disais résumait ce qui avait été dit dans ce papier, et comme pour rafraîchir un peu la mémoire de ceux qui l'avaient lu et... pouvoir, par conséquent, ouvrir le débat. D'autre part, sur la question de fond, Gale a en partie répondu aux questions que je me posais en l'écoutant, à savoir que, bien sûr, il y a différentes façons d'envisager le problème des définitions en philosophie. Néanmoins, quant à la nécessité de définir vraiment ce dont on parle, je crois, la référence de Sautet à Socrate est quand même très importante, parce que c'était la préoccupation permanente de Socrate et surtout quand il s'agit de définir les choses qui sont les plus indéfinissables, ou les plus difficiles à définir, comme la vertu et des trucs comme cela,... ou les problèmes de pouvoir : surtout la justice et quel régime va avec la justice ? etc. Que ces définitions puissent être faites de façon dogmatique ou interrogative ? Pour moi, je réponds tout de suite : ce sont plutôt des définitions interrogatives, pour lancer la discussion du problème. Dernier point : quant à la propre définition que j'ai lancée au début en résumant, l'histoire de bulle... je conçois tout à fait les objections qui ont été faites, et la tienne en particulier : c'est une définition *a priori* politique. Cela fait bien sûr problème. Mais néanmoins je le maintiens parce que, sincèrement, à bien y regarder, c'est une définition négative. Je crois que le café-philosophe n'est pas un endroit où l'on puisse philosopher au sens strict. Voilà.

Une autre intervenante — Je ne sais pas si le plus intéressant est que chacun donne sa définition du café-philosophe, qu'il soit animateur ou participant. Le fait que simplement trois quatre personnes aient exposé et même si j'ai eu une préférence pour la définition de Michel, l'exigence, ce n'est peut-être pas le plus intéressant. Par contre, la méthode l'est d'autant plus, qu'à partir de là, on peut en tirer vraiment quelque chose : d'avoir aussi ses propres exigences par rapport à la philosophie et à la notion du café de philosophie. Plus, je dirai, que la définition en elle-même, où chacun va apporter sa petite pierre à l'édifice et... de toute façon, on n'arrivera pas à une définition réelle du café-philosophe. Donc, c'est le fait de ces questions-réponses qui exigent de chacun un peu d'écoute et aussi une certaine responsabilité, parce que je me suis aperçue que ce n'était pas du tout évident. Je trouve donc que cette méthode a quelque chose d'assez positif, même si elle peut avoir un côté agaçant, parce que tout le monde veut toujours parler. Mais, finalement, cela exige que chacun écoute l'autre et puisse réfléchir un peu mieux, parce que les choses rentrent suffisamment dans la tête pour qu'on puisse y penser plus longuement.

Daniel Berthelet — Moi, je vais vous livrer ma pensée (rires)... Bien évidemment, je la partage, mais vous n'êtes pas tenus de la partager, mais j'espère que je vais arriver, du moins, à me faire entendre. Si l'exercice de cet après-midi de permettre de mettre en exergue la nécessité d'être clair dans son expression, d'être ouvert dans son écoute, très intéressant ! Mais exercice artificiel, à mes yeux, présenté comme un exercice de dynamique de groupe, justement s'il y a un intérêt dans les café-philosophe, c'est ce travail qui se fait par... capillarité, mais se fait dans l'action. Sur le fond cela ne m'a rien apporté. J'ai

entendu typiquement quatre interventions tentant de définir un café-philos, je n'ai pas discerné s'il y avait de grandes différences, des similitudes, des oppositions, des antagonismes, parce que sur le fond, il n'y en a pas eu (de débat). Il me semble que si l'on avait abordé tranquillement la définition du café-philos comme on l'entend, on aurait débattu, un peu comme on le fait dans les cafés-philos, mais où, bizarrement, ce genre de sujet est rarement abordé, et du coup, on se serait peut-être posé la question : tu n'as pas entendu comment il l'a dit, mais tu l'interprètes, de manière vivante et dynamique. Mais pour là, c'est artificiel et sans intérêt.

Une troisième intervenante – Je pense qu'on peut reprocher la frustration qui a découlé de cette méthode. Il y a souvent cette frustration dans les différents cafés-philos. À partir du moment où il y a un assez grand nombre de personnes, il est évident que chacun ne va pas avoir le temps de développer ses idées. Par contre, si on veut accéder à une certaine profondeur, je pense qu'on peut arriver à une profondeur et à une certaine rigueur, sans aucune règle. Est-ce possible ?

Philippe Mengue - Intervient sur la méthode Oscar. Souligne fortement sa similitude avec la méthode socratique. Elle contraint efficacement à pratiquer la règle de la brévilosquence socratique ; mais Socrate discutait avec tel ou tel. Au café-philos, ce n'est pas facile... Sur le fond : une définition du café-philos ? En tout cas, le café-philos est un lieu où la définition du café-philos est en question. C'est... une définition, qui n'est pas négative. Il reviendra un peu plus là-dessus dans son intervention de demain matin.

Bernard Journault amorce une comparaison entre des adolescents se retrouvant régulièrement pour jouer au foot et les membres d'un café-philos :

De même, nous nous réunissons pour discuter « des sujets qui sont loin d'être modestes. jeudi prochain, ce sera : où est l'opposition entre ce que l'on est et ce que l'on fait ? Jeudi dernier c'était : sur quoi s'appuie notre discernement ? Discuter de cela ça veut dire quoi ? de même que se réunir pour faire du foot, ça veut dire quoi ? L'intérêt est-il dans la nature des propos tenus ? Personnellement, je réponds : non. C'est pour cela que le café-philos est paradoxal. L'intérêt ne réside pas dans la nature des propos tenus, mais dans le fait que parfois... parfois, le rapport que chacun peut entretenir avec les propos que spontanément il tient, quel que soit son niveau de compétence, en matière de philosophie, quelle que soit sa culture, mais que parfois, ce rapport se déclenche, et que parfois ce rapport devient principal. Et que ça n'est pas la nature des propos tenus, mais le rapport que chacun entretient avec les propos qu'il tient, qui devient principal. Moi, j'en sais rien, mais j'ai l'impression que c'est cela, la philosophie. Que c'est là, il y a de la philosophie au café-philos. La définition du café-philos : c'est un entraînement au débat. Il y a là-dessous de nombreux présupposés, présupposés théoriques sur ce qu'est la philosophie, ce qu'est ceci, cela. Notre démarche est plus empirique. Je me souviens d'une discussion au bar avec un qui était venu : mais c'est pas de la philo, la philo, c'est partir d'une définition claire, et puis on avance, et puis on arrive à une conclusion. On ne débat pas pour arriver à une conclusion, et on ne débat jamais en partant d'une définition, éventuellement, on débat pour mieux savoir de quoi on parle. Ou

pour mieux savoir les présupposés qu'il y a derrière notre propos spontané, que celui-ci... (Fin de bande d'enregistrement).

Philippe Mengue - reproche à la définition « entraînement au débat » d'être trop large. On peut s'y entraîner ailleurs. D'accord que ce caractère soit déterminant, mais il n'est pas suffisant.

L'allocutaire grenoblois accepte cette proposition, ce caractère n'est pas suffisant. Le débat philosophique n'est pas déterminé par la nature de la question et la nature des propos. En ce sens-là, il n'y a pas de question philosophique, tout problème est philosophique parce que le caractère philosophique du problème comme le caractère philosophique du débat, ne réside pas dans sa nature, mais réside dans la façon dont on le prend. Et cette façon dont on le prend, c'est celle-là.

Une intervenante — Si ce qui est important n'est pas le fond, mais la forme, pourriez-vous alors répondre à la question : que pensez-vous de la forme du débat qu'on vient de faire ?

L'interpellé répond que ce n'est pas la forme en elle-même qui lui déplaît, mais que l'exercice en est quand même un peu artificiel, c'est un jeu, on peut très bien s'y prendre. Mais c'est inapplicable à cent. Pourtant comment faire ce travail-là, car il doit pouvoir se faire à cent, peut-il se faire à cent ? Il se fait en marchant et sans doute par la multiplicité des points de vue sur une même problématique, qui est déjà en soi une critique potentielle de chacun des points de vue. Parfois, cela peut se faire. Mais il n'y a pas de recette.

Oscar — L'intérêt de cette pratique ? Et celui qu'elle a pu avoir aujourd'hui ? ce qui fait que vivre n'est pas philosopher, c'est que : philosopher, il y a un effet « miroir », et c'est ce qu'on regarde dans le miroir, ce n'est pas qu'on est, mais l'image de ce qu'on est, c'est-à-dire l'existence, ce venir-à-être dans l'altérité qu'est le miroir... Or ce qui me frappe, c'est pratiquement, à part Daniel, c'est de pas avoir aperçu une tentative d'utiliser ce miroir de l'exercice que nous avons fait. Autrement dit, cette position critique radicale qui est celle du philosophe, comment avons-nous fonctionné pendant l'exercice ? Les formes ne vont pas ? D'accord, nous sommes un pays de formes, on adore discuter de formes, mais de discuter sur les difficultés que chacun a rencontrées pour fonctionner dans l'exercice, dont je me fiche.

Moi, j'aime pas les définitions, mais j'ai pas choisi le sujet, on m'a dit : « tiens ! le sujet est une définition ». Bon, moi j'ai dit « vogue la galère, voyons voir ce qu'on peut en faire. Mais qu'est-ce qu'on veut ? — des débats *a priori* !... Et les choses devraient être comme ci, ou comme ça. À tel point que dans les cafés-philo, on critique l'institution elle-même de professeur de philosophie et son côté inquisitorial et dictatorial. Je retrouve la même chose dans les café-philo, une impossibilité d'entendre ce qui n'est pas le discours que nous voulons déjà entendre. Quand j'entends, dans un débat philosophique des animateurs : — oh Moi ! J'avais tant de choses à dire ! j'ai pas pu les dire ! Mais qu'est-ce qu'on s'en fiche ! de ce qu'ils avaient à dire... C'est pas là, la question, ce que j'ai à dire, ce n'est pas là le problème, mais bien « que s'est-il passé ? », ça c'est intéressant. Et qu'on avait des grands discours à faire ? Mais qu'est-ce que je m'en tape ! je ne

suis pas venu là pour entendre des discours, je suis venu là, pour tenter de saisir ces moments où on sent que quelque chose à la fois cette espèce de ligne rouge où les choses basculent, où elles bloquent, où, tout à coup quelque chose se passe. Il y a un moment où une cristallisation peut s'opérer. Comme au théâtre : je n'y viens pas pour voir du Shakespeare, etc, mais voir vibrer : quelque chose s'est passé. On est dans un pays qui aime le discours, la parole, les mots. C'est le problème de la philosophie, en France. D'où l'avantage du café-philo : on veut entendre des discours ? ! Or, qu'est-ce que je demande là, avec cet exercice ? C'est de dire ce que Socrate propose : enlève ta veste ! et viens te frotter à moi, venons pour le corps à corps. Pourquoi il oppose cela à la pratique des grands discours ? Chacun y reste sur (son Kant- et) quant-à-soi. Ce qui me frustre dans les café-philo, et c'est pour ça que j'y ai introduit ce genre de méthodes. Et on voit des choses merveilleuses : l'autre voyait bien qu'il parlait après, mais il n'attendait qu'une seule chose, c'est de parler ! Alors on dit stop ! tu n'existes plus, c'est l'autre qui existe, tu te descends, tu sors de toi-même et tu vas chez l'autre, tu te glisses chez lui, tu le fais accoucher ; tu acceptes cette mise en abîme de ton être pour aller chez l'autre ! et ton discours, on s'en fiche ! c'est pas notre problème ! c'est peut-être intéressant, c'est peut-être des opinions vraies, très vraies ? mais c'est pas ça notre problème ! Notre problème, et c'est ce qui m'a attiré dans la philosophie pourquoi je tente de répliquer ça ? C'est que j'en ai pris plein la figure ! Quand je venais là, tout content, « je pense ceci, je pense cela », je voyais l'auteur et qu'il me montre, soit pas d'interrogation ou autre... et tout d'un coup j'ai l'impression qu'un abîme s'ouvre sous mes pieds. C'est cela l'intérêt de la philosophie et c'est simplement cela, ce que cet exercice effectue, de manière artificielle, d'accord, mais l'artifice, c'est ce qu'on retrouve au théâtre, dans la peinture. Cet artifice est fondamental. On ne va quand même pas parler d'un « naturel ». Qu'est qu'enseigner « naturellement », c'est d'abord endormir tout le monde ! si vous ne faites pas du drame, de l'artifice, tout ce que vous voulez.

Encore une fois, ce que je trouve intéressant : regardons : nous avons été les acteurs d'un petit truc. Regardons comment nous avons opéré, regardez comment nous avons eu du mal à nous décentrer de nous-mêmes. Regardez le mal à s'écouter ! s'entendre ! et nous sommes des animateurs ! censés organiser des lieux d'écoute et de parole libres ! Le mal qu'on a le faire nous-mêmes ! C'est ridicule ! voire absurde. L'essence, elle est là, le reste, pardonnez-moi ! c'est de l'érudition et du bla-bla.

Daniel Ramirez — Je n'ai pas voulu dire que tout ça n'était pas intéressant ! Non, c'est très intéressant. La frustration tient tout simplement au fait que c'est un exercice incomplet. C'est très clair : on a examiné quatre définitions, mais on ne les a pas confrontées les unes aux autres, à cause de la dynamique propre de l'exercice : à chaque fois que l'on voulait faire une interrogation, on ne l'a pas pu, on n'a pas discuté. Mais c'était très intéressant, ce que tu nous expliques là. En tout cas, cela montre à l'évidence qu'on a énormément de chemin à faire au niveau de l'écoute, de l'ouverture à l'autre.

Mais puisqu'il y a eu des définitions, on peut peut-être avancer. D'après ce que j'ai compris, il y a peut-être une question de fond, il y en a même peut-être

plusieurs, disons qu'il y en a une de plus radicale que les autres : c'est la question, à mon sens, de la démocratie. Et de la pensée. Ce que je veux dire par là, chacun aurait pu continuer l'exercice, mais s'il y a des différences dans les divers exposés sans débat, c'est qu'il est question d'une pratique sociale dans laquelle il y a la philosophie, qui joue un rôle. Et il y a aussi l'espace d'échange de paroles, qui jouerait un rôle social ou politique. Et chacun pourrait faire une définition, toutes différentes, car chacun mettrait l'accent sur une des choses ou sur l'autre. Alors, les définitions... il y a d'abord quelque chose qui a d'abord été très bien formulé dans la définition de J.-L. Enderlin : le café-philo serait un espace d'exercice de la démocratie directe, et ce serait un espace d'exercice démocratique et d'expérimentation qui pourrait nous entraîner à une possibilité de changement social. Les autres définitions n'ont pas été très développées. Il s'agit de faire de la philosophie un commun, c'est-à-dire avancer dans un parcours de pensée dans une réflexion collective. Et là, il est évident que l'une va dans une direction et l'autre dans une autre. Si c'est un espace de démocratie, cela veut dire un exercice de pouvoir, de gouvernement. Donc c'est orienté vers l'action. Tandis que la pensée est orientée vers la réflexion. Un philosophe n'est pas du tout forcé à se mêler des affaires de la cité. Là, il y a un véritable enjeu de fond, sur lequel il faudrait se confronter. Est-ce qu'on veut réfléchir en commun ? avancer dans la compréhension, ce qui n'est pas la même chose qu'une prise de position. L'entraînement au débat ? je suis désolé, cela se fait dans les facs de droit, parce que les avocats doivent s'entraîner aux débats, il le faut. Cela s'appelait la rhétorique, c'est très ancien. Un entraînement au débat est insuffisant pour ce qu'on cherche. Entraînement au débat pour quoi faire ? Pour mieux faire de la politique ailleurs ? si j'ai bien compris... ? Donc, finalement cela va donc dans le sens de Jean-Louis.

La question, que vient y faire la philosophie, la question a été posée par Mademoiselle...,

Interruption pour signaler que quelque chose n'a pas été entendu dans l'entraînement au débat : il a dit un entraînement au débat, mais en précisant de quel débat il s'agissait. Et ce débat bien particulier, c'est le rapport qu'on entretient aux choses dont on parle, autrement dit : ce n'est pas n'importe quel débat.

Daniel reprend – C'était un exemple de l'insuffisance de toute définition., juste pour dire que ce n'est pas anodin : elles vont quand même, ces définitions, dans une orientation fondamentale qui est la reformulation possible du politique. Ou alors, il est quelque chose de l'ordre de la pensée, c'est l'action ou c'est la pensée. Quelqu'un pourrait dire : il n'y a pas d'action sans pensée... peut-être. Mais c'est cela le débat. Et pour cela il y avait une question latéralement posée : celle de l'animateur, d'une possible formation de l'animateur. Je me souviens du premier colloque de Marseille, il y a eu une commission qui a travaillé sur la question de la formation d'animateurs, j'en ai fait partie. Au rapport final, on s'est fait descendre de la façon la plus hargneuse, parce que ça introduisait de la hiérarchie, de l'apprentissage. Avec des formateurs, il faut tout ce qui va avec : les exercices etc., Tout est donc tombé à l'eau parce qu'il y avait, au fond, cette

question de la démocratie : s'il y a une formation, une compétence, une technique, s'il y a une méthodologie et s'il y a un savoir et s'il y a une richesse de conceptualisation possible, est-ce que c'est démocratique ? Peut-on voter la vérité ? est ce que la pensée peut être démocratique ? Est-ce que, donc, la chose est possible ? Voilà ! C'était de cela dont on a parlé et dont on parle.

Jean Crocq — La démarche philosophique réflexive, critique suppose un entraînement une formation exigeante et une autoscopie, qui dépasse largement les narcissismes psychologiques élémentaires ; on a parlé de frustration, et quand on fait du psychologisme, d'être à l'écoute de l'autre, même si ces relations-à sont beaucoup plus hypnotiques, euphoriques, jubilatoires, on est dans l'envers de l'activité philosophique, c'est dommage, mais dans les café-philo, pour les quatre cinquièmes, fonctionnent au philosophisme, ou comme le dit Castel, au psychanalisme, c'est-à-dire on s'arrange pour constituer une idéologie de l'autre, de l'ouverture à l'autre. Cela suppose une espèce d'altérité caritative, intéressante sur le plan d'un humanisme court, qui fait partie d'un bricolage philosophique, mais qui est plus mobilisateur que le type de discours que je conduis, en quelque sorte.

Je parlais de populisme, de spontanéisme, ça prend beaucoup plus dans la confiture des espaces des cafés philosophiques, que la volonté de savoir, de rectifier, mais aussi l'ambition de la clarification et de la distinction. Toute clarification s'avance avec des leurres, avec des masques ; C'est parce qu'on a l'habitude de tromper, qu'on n'a pas une relation équilibrée de transparence avec l'autre. Et tous les discours de la transparence, sont des discours engageants sur le plan spirituel. Glue euphorique... (brouhaha indescriptible qui clôt ce débat). Jean Crocq retrouve la parole pour dire : le soft, c'est l'envers des fascismes rusés, on le sait, et certains aspects du fonctionnement des cafés de philosophie fonctionnent à cette espèce de dolorisme euphorique, à base d'hédonisme facile, qui consiste à satisfaire une demande sociale et psychologique... ? Mais il y a suffisamment de paradoxes, de contradictions intéressantes pour avoir, dans les café-philo, des humains qui essayent un peu d'entrer en ébullition. C'est pas de la sérénité, ni de la sagesse, mais une mutation plus ou moins inquiétante, à risques... (sa voix se perd dans le trou noir auditif du brouhaha).

Séance du dimanche matin

C'est à Philippe Mengue qu'il appartient d'ouvrir les débats par un exposé :

Café-philo, opinion et démocratie

En partant de la réflexion menée l'an passé, ici même, autant que du texte de présentation pour cette session-ci, je voudrais dégager quelques questions et oppositions, non dans un souci de polémique mais bien de recherche de la vérité. Et d'abord, justement, m'interroger sur la place de cette vérité dans les cafés-philo. Cette question nous conduira à examiner le rapport à la démocratie et à la

démocratie directe. Dans les deux cas, ce questionnement sur la vérité et la liberté, nous sommes invités à le produire par le texte de présentation ; mais, la méthode suivie ne sera pas celle, phénoménologique, qui nous est recommandée.

I – Agora et vérité.

Je ne pense pas, contre la doxa commune régnant dans les cafés-philos, que la vérité, le savoir, ou la sophia rentre dans le cadre dudit café. Et quand on se réfère à l'expression de « recherche de la vérité », on ne sort pas d'une ambiguïté, qui me semble devoir être avant tout dissipée. Si l'on entend par recherche de la vérité, par exemple, je cite le texte d'invitation, « tenter d'aboutir à une vue d'ensemble sur laquelle toutes et tous puissent s'accorder » (p. 7), ou bien commencer « à nous familiariser avec ce qui est pour tous à découvert de la même façon » (p. 8) – citation qui reprend un passage de Jean Beaufret –, alors je ne crois pas qu'on puisse et qu'on doive s'assigner une telle tâche. Pour le dire en clair : *l'opinion ne peut être dépassée* dans le cadre du café-philos. Non seulement, on ne peut pas, mais on ne le *doit pas*. Ce serait confondre ce qui relève en propre de la pensée philosophique et la façon dont le café-philos participe à la philosophie.

C'est pourquoi, par exemple, à mes yeux, il n'y a pas à se désoler que dans telle ou telle séance, portant sur « pensée et technique » on ne soit pas parvenu, comme le soulignaient certains l'an dernier, à une pensée philosophique véritable, à penser tout court. Car d'abord, qu'est-ce que ce penser véritable ? Le connaît-on ? À partir de quels critères en juge-t-on, sinon ceux préexistants que l'on apporte avec soi (et qui dans ce cas était le modèle heideggerien) ? Et qu'est-ce qu'alors aurait été « penser », sinon retrouver les attendus, les thèses de cet auteur sur cette question, en les faisant partager et en les explicitant du mieux possible ? Mais alors, je le crains, ce n'eût pas été non plus vraiment penser, mais acquérir la conception ou doctrine d'un philosophe particulier, fut-il autant éminent que Heidegger. Et aussi importante, nécessaire ou géniale soit-elle, apprendre sa doctrine n'est pas encore penser, vraiment penser, penser par soi-même, mais tout simplement acquérir ce que Kant appelle une connaissance « historique » (*Logique*, p. 22, éd. Vrin). Une connaissance, dit Kant, peut être quant à sa source « rationnelle » (issue de principes, a priori), elle peut, sur le plan subjectif, n'en pas moins être « historique » (provenant de données, de résultats d'une démarche qu'on enregistre sans pouvoir les rattacher à leur fondement rationnel expliquant pourquoi il en est ainsi). Une connaissance rationnelle, ou philosophique, peut donc devenir historique, et non philosophique, par la manière dont on l'acquiert, et quand on se contente d'enregistrer les données de la pensée d'un auteur, les résultats de sa réflexion, en répétant mécaniquement ce qu'il dit. Kant écrit :

« On peut apprendre la philosophie sans être capable de philosopher. Donc celui qui veut devenir vraiment philosophe doit s'exercer à faire de sa raison non un usage d'imitation et pour ainsi dire mécanique, mais un usage libre » (*ibid.* p. 22).

Et, ajoute Kant, à supposer que telle ou telle pensée soit tenue pour « La » philosophie existante, vraie,

« nul de ceux qui l'apprendraient ne pourrait se dire philosophe, car la connaissance qu'il en aurait demeurerait **subjectivement historique** » (*Logique* p. 26).

Pour qu'il n'en soit pas ainsi, pour sortir de ce rapport purement « historique » et non philosophique à la philosophie, pour commencer à penser ou à philosopher vraiment, il aurait fallu sans doute que le café-philo se soit transformé en séminaire heideggerien, ou quelque chose comme ça, et que la phase de simple apprentissage fut dépassée, toutes conditions que le café est absolument incapable de remplir. Le café-philo ne peut ni ne doit être transformé en un lieu de dispensation ou d'inculcation d'une doctrine philosophique privilégiée, fût-elle jugée la plus importante pour notre temps, sans trahir ce qui me semble être un des principes éthiques des plus constitutifs de ce lieu de libre parole. D'après ma propre expérience au café d'Apt, seuls des points de doctrine bien ciblés par rapport au débat en cours (des distinctions classiques de concepts empruntés à tel ou tel auteur, par exemple), ont pu être rapidement évoqués de façon bénéfique pour mettre en place une question philosophiquement bien formée. Les textes philosophiques sont certes nécessaires pour le café-philo, mais selon une utilisation très spécifique, très parcellaire et très prudente, car le café n'est pas une salle de cours de Lycée ou d'Université.

Il y a donc bien ici un débat entre nous et une dissension qui ne me paraît pas facilement résorbable, et qui engage le sens, la portée du café-philo. Le premier problème que je vous soumetts est donc le suivant : que veut dire ce dépassement de l'opinion dont on se targue tant ? Et corrélativement, que faire de cette vérité à laquelle on oppose l'opinion, la *doxa* ? Mais d'un autre côté, si l'on ne peut quitter le plan de la *doxa*, faudrait-il donc abandonner toute recherche de la vérité ? À quoi servirait alors encore de discuter et réfléchir ensemble, confronter nos pensées, si l'on devait faire fi de tout rapport à la vérité ?

Ce que je veux soutenir est bien modeste par rapport à l'immensité du problème posé. Je voudrais d'abord battre en brèche le mépris à l'égard de l'opinion, l'attitude hautaine et altière, condescendante des philosophes à son égard. Car quoi, qu'est-ce qu'on a d'autres, après tout, dès qu'on descend du piédestal auquel la « pensée » nous aurait soit disant haussé, sinon des opinions ? Qu'est-ce qu'élever le débat quand ce qu'on propose n'apparaît jamais que comme une opinion ?

Et en effet, dans ce plan de discussion, dans cet espace public de parole ouvert au tout venant et donc à la plèbe, au *démos*, qu'est-ce que devient le beau savoir philosophique, l'idée du grand philosophe, sinon une opinion, comme les autres à côté des autres : l'opinion de Descartes, Kant, Heidegger ou Platon, opinion en rivalité et en contradiction avec celles d'un chacun ou d'autres philosophes, sans privilège aucun, obligée de se défendre et de se battre dans une caverne d'ombres ! Il n'y a rien de plus irritant pour le penseur, c'est sûr ! C'est à désespérer, une si belle idée ou pensée, salie du seul fait d'être au contact des autres, ravalée au niveau des autres parce qu'elle n'est plus seule dans l'éther de son déploiement, mais descendue dans le marécage des opinions, devenue, ce

qu'elle redoute par-dessus tout : une opinion comme une autre, comme il y en a tant d'autres ! Il y a là une mélancolie véritable, un désespoir, le mot n'est pas trop fort, qui étreint tout philosophe dès qu'il y songe. Mais ce *pathos* ne lui donne pas tous les droits, en particulier celui de la fuite, du retranchement à l'égard de la Cité. Car cette réduction à l'opinion, c'est le réel de la pensée, son statut effectif, dès qu'on descend des cimes prétendues et qu'on paraît sur l'agora, au milieu de la foule des chicaneurs, rhéteurs et autres sophistes, dès qu'on affronte les concurrents et les prétendants. On comprend le réflexe aristocratique de la plupart des philosophes, et ce dès Héraclite et Parménide, leur mépris de la multitude, ou comme dit Spinoza, du vulgaire, et leur retrait de la Cité dans la pureté de la pensée et l'inviolabilité supposée du système ou de la doctrine. Et pourtant, on le sait, quitter ce terrain, cette agora, c'est renoncer à l'effectivité, à la seule réalité humaine, celle de la Cité. Il faut « redescendre » dans la caverne et subir l'affront où la pensée, aux yeux des aveugles, sera prise pour une opinion comme une autre. Car, la caverne, les ombres, nous y sommes, ça c'est sûr, et nous n'avons, peut-être, que cela. Qu'a donc à faire le philosophe, et peut-il le rester, dans cet espace public, populaire, plébéien, de libre discussion, qui ressemble plus à une foire (aux idées) qu'à une méditation, un dialogue, un essai, une théorie, un système, etc. soit toute forme que peut prendre la pensée philosophique ?

Il faut revenir à ce plébéien de Socrate, que Nietzsche en raison de cet aspect populaire, populacier, prenait de haut. L'an dernier et en raison de ces problèmes-ci, j'ai proposé l'idée que le café-philo avait vocation de déployer le *moment socratique*, ou ce que j'appelle le *plan agoraïque* de la philosophie. Je m'explique.

On ne peut se passer de toute référence à la vérité. Mais, ici, attention. Quand le café-philo est conçu comme recherche de la vérité on doit entendre que la vérité est uniquement présente par sa *forme*. La vérité y est à jamais de l'ordre d'une *simple exigence indéterminée, d'un horizon, et seulement cela*. Kant disait « Idée ». Ce qui veut dire qu'il y va d'une recherche indéfiniment ouverte et toujours à recommencer, avec chaque sujet ou thème, à l'intérieur de chaque séance, et qui n'aboutit jamais à constituer une réponse suffisante, un savoir. La tâche du café-philo est de maintenir vivante, contre toutes les tentations d'enlèvement dans le sommeil d'une opinion ou la sûreté d'une doctrine déjà acquise, l'exigence de la vérité condamnée à rester une visée vide, non remplie, indéfiniment ouverte dans l'avenir et universellement ouverte à chacun dans l'espace public de la communauté politique. Dit autrement, la fonction du café-philo me semble résider dans le traçage d'un plan de pensée, le dégagement d'une agora vide, ouverte accueillante à l'égard de toute opinion ou pensée, et où on y fait l'épreuve socratique du manque de savoir, de pensée (le « je sais que je ne sais rien »).

Ma thèse concernant le café-philo est que ce plan, comme moment et lieu de confrontation des opinions ne peut et ne doit pas être dépassé. Or, il me semble que l'on néglige complètement cet aspect capital. On doit comprendre, en effet, que l'existence de ce plan agoraïque de libre discussion, indéfiniment ouvert,

n'est pas une donnée toute faite, toute prête, qui appartiendrait par nature au café-philosophe. Ce plan, il faut, en effet, le faire, il faut le tracer. C'était la tâche propre à Socrate telle qu'on la voit dans les dialogues aporétiques du jeune Platon. Il ne dispensait aucune doctrine. Et, cette tâche, c'est encore celle de l'animateur, comme des participants des café-philosophe d'aujourd'hui, car pas plus qu'à l'époque de Socrate nous ne sommes en possession de « la » philosophie vraie.

Il ne s'ensuit pas que l'animateur puisse se dispenser d'une compétence philosophique. Tout au contraire, l'exemple de Socrate nous le montre, et qui nierait qu'il détenait une compétence ! Et laquelle ! Tendre, et à chaque séance à retendre ce plan, rien n'est plus difficile, quoiqu'il semble. La preuve en est qu'on peut échouer, la séance, quel que soit le sujet et la qualité des intervenants, étant alors ratée. Mais, le point décisif pour moi est que cette compétence ne peut jamais être au service de l'inculcation d'une doctrine particulière et qu'elle doit servir à ouvrir l'espace de réflexion, à tracer le plan de pensée, acte qui se suffit à lui-même dans le cadre du café.

J'insiste. Tracer le plan, n'est pas détruire, dépasser, surmonter, se débarrasser en les laissant derrière soi, les opinions. La positivité, la fécondité, toujours oubliées de ce plan est de rendre à la pensée sa légèreté. Je ne sais si la pensée nous vient du ciel et si notre âme a des ailes pour monter vers la plaine intelligible de la vérité, comme le dit Platon dans le *Phèdre*, mais toute pensée, sauf quand elle est réduite au statut d'une opinion où elle est lourde comme un bloc de béton, est par essence légère. Le plan agoraïque est ce qui allège les opinions, et par là leur confère la *forme* de la pensée, mais la forme seulement. Tracer le plan n'est pas dépasser l'opinion mais consiste à lui faire perdre son poids interne, son caractère massif, compact, ancré, pour la rendre à l'épreuve de son inconsistance, de son caractère délié, aléatoire, flottant sur le gouffre du non-savoir. L'opinion dans son contenu reste ce qu'elle est, mais dans son statut ou sa forme elle devient affectée d'un coefficient de problématisation. Elle devient hypo-thèse, conjecture, une simple proposition offerte aux autres et soumise à examen, direction de recherche, repère momentané, etc. On ne croira pas que cette transformation est réservée à l'opinion. Car comme on l'a vu, sur ce plan, c'est toute idée, toute conception qui devient simple hypothèse, essai, tentative... C'est un devenir qui affecte toutes les idées, tous les savoirs, même les plus sûrs et les mieux fondés.

On se demandera sans doute où est le bienfait d'un tel traitement en ce qui concerne les pensées véritables, celles des « grands » philosophes, ou tenus pour tels. Pourtant cette cure d'amaigrissement est nécessaire et féconde, même et surtout pour les idées relevant d'un savoir philosophique proprement dit, aussi paradoxal que cela paraisse. Car, la pensée ne peut être elle-même sans en permanence faire retour, non à la pensée de Présocratiques qui jouaient autant le rôle de mages et de devins que de philosophes aux yeux de la foule, mais, ce qui est tout autre chose, à sa propre inconsistance de principe, à son vide de fondement, à son manque propre de savoir. La pensée ne peut véritablement penser sans retrouver, et laisser transparaître la conscience que toute idée, toute théorie n'est jamais, comme le dit Deleuze, qu'un radeau qu'on lance sur le chaos

de l'être, et dirai-je le vide, la béance socratique du non-savoir. Le savoir philosophique, chez la plupart des philosophes ne tend que trop en général à oublier, et à faire oublier, cette situation du penseur. Allons jusqu'à nous demander si le savoir philosophique n'aurait pas pour fonction de masquer le vide du non fondement sous jacent à toute pensée, et difficilement supportable comme tel ? Le rôle du savoir philosophique ne différerait pas alors de l'opinion avant son traitement dans le plan agoraïque, socratique, et le sens commun aurait bien raison de ne pas faire la différence entre ses opinions et celle des philosophes, les uns et les autres, apparaissant tout aussi pleins et sûrs d'eux-mêmes. Non pas prouver et constituer un prétendu savoir, ou l'exposer, mais éprouver le vide, la béance ou le « Chaos » sur lequel se tient toute pensée, idée, conception philosophique.

On le voit, le plan vide de pensée n'est pas un intermédiaire, une médiation destinée à s'effacer dans le moment ultérieur de l'acquisition du savoir, l'approche de la vérité, le découverture, l'illatence, etc. Ce n'est pas une étape préparatoire pour autre chose. Le traçage du plan a sa fécondité propre, en soi. Il nous conduit au bord du pensant, de la philosophie, à son bord externe, mais en même temps indissociable d'elle comme savoir, système, pensée de l'être, etc. Le café-philo, qui ne se prête ni à la recherche de la science, ni à la création de concept propre à la philosophie selon Deleuze, ne peut non plus se réduire à un simple brassage d'opinion, virant à une sorte de happening à la mode. Il procède au traçage d'un plan de pensée qui n'est pas philosophique, qui est pré-philosophique (puisque la philosophie est caractérisée comme pensée ou création de concept). Que le plan ne soit pas philosophique, on le voit bien puisque ce plan est à double face et qu'il appartient, sur son envers, tout aussi bien au domaine du politique, à la démocratie. De ce point de vue, le café-philo ne serait donc pas philosophique.

Mais pourtant, en même temps, ce plan est indissociable de la philosophie et de la pensée. Celle-ci, à moins de se figer en une opinion rigide ou de virer en idéologie, ne peut oublier, comme le rappelle Deleuze, le Chaos qu'elle tente de traverser avec ces planches plus ou moins bien ajointées que constituent les concepts philosophiques. Tout en étant pré-philosophique le plan socratique est en même temps présent au cœur de la philosophie comme ce qui la fait battre. Ce qui explique que Socrate, qui trace ce plan et donc se tient droit devant l'abîme a toujours été insituable, *atopique*, dans la philosophie, à la fois interne et externe à elle, en position d'intra-externalité, si l'on veut. Le plan socratique a le mérite de nous rappeler sans cesse que, comme le disait Kant, « la philosophie n'existe pas encore » (*Logique*, p. 26). Kant demande très justement :

« Jusqu'ici on ne peut apprendre aucune philosophie ; car où est-elle, qui la possède et à quoi peut-on la reconnaître ? On ne peut apprendre qu'à philosopher, c'est-à-dire à exercer le talent de la raison dans l'application de ses principes généraux à certaines tentatives qui se présentent » (*CRP*, trad. fr. PUF, p. 561).

II – Agora et liberté

Le second thème est tellement lié au premier que je peux l'évoquer rapidement. Le plan agoraïque de libre discussion est en effet double, à deux faces, l'une tournée vers l'espace politique du pouvoir, espace de délibération et de décision en vue du bien commun, l'autre tournée vers la pensée soumise à la simple exigence de la vérité. On ne confondra pas les deux faces, la face politique et l'agir démocratique, délibératif, d'un côté, la face philosophique et la pensée, de l'autre, bien qu'elles soient inséparables, puisque le café-philosophe ne peut être une instance de pouvoir politique qui prendrait directement des décisions ayant force de lois en vue du bien commun. Le café-philosophe ne peut donc pas être un lieu de démocratie directe, comme on le dit dans le texte de présentation. Néanmoins, cette indissociabilité fait que le rapport du café à la démocratie et à la liberté politique est évident, pour ne pas dire trivial, et fait l'autre fond de la doxa commune concernant les cafés philosophes. Le point qui fait question, dans l'élucidation du sens du café-philosophe, est le lien *exclusif* qu'il entretiendrait, nous dit-on dans le texte qu'on soumet à notre réflexion, avec la démocratie directe. L'interprétation phénoménologique, d'inspiration heideggerienne, dans le sens qu'elle donne au café-philosophe, pose deux thèses fort discutables à mes yeux. D'abord, que le rapport historique, la signification historique, est au cœur de l'élucidation de ce sens. Ensuite, elle accorde un privilège exclusif à la démocratie directe au détriment de la démocratie des modernes, dite représentative, et rabaissée d'autant. Il est sûr que ces deux thèses sont bien liées, et que la complète dévalorisation de la démocratie occidentale actuelle liée à l'historicisme constituent des éléments déterminants qui viennent se joindre pour justifier la nécessité d'une « ré-appropriation du premier commencement grec », comme il est dit dans le texte d'ouverture.

Qu'il y ait, comme on l'a dit « résonance » de la démocratie antique dans les cafés philosophes, rien n'est plus sûr, et je viens moi-même de le souligner en insistant sur les deux faces du plan. Ce qui fait débat et objet de dissension est de déterminer ce qu'on entend par un tel phénomène de résonance, ce qu'il implique et délivre comme effet aujourd'hui. Et là les avis divergent. Je vais m'efforcer de neutraliser l'appréciation péjorative de la démocratie des modernes, et ainsi tenter d'échapper à l'illusion de la pureté de l'origine qu'alimente le puissant pathos romantique d'idéalisation et de nostalgie à l'égard des Grecs, et de suggérer que les clefs de notre situation doivent être inventées à partir de notre présent, et qu'elles ne peuvent résider dans un retour à la démocratie directe et aux Grecs, aussi beaux et resplendissants furent-ils.

En effet, l'obnubilation par le modèle grec ne doit pas nous aveugler sur les mérites des démocraties occidentales (les seules existantes entre parenthèses) et sur l'évolution qui est la leur présentement. Pour le dire tout net, l'apologie de la démocratie directe associée à l'idée de petites unités sociales me semble indissociable du désir de communauté substantielle. Désir illusoire, régressif, dangereusement totalitaire, alimenté principalement à la source du romantisme allemand (quoique Rousseau ait largement préparé le terrain) en réaction contre les *Lumières* françaises et la république démocratique naissante, fondée sur les grands principes du libéralisme politique (droits de l'homme compris). Dans le

passage inévitable, surtout pour nous européens, à une situation politique de plus en plus *post-nationale*, les formes de socialisation à inventer ne peuvent à mes yeux se trouver ancrées dans des communautés de culture infra nationales, de l'ordre du micro régionales et pouvant prétendre à une existence étatique indépendante, comme c'était le cas pour la cité d'Athènes (ou même de Sparte, objet de vénération de Rousseau). Tout au contraire les directions fécondes me semblent opposées à cette pente qu'offre la démocratie directe, et reposent sur les principes libéraux, soutenus par les Droits de l'homme, couplé au développement du droit international, cosmopolitique, y compris le transfert des droits de souveraineté nationaux à des institutions *supra-nationales*, la reconnaissance du droit à l'intervention humanitaire dans les États, etc.

Je vais m'en tenir à deux arguments de fond.

A) – La première série d'argument tend à valider l'idée qu'il y a une résonance de la démocratie directe non seulement dans le café-philos, mais dans la *démocratie des modernes*. C'est l'existence de cette résonance qui seule permet de rendre compte de l'apparition des cafés philos dans une société comme la nôtre. Sinon, sans la présence de cette résonance, on ne peut éviter de rencontrer la *contradiction pragmatique* qui consiste à dénoncer l'absence de démocratie directe dans un lieu reconnu être de démocratie directe) Si bien qu'à mes yeux, on a plus affaire à une seule et même source de liberté qui s'épanouit en gerbes à la fois semblables et différentes, en deux formes authentiques de démocratie, l'ancienne et la moderne, qu'à un rapport de dégradation et de dévoiement, comme il est indiqué dans le texte préparatoire au colloque.

L'idée de résonance implique à la fois le transport de quelque chose qui reste le même ; mais comme cette identité est accueillie dans un autre lieu ou temps, il y a aussi altération, transposition. Du côté du même, nous avons la préservation et même l'accentuation des principes fondamentaux de liberté et d'égalité (disparition de l'esclavage, émancipation des femmes, etc.). Du côté du différent, il y a surtout une modification de la participation des citoyens à la chose publique, et une transformation de l'espace public de libre discussion. Mais, ce changement n'est pas de l'ordre d'une dégradation ou d'un dévoiement : il y a transposition et invention d'une possibilité de participation autre et authentique, même si elle n'est plus directe et une reconnaissance des Droits et des libertés pour l'individu qui étaient inconcevables pour les Anciens.

À mes yeux, la démocratie des modernes, en s'appuyant sur des moyens techniques nouveaux a su inventer de nouvelles formes de participation :

1° grâce aux techniques d'enquête et de statistique, on peut connaître et tenir compte de l'opinion publique jour après jour, ce qui donne un équivalent de l'opinion populaire dans l'ancienne démocratie ;

2° grâce à la révolution informatique et à la multiplication des sources d'information de toutes sortes, réseaux, chaînes spécialisées accompagnés en permanence de débats critiques, le citoyen moyen d'aujourd'hui peut certainement, plus qu'à l'époque de Platon, se tenir informé, réfléchir et se faire lui-même sa propre opinion.

3° Enfin, et surtout, les lieux de réflexion se sont multipliés en tous sens, réseaux associatifs, etc. L'efflorescence des cafés philo témoigne d'une extension et d'une pulvérisation de la réflexion critique qui ne reste plus concentrée dans les lieux traditionnels de pouvoir et des appareils d'État (Parlement, Gouvernement, élite administrative et personnels professionnels des partis politiques). Il y va, j'insiste, d'une micro-pénétration du tissu social par la pensée critique au point qu'aucune institution, tradition ou mœurs ne fasse l'objet d'un questionnement indéfiniment ouvert, et contradictoire, dans l'espace public de réflexion.

4° Enfin, l'impossibilité d'unification et de contrôle de l'information à l'époque du « net » dégage la possibilité de contrer toute velléité de propagande et d'inculcation de la part de l'État ou d'un parti, et permet d'assurer au peuple des conditions d'une liberté politique effective.

En conséquence, l'argument, en gros juste, qui veut que les lieux de pouvoir de la démocratie représentative soient accaparés par des sortes de bureaucrates et les appareils de partis, n'est pas suffisant ; il ne tient pas compte de cette *micro politique* active qui diffuse dans tous les pores du social par des myriades de questionnement. Quelques soient la grandeur des difficultés, des imperfections et des injustices de la démocratie contemporaine, il me semble qu'elle contient des institutions suffisantes pour opérer sa propre correction et réforme, sans avoir à recourir à la démocratie directe.

Le peuple de la démocratie moderne n'a donc pas besoin d'être assemblé en corps pour qu'il y ait démocratie véritable.

Concernant le second argument, je serai bref. Il forme ma conclusion.

Le fond de l'affaire est de comprendre que l'espace public de délibération et de décision a toujours été un lieu *symbolique* et non substantiel. L'espace public n'a jamais fait corps, n'a jamais coïncidé avec une collectivité particulière, n'a jamais détenu la réalité d'un groupe ou d'une communauté effective, organiquement liée. Ce fut l'imaginaire grec, et surtout romantique, qui a développé ce fantasme d'une collectivité organique toute entière présente et transparente à soi, s'autodéterminant directement, sans tiers, sans séparation de soi. De fait la division a toujours déjà eu lieu, et même le peuple athénien fut toujours faillé, séparé de soi par toutes sortes d'institutions nécessaires à l'administration de la Cité...

Pour moi, aujourd'hui, citoyen jouissant de droits qui confèrent à la liberté individuelle une étendue comme jamais aucune société n'en a connue, je ne peux éviter de déceler dans cet appel à la démocratie directe une pente dangereuse. J'y entends (par une autre oreille que celle de l'analyse existentielle) une demande à faire corps, à instituer un collectif organique, qui ne peut se réaliser que par l'absorption de la société civile dans l'État, par la résorption progressive de toutes les poches de liberté disséminées dans les interstices du tissu social, et qui ne sont possibles que du fait de l'existence de la représentation. Je ne donne pas cher des libertés individuelles sous le contrôle du Peuple s'autogérant ! Ce n'est pas seulement la grandeur des États qui a obligé à inventer la démocratie représentative, c'est un argument très insuffisant. La représentation est inhérente

au social. *Pas d'Un sans Autre symbolique* - pour dire et par là faire cette unité, qui n'a rien d'organique. L'insistance sur l'autonomie et la démocratie directe ne peut que réinstaller la subjectivité en position hégémonique, et, pire, un sujet, un démon, non barré, non divisé, non touché par la révolution freudienne. Admettre l'existence de la représentation évite déjà au moins de s'illusionner sur l'organicité de notre manière de faire lien social, et permet de s'ouvrir à un questionnement démultiplié, sans précédent, sur toutes nos activités et formes de vie, ce dont témoigne en partie et éminemment les cafés philos, ainsi que l'interrogation qui est la nôtre ici même.

Jean Crocq – Voilà une profession de foi libérale pour nous donner l'illusion que la représentation ça a différents sens. Tout système suppose une hiérarchie de strates. Il s'ensuit que le jeu démocratique a toujours été un jeu de systèmes quel les que soient ses modalités d'expression, la directe ou l'indirecte. Or, ce que l'on conçoit actuellement à travers les circuits du totalitarisme financier, c'est qu'on donne l'illusion à un grand nombre d'humains qu'ils peuvent agir malgré tout dans un micro-lieu comme le café-philos.

Philippe – Je suis d'accord pour le qualificatif de libéral.

Jean – Tu dis bien : l'opinion, au fond, ça ne se dépasse pas. Mais que signifie le dépassement de l'opinion, de la *doxa* ? Aussi bien chez Platon que dans le marasme actuel, il n'y a pas de dépassement. Ce sont des esquisses de métaphorisation, on part de l'opinion et on en fait une démocratique... Or, précisément, quand on veut penser l'espace à un certain niveau, on désopinionne, mais on n'opinionne pas à la manière de Parménide, car certains aspects philosophiques ont une nature aphoristique : on n'a qu'à les relire, c'est-à-dire du va-et-vient. Mais c'est pas ça. Dans Parménide, ça n'a rien à voir avec l'opinion, laquelle ne prend pas ce gros bloc-là, qui est l'opinion. Pour penser en disant : attention ! ça devient de la pensée, il faudrait pouvoir ré-éclairer la démarche en quelque sorte de Heidegger. Et monsieur Heidegger n'explicite pas dans son périple manifeste les différentes strates des significations importantes de ce que c'est que penser, entrepris par cette espèce de dominante plus ou moins fantasmatique. Et on a tous baigné là-dedans ! (rires et brouhaha).

Daniel Ramirez – Pas d'accord avec la règle des trois minutes de parole après ce long exposé ! On ne peut pas répondre à tout ce que vous avez dit, il faut choisir. Je vais me référer à ce problème de l'opinion qui concerne plus directement les café-philos. Parce qu'il y a toute une polémique sur le problème de la démocratie directe. Ce qui m'intéresse c'est quand on dit que l'opinion n'a pas besoin d'être dépassée car c'est un lieu de liberté de parole, et cela est suffisant parce que ça ouvre quelque chose. C'est une des positions que j'ai entendue. En fait, faut-il faire quelque chose avec les opinions qui s'expriment dans un café-philos ou alors laisser chacun à une confrontation. D'ailleurs, il n'y a pas de confrontation mais des juxtapositions : ceux-ci pensent cela. D'ailleurs quand on dit « lieu d'échange », c'est aussi un terme avec lequel il faut être prudent, parce que l'échange, ça veut dire quoi : échange de la monnaie, des marchandises ? Par exemple, si je donne une vision platonicienne, un autre va me répondre une vision deleuzienne, et toi, tu me donnes du Derrida... Là, tu avais suggéré dans

ton exposé : qu'y a-t-il d'autre, finalement, que l'opinion ? Les philosophes ont dit aussi leur opinion, l'opinion de Kant, de Platon sur les idées, l'opinion de Spinoza sur l'âme et sur Dieu, Dans les café-philo, les gens apportent aussi leur opinion, ils font parfois des citations mais parfois, ils ne le font pas et ils rapportent leur opinion propre, personnelle, ou supposée telle. C'est pourquoi je trouve exagéré de dire qu'il n'y a rien à faire avec l'opinion, simplement parce que l'histoire de la pensée n'est pas une succession d'opinions et l'histoire de la philosophie n'est pas une succession d'opinions qui se juxtaposent, tel un café-philo qui se serait déroulé pendant deux mille ans, dans lequel les uns et les autres se seraient renvoyés leur opinion. C'est un peu l'image populaire de la philo dans laquelle on pense qu'il n'y a pas de vérité puisque tout le monde se contredit : puisque celui-là pense que l'âme est immortelle et l'autre pense qu'elle ne l'est pas. Dans beaucoup de cafés-philo, on se contente de cela. C'est bien parce que l'on peut s'exprimer, et toutes les opinions se valent. L'opinion de Platon reste au même titre, mais on peut penser autre chose. Comme cela, on a une parodie de la pensée et là tu as tout à fait raison de dire « là, on ne peut pas dépasser l'opinion ». Alors doit-on se conformer ? Je ne suis pas sûr, et ce que j'essaie de faire personnellement, c'est un travail avec ces opinions. Et je pense qu'on peut faire un travail avec la *doxa*, avec tout ce qui se manifeste, un travail qui ne conduise pas au relativisme, à ce que chacun pense parce que c'est son opinion. J'ai entendu même quelqu'un dire que si ça a été dit, ce n'est pas grave que ce soit redit, parce que ce qui est important, c'est que ça soit toi qui l'ait dit, parce que chacun amène son expérience personnelle, son vécu, ses souffrances personnelles. Alors, c'est important qu'il puisse le redire. Mais qu'est-ce que l'on cherche ? Moi je propose comme définition, qui n'a pas été donnée hier, que *le café - philo est une tentative de réflexion* d'abord, pas seulement un exercice de parole de liberté et d'échange, ça ne suffit pas. La tentative de réflexion, c'est un désir manifeste de dépassement de l'opinion. Cela peut être raté, souvent, du fait des personnes et de l'animateur, mais si on n'aspire pas à cela, comment peut-on dépasser l'opinion. Si on croit que l'histoire de la pensée est un immense café-philo dans lequel chacun avait ses opinions, c'est que l'on ne s'est pas penché sur la chose. Il y a effectivement une histoire que l'on peut diviser en deux dimensions, le versant doctrinaire, ce que l'on appelle opinions, mais il y a le versant méthodologique ou critique qu'est-ce que cela veut dire ? Qu'il y a une méthode de la pensée propre à une époque, à une tendance ou à un philosophe. Cette méthode conduit un philosophe à se frayer un chemin et il trouve certaines idées. Si nous ne considérons que les idées, on va avoir cette impression que tout est relatif, toutes les opinions se valent et sont sur le même plan. Si on considère que dans les cafés-philo, on peut faire ce que les philosophes ont toujours fait : problématiser avec des instruments de pensée, ces instruments de pensée ne sont pas à la portée de tout le monde. C'est pourquoi la pure ouverture d'un espace de liberté ne suffit pas. Les espaces de liberté existent. La démocratie représentative n'est pas en faillite totale, quoiqu'il y ait des problèmes. Il y a donc tout un aspect méthodologique et critique que l'on peut développer. Pour ça, il faut vouloir dépasser l'opinion, c'est-à-dire se donner des instruments pour questionner les

fondements de chaque opinion. Celui qu'il parle de l'âme, que veut-il dire ? Est-ce le contexte plutôt jungien, ou plutôt augustinien ? Si on refait des juxtapositions d'opinions dans les cafés-philo, on reproduit une parodie de la pensée et on se prive d'une grande richesse. Cela, on peut l'apprendre, le partager, l'améliorer.

Philippe – C'est ce que j'ai appelé : tracer le plan. Ce travail aboutit à des problématisations, à des questionnements. On ne peut aller plus loin. On ne peut dépasser l'opinion, c'est ça que j'entends. Tu ne fais que travailler l'opinion pour l'alléger. Mais tu ne peux pas faire passer le café-philo et l'auditoire à un savoir, à l'acquisition véritable d'un savoir philosophique parce qu'on est au-delà de ce qui semble être sa frontière.

Daniel – D'accord, la philosophie ne se fait pas dans un café-philo. C'est pourquoi la question Dévoisement ou renaissance, me semble un peu excessive. Il ne peut y en avoir là, ça se passe ailleurs. Il s'agit plutôt d'une interaction entre un désir et une possibilité de s'améliorer, de s'informer.

Philippe - Comme Socrate, tu vas jusqu'à son désir de savoir. Le café lui-même ne te permet pas d'aller plus loin. Ce désir, il faudra qu'il se satisfasse par la fréquentation d'université, de lectures etc.

Une intervenante J'ai compris que tu as parlé de séance ratée et tu parles du café-philo comme prise de conscience de l'inconsistance de la pensée. Est-ce que ça n'a pas toujours lieu et qu'est-ce qu'une séance ratée ?

Philippe – C'est une très bonne question, parce que je suis incapable de le définir. On a le sentiment les participants et les animateurs qu'à un moment donné on dépasse la simple juxtaposition d'opinions, que des confrontations s'opèrent, qu'il y a un début d'argumentation, que la mayonnaise prend, qu'il y a la présence de quelque chose de philosophique dans le café. D'autres fois, il y a des séances qui ont mal marché justement parce qu'on n'a pas réussi à ouvrir, à tracer le plan qui tout à coup ouvre vers un questionnement et qui fait apparaître le désir. Cette conscience du vide ou de l'inconsistance de la pensée, nous ne l'avons pas spontanément, surtout nous, les philosophes, d'ailleurs. Le plan agoraïque c'est de bien faire sentir qu'il y a bien inconsistance, qu'elle est sous-jacente et qu'on essaye de la combler comme on peut.

L'Intervenante – Oui, mais pendant une séance, est-ce que ça va être la même chose pour tout le monde ? est-ce qu'il n'y en a pas qui vont saisir certaines choses ?

Philippe - Certains les saisissent, d'autres pas. Une séance peut être ratée pour certains, réussie pour d'autres. Ai-je répondu ?

L'intervenante – J'aurais quand même poser une question à Daniel. D'après ce que tu as dit, je ne comprends pas pourquoi tu n'approuves pas bien la méthode de fonctionnement.

Daniel – C'était insuffisant, c'était incomplet.

Jean-Baptiste – Je voulais suggérer que dans ce genre d'assemblée, il y a une manière de sortir du plan agoraïque. Il est donc possible de s'extraire du plan de la *doxa* et de monter vers quelque chose que tu appelles « séances réussies ». Je crois que la technique d'animation la plus simple, la plus intelligente, peut

consister à apporter des éléments de l'histoire de la philosophie. Mais la technique consiste aussi, à mon avis, à fomenter la guerre, à aller plus loin que la confrontation. Cela dépend du thème qui a été choisi, mais ça amène l'assistance à se partager en deux, éventuellement en trois camps. et que les gens, pour des raisons qui ne sont pas les mêmes pour chacun, soient amenés à se poser la question dans un sens grave, c'est-à-dire dans un sens proprement politique. Suis-je gauche ou de droite ? Mais là, c'est au niveau de l'opinion philosophique qu'il faut tracer les lignes de démarcation les plus nettes possibles. Pas en les inventant ou en les imposant, mais en partant de ce qui se dit. Je crois que l'animateur peut dire : il semble qu'il y ait des gens qui pensent que et d'autres qui pensent différemment.

Donc, il faut tracer, comme cela, à partir du matériau qui est apporté spontanément, et arriver à synthétiser suffisamment bien pour que des lignes de démarcation se tracent et que... la guerre s'installe.

Philippe - C'est ça ce que j'appelle tracer le plan.

Jean-Baptiste — Oui, mais attention ! Parce que tracer le plan, si c'est un plan avec énormément de régions différentes, alors Daniel a raison : ça n'a plus aucun intérêt. Non, ce qu'il faut, c'est fomenter le débat le plus cruel possible.

Bernard Journault — Ce qui me frappe dans la plupart des interventions, c'est que l'animateur a un rôle central, prépondérant et que c'est lui qui fait le travail. Moi, dans nos café-philo à Grenoble, je n'ai pas du tout cette impression-là. Celui qui fait le travail, c'est le café-philo. Cela fait que chez nous, le rôle de l'animateur est extrêmement réduit. Le travail se fait et ce n'est pas une juxtaposition. Celui qui parle après un autre, ce n'est jamais une juxtaposition, quand bien même il redit la même chose. Ce n'est donc pas l'animateur qui fait le travail de la pensée et de la réflexion sur les participants, ce sont les participants qui le font sur eux-mêmes. Et l'animateur se fait de douces illusions s'il croit qu'il fait un travail sur les participants. Il ne fait qu'un travail sur lui-même, éventuellement. Alors, il peut être satisfait du travail fait sur lui. Pour lui, le café-philo a réussi, ce qui ne veut pas dire que le café-philo a réussi en lui-même. C'est une réponse au sujet de ce qui a été dit, car il y a plein de présupposés sous-jacents. Alors, où se trouve le juge qui tranche ? Trouvez-le où vous voudrez !...Donc le débat, ce que certains n'arrivent pas à comprendre, c'est quelque chose qui se passe quand plusieurs personnes sont ensemble, discutent d'un sujet et qu'ils pensent spontanément. L'animateur dit ce qu'il a à dire, mais il n'a rien de particulier à dire en tant qu'animateur. C'est là qu'un travail de l'opinion s'effectue, l'opinion de chacun se travaillant par la confrontation avec l'opinion des autres. L'animateur n'est pas le démiurge, ce n'est pas lui qui a le rôle principal.

Gale Prawda — Je crois qu'il y a un petit schisme sur le rôle de l'animateur qui s'impose et moi, dans les cafés-philo, j'ai eu les deux expériences : une occasion où j'étais plus active en tant qu'animateur, où j'ai essayé de tracer le plan, parce que cela ne venait pas de l'assemblée, et une autre expérience dont Bernard parle, où l'assemblée a fait tout le travail, où je n'ai rien dit, et pourtant j'avais à dire, mais ce n'était pas nécessaire parce que cela venait de l'intérieur du

groupe. Je crois qu'il n'y a pas un seul positionnement de l'animateur mais que les deux positionnements sont à prendre. Ma collègue, en Angleterre, après 45 minutes de débat de l'assemblée, arrête et impose un break de dix minutes pour synthétiser et pour que les autres synthétisent aussi ce qui a été dit. Car si on veut vraiment arriver à une réflexion, c'est long, c'est pas toujours quelque chose de spontané. Combien de fois, deux jours après un café-philos, on a eu une réflexion rétrospective ? Dans ce cas, il y avait un moment où quelqu'un était animateur et où j'étais « philosophe-résidente » pour avoir le temps de synthétiser, quand ça allait dans tous les sens, et pour que la réflexion se fasse. Donc, si je dis qu'il y a deux positions, il y en a peut-être d'autres que l'on connaît. C'est un processus de dynamique de groupe, qui dépend des sujets, et il y a donc plein de variables.

Jean Mérat – J'ai besoin des autres pour réfléchir. À chaque fois que je suis allé dans un café-philos, les autres m'ont aidé à réfléchir, même quelques jours après. À propos du sujet : dévoiement ou renaissance de la philosophie, je me demande s'il n'y a pas un autre sujet derrière celui-ci. À savoir, dévoiement ou renaissance du rôle du professeur de philosophie qui doit animer un café-philos. J'attends que cet animateur devienne un véritable catalyseur, un initiateur modeste, qui ne vienne pas asséner une théorie qui lui est personnelle ou qu'il aime bien. Il doit être plus proche des gens et doit les aimer. Il doit être moins emphatique et plus empathique.

Jean-François Masson – Je suis d'accord avec ce qu'a dit Daniel Ramirez sur la fonction du café-philos par rapport à la *doxa*. Ce n'est pas une méta-université ni l'endroit d'une élaboration ou de l'acquisition d'une connaissance. L'impératif posé par Philippe Mengue, qui veut que le café-philos ne soit pas le lieu d'un dépassement de la *doxa* et ne doive pas l'être, me gêne un peu. Pourquoi le café-philos ne doit-il pas dépasser cette fonction ? Pourquoi est-ce un interdit ?

Philippe Mengue - Je suis embarrassé. Il ne s'agit pas d'un interdit catégorique, mais d'une nécessité liée au fonctionnement possible du café-philos. C'est pourquoi je maintiens le « ne doit pas ».

Bernard Journault – Fondamentalement, il n'y a pas de savoir philosophique. Dans le domaine du café-philos, l'activité philosophique consiste à passer à une autre *doxa* et d'une opinion à une opinion travaillée. Mais il n'y a pas d'objet spécifique de la philosophie. Si on voulait passer à un savoir, ce serait une illusion et une mystification. Je suis d'accord avec Philippe quand il dit « ne doit pas ».

Jean-François M. – C'est un sophisme ! Ma deuxième question porte sur l'explication du refus de Philippe M. d'inscrire la démocratie directe dans le café-philos. Et d'expliquer les nécessités de la démocratie représentative. Je me demande s'il est possible de dire que cette démocratie directe n'est possible qu'à l'échelon tribal et que si P. M. c'est qu'elle n'est pas envisageable à l'échelon d'une cité ou d'une nation organisée. Pourtant, la démocratie directe n'est pas l'apanage de quelques micro-sociétés ou de quelques vieux anarcho-syndicalistes...

Clotilde Elié – Je voulais faire une remarque à propos de la transformation de l'espace public. L'espace public dans un café-philo n'est pas un véritable espace public. Or, pourquoi ne parle-t-on pas d'espace privé pour un café-philo ? Pourquoi faire appel à une notion d'espace public, qui fait penser à l'état ?

P. M. – L'espace public n'est pas réservé au pouvoir de l'état. Il y a des espaces publics de discussion, la publicité au sens kantien, le fait qu'il y ait un espace de discussion sur ce qui intéresse la communauté.

Clotilde E. – Oui, mais vous revenez à la communauté. Mais la communauté, c'est une définition... parce qu'on utilise des mots, mais les mots ont un sens et sont porteurs pour toute personne non philosophe. Qui dit communauté, dit déjà un type d'espace, un type de relation, un type de lien. Quand vous parlez de l'espace public et que pour vous c'est un lien par rapport à l'espace de communauté, on n'est plus du tout dans le même plan et on ne s'explique pas, car les uns et les autres prennent les mots à leur niveau. Dans votre discours, vous rejetez le doit d'être libertaire ou anarchiste, qui a quand même une cohérence.

P. M. – C'est de l'humour... vous l'avez bien compris...

Clotilde - Je ne sais si c'est de l'humour, mais je ne l'ai pas pris comme tel.

P. M. – Non, c'est de l'humour...

J.-F. M. – ... Il est pas bon, mais c'est de l'humour quand même. Je m'excuse, je ne suis pas penseur, je suis artiste.

Clotilde – Je ne suis pas penseur, non plus. Mais ce que je voulais simplement exposer, c'est que ce qui me gêne le plus, c'est que l'on considère qu'il n'est pas possible d'avoir une pensée philosophique et que chaque individu ne soit pas porteur d'une certaine pensée philosophique. Cela me gêne car même si l'on ne sait pas parler, on a une élaboration personnelle et une certaine forme de tri. Ce qui fait que ce qui est si difficile d'accès pour ceux qui n'ont pas étudié, c'est qu'ils ne peuvent pas se servir de ce que l'autre a dit et qui correspondrait à ce qu'ils ont choisi. Symboliquement, le café-philo est un entrecroisement et dans cet entrecroisement, il y a réponse ou non aux propres questions que l'on se pose. Ce n'est pas soi-même qui se transforme, c'est la parole qui transforme. Il ne faut quand même pas dénier à cet échange sonore qui est la parole, construite ou pas, ânonnante ou pas, qu'il soit porteur de quelque chose. C'est ce support qui va permettre la transformation et non pas soi à soi, sinon il n'y a qu'à se mettre à parler tout seul dans sa chambre. On arrivera à élaborer sa pensée tout seul. Voilà ma critique.

Léna Monnerot – J'ai entendu de la part de Bernard et de Clotilde des choses avec lesquelles je suis absolument d'accord. Mais j'ai quelque chose à ajouter : Quand Bernard dit que c'est l'animateur qui est en retrait, et que c'est le groupe qui fait, je suis d'accord. Seulement je me suis trouvée quelquefois avec des participants en difficulté. Ils venaient pour la première fois et étaient tout à fait contents d'exprimer leur pensée en public. On les a écoutés, surtout avec une telle peur pour dépasser le stress du départ. J'ai été obligée de m'impliquer pour leur faire passer cette peur et pour qu'ils s'expriment. Je m'y suis prise avec mes moyens à moi, d'accord, c'est pas ça l'intéressant, c'est le fait que je suis arrivée à

les débloquent pour parler. J'étais bien obligée, malgré moi, d'avoir un impact que je n'ai pas avec les personnes qui n'ont pas besoin de mes services à ce niveau-là. J'ai remarqué dans les deux ou trois café-philo que j'ai animés que si je n'avais pas fait quelque chose, les gens seraient peut-être revenus, mais n'auraient plus jamais ouvert la bouche, ou alors, ils auraient dit « on fait pas attention à moi, les autres se débrouillent, donc moi, j'ai pas le droit de cité, donc moi, je reviens pas ». J'estime donc, même si l'animateur ne doit pas être en premier, d'accord avec Bernard, mais il doit à mon avis veiller à ce que les gens reviennent. Pour qu'ils reviennent, il faut que les gens soient à l'aise. Quand j'entends parler d'espace public ou d'espace privé, je dirai peut-être quelque chose avec laquelle personne ne sera d'accord : c'est pour moi un espace privé. Je veux dire par là : une fois qu'on est au café-philo, et à partir du moment où un groupe de personnes accepte certaines règles pour faire quelque chose, pour moi, c'est un espace privé, même si ça peut déboucher sur un bien public. De plus, l'animateur est d'autant plus en retrait qu'il est intéressé parce qu'il fait. Si on me demandait tout de suite pourquoi as-tu voulu animer un café-philo, je répondrai d'abord : parce que j'aime les gens, ça m'intéresse de savoir ce que les gens pensent. À travers un café-philo, je pouvais savoir la pensée des autres et être construite par cette pensée et que ça ajoutait à ma pensée et que ça m'apportait énormément. C'est d'un intérêt primordial, qui n'est pas du tout de la curiosité pour relater à la fois le phénomène d'écouter, penser et d'être intéressée par tout ce qui se passe ailleurs. Le café-philo, c'est pour moi un moment absolument magnifique à cause de cela. Parce que je viens pour apprendre et pour m'approfondir. Quand on lit un livre, et qu'on vous demande : vous avez lu tel livre ? on répond souvent ô oui, je l'ai beaucoup aimé. Et quand on demande : tu pourrais dire pourquoi tu as aimé ce livre, on répond : le livre dit ce que je n'ai pas su dire. Cela m'apporte parce que c'est l'écho de ce que je pense, mais beaucoup mieux formulé, une résonance. Ce phénomène est extraordinaire aux cafés-philo pour les participants et pour l'animateur. Les gens disent des choses auxquelles on a pensé mais que l'on n'aurait pas dit comme cela, on l'aurait pas fait comme cela, on l'aurait pas senti pareil. C'est extraordinaire. Pour moi l'animateur sert à dire : puisque je suis là et que j'aime faire ça, vous avez le droit de faire comme moi et de venir. C'est comme si c'était simplement une porte ouverte.

Oscar — Je voudrai profiter de ce qu'a dit ma voisine et embrayer là-dessus : la question de la parole. Il y a un débat d'école qui revient en permanence sur l'animateur, passif, non-inexistant, existant, etc. Je dirai que dans l'absolu, et là je reprends ce qu'elle a dit, à partir du moment où vous rassemblez des personnes et que quelqu'un vient, qu'il va parler aux autres, il va faire un travail qu'il ne ferait pas s'il était dans sa chambre, parce qu'il y a des oreilles qui l'entendent. Dès ce moment, il commence à faire un travail sur lui-même. Or, ce qu'il me semble, deux ou trois personnes ont amené cette notion de travail, qui me semble l'opérateur central de ce qui est, je dirai, le philosophe. L'idée de dépassement, cela me gênerait un petit peu, parce qu'après tout le matérialiste va chercher à dépasser l'idéaliste, il y a dépassement si l'on sort de l'idéalisme pour aller au matérialisme. Si je parle à l'idéaliste, il me dira qu'en sortant du

matérialisme pour aller vers l'idéalisme, il a lui aussi, effectué un dépassement. Tout le monde dépasse dès qu'il impose son idée sur les autres, donc le dépassement me gêne un petit peu. Ce qui m'intéresse au café-philo, c'est l'idée de travail. Or, pour le travail, il n'y a plus de direction, alors qu'il y en a une dans le dépassement. Parce que le travail, ça va dans tous les sens, quand tu pétris la pâte il n'y a pas une direction, ce n'est pas vers le haut ou vers le bas, tu la retournes dans tous les sens. Donc dès que quelqu'un va parler devant les autres, il y a un travail qui s'effectue.

Maintenant, il y a quelque chose qui m'a frappé : à quoi avons-nous à faire dans un café-philo ? Nous sommes tous préoccupés : que ce travail s'effectue. Qu'est-ce qui freine ce travail ? C'est que s'il n'y a pas de prise de risques (ne pas parler mais juste écouter), un travail se fait mais plus on minimise le risque, moins le travail s'effectue. Chacun d'entre nous tend à faire quelque chose dans lequel on trouve son intérêt, son extase. Ce que je veux souligner, c'est qu'on puisse faire que ce travail s'effectue à cause ou grâce ou en dépit de l'autre, je ne sais pas, mais en tout cas, parce qu'il y a l'autre. Il faut prendre le risque du lieu, de l'impensable et de l'altérité. Que chacun soit convaincu qu'il a fait un lieu, mais ce qu'on oublie dans les lieux que nous avons créés, c'est que nous excluons tous ceux qui ne pouvaient fonctionner dans un tel lieu. À Grenoble, c'est peut-être bien gentil, votre truc, mais vous avez exclu des tas de gens, moi, je sais que j'exclus des gens avec mon système. Pourtant je fais des ateliers dans des tas d'endroits. Il y a un certain nombre de gens à qui ça plaît, et qui restent. Il y en a qui ne supportent pas. Il y a plusieurs formes de café-philo, donc plusieurs formes d'animation. Certains ne mettent pas de limites d'autres oui, on aime ou on aime pas. Ce qu'il convient, c'est de travailler à dépasser ce « aime-aime pas ».

Marie-Hélène Aoustin - Cela ne vient pas en suite ou en réponse à ce que vient de dire Oscar, mais je me demande à propos de l'origine des cafés-philo, est-ce qu'il y a eu un questionnement des premiers animateurs avec le public, qui était là, sur ce que chacun attendait. Est-ce que le premier regroupement d'un café-philo s'est fait d'emblée autour d'un thème ou y a-t-il eu tentative de comprendre ensemble pourquoi et ce qu'on venait faire là ? Et pourquoi la philosophie était mise en avant par rapport à une discussion ? En quoi le café-philo apporte-t-il quelque chose de particulier ? Y a-t-il eu des expériences de discussion sur ce phénomène ou est-ce que ça a été tout de suite autour d'un sujet ou d'un thème ?

Philippe – Qui veut répondre ?

Gale Prawda – J'ai connu Marc Sautet. Je ne l'ai pas connu tout au départ, mais il m'a raconté, il y trois ans, comment ça a commencé. Il était interviewé à la radio et parlait de son cabinet philosophique. Il voulait faire quelque chose comme une thérapie en individuel avec la philosophie. Il a dit pendant l'interview, que ceux qui étaient intéressés parce qu'il voulait faire se rendent au *Café des Phares* à la Bastille. Il s'est trouvé avec une trentaine de personnes, suite à cela. Ne pouvant faire quelque chose en individuel avec ce groupe, il a alors commencé à faire spontanément un café-philo ou une assemblée avec le groupe qui est venu. Puis, petit à petit, cela a jeté les bases du café-philo. C'était donc un

hasard au début. Cela a été utilisé par la suite comme une stratégie pour faire venir les gens à son cabinet philosophique. Mais l'activité elle-même du café-philo est un hasard.

M.-H. Aoustin – Mais pourquoi café-philo et pourquoi la philosophie ?

Gale – C'est parce qu'il était philosophe et il voulait une philosophie appliquée au lieu d'une philosophie enseignée.

M.-H. A. – Est-ce qu'un animateur a essayé de comprendre au départ ce que les gens attendaient ? Pourquoi un café-philo ?

Gale – Il y a des gens qui recherchent plus à se connaître, à chercher des choses avec d'autres, parce qu'il n'y a pas de lieu qui permette aux gens de penser. Si on réfléchit, on est dans les cours à l'Université ou ailleurs dans l'Académie, mais c'est une pensée structurée et qui concerne l'histoire de la pensée, mais ça n'est pas un vrai exercice de pensée. Cela, c'est une motivation, moi j'en ai trouvé d'autres : c'est un événement social pour rencontrer des gens et pour parler une autre langue.

M.-H. A. – Est-ce que cela a été recueilli parmi les gens présents, ce qu'ils attendent de la philosophie ?

Gale – Suivant la motivation, j'ai des gens qui aiment bien que je parle. Ils attendent de moi plus de renseignements philosophiques. Certains ne cherchent pas ça. Certaines personnes cherchent plus de savoir philosophique. Ce que disent ou ont dit les philosophes. Parfois, à la fin des cafés-philo, je réponds que si on veut travailler plus en détail à ce sujet, il y a tel philosophe comme référence.

Oscar – Il y a une personne qui a fait un travail là-dessus, un travail de maîtrise sur les motivations, Stéphanie Salvetat.

Jean-Baptiste – Je ne peux pas argumenter, ce serait trop long. Je voudrais faire entendre qu'il y a des gens qui ne parlent pas de dépassement, ni même de quête de la vérité. Cela m'a traversé bien évidemment dans ma vie, mais il y a belle lurette que j'ai abandonné cela au profit d'autre chose qui est la recherche de comprendre le réel, ce qu'on appelle réalité objective-subjective. Cela veut dire que sur le café-philo tu apportes des opinions sur ce qu'il est. Tu dis toi, Philippe, ce qu'il ne doit pas être, moi je dirai sur ce qu'il peut et qu'il ne peut pas être. Et là, il y a une petite nuance. Un mot sur ta conclusion, dont je n'ai d'abord pas compris ce qu'elle venait faire dans le débat, c'est-à-dire sur la démocratie directe. Je cite : « les cafés philo ne sont certainement pas un lieu de démocratie directe ». S'il est difficile de décider quoi que ce soit lorsqu'on est 2 millions, on peut, au-delà de la vision idéaliste de la démocratie directe, on peut avoir des pratiques de démocratie directe. Historiquement, il y a un mot ce sont les *Soviets*. Certaines personnes sur cette terre que la démocratie directe, c'est non seulement viable, mais c'est souhaitable. Je ne peux pas laisser affirmer comme ça, même avec les arguments que tu as apportés, que la démocratie directe est impossible sous prétexte qu'à deux millions de personnes, on ne peut pas se réunir. La démocratie directe, ce n'est pas que la forme de la réunion de tous, ça peut être aussi que dans des entités, dans des lieux, des gens directement décident et éventuellement non pas délèguent mais mandatent. Je trouve catastrophique

qu'un citoyen s'ampute de lui-même, volontairement, et veuille nous amputer collectivement de la capacité d'une transformation sociale et d'une prise en mains de nos propres affaires.

Bernard J. — Pour répondre à la question de M.-H. Aoustin, c'est une expérience qu'on fait à Grenoble. Il arrive parfois que le thème, qui est proposé d'ailleurs par les participants, soit « que vient-on faire dans le café-philosophie du jeudi soir ? ». Cela fait l'objet d'un café-philosophie et ça revient de manière cyclique, sous une forme ou sous une autre. Le deuxième point : parfois, avant le café-philosophie lui-même, qui est à 20 h 30, on annonce qu'à 19 h 30 ceux qui veulent peuvent se regrouper pour discuter de la façon dont fonctionne le café-philosophie, mais pas pour discuter sur le thème. C'est informel.

M.-H. A. — Est-ce qu'il y a un questionnement sur ce qu'est la philosophie ?

Bernard — Cela a dû faire parfois l'objet du thème. Il y a eu un sujet sur : à quoi sert la philosophie ?

Séance du dimanche après-midi

Philippe Granarolo — Je suis resté silencieux la journée d'hier... pourquoi ce silence troublant ? J'anime des cafés-philosophie depuis cinq ans, j'en suis à mon troisième colloque sur les cafés-philosophie, et plus j'anime et plus j'assiste à des colloques, moins je sais ce qu'est un café philosophique. Je pense qu'il est trop tôt, je l'avais déjà dit l'an dernier, pour théoriser sur les cafés-philosophie. En bon nietzschéen, je pense que la théorie vient étouffer dans l'œuf des choses qui sont en train de se développer et de naître. Ce qui ne veut pas dire que l'heure ne soit pas à la réflexion et à l'interrogation. Ce matin, vous avez assisté à l'exposé d'un Philippe professeur de philosophie, cet après-midi vous allez écouter l'exposé d'un Philippe prof de philo, mais la continuité s'arrête là. L'exposé ne sera pas théorique, il sera extrêmement concret et pour ainsi dire empirique. Il reposera sur une sorte de faute logique dramatique, que je dénonce bien entendu dans mes classes, à savoir une induction tout à fait contestable et très dangereuse à partir de trois cas toulonnais. Je ressemblerai à cet Anglais qui débarque à Calais, qui croise une, deux, trois rouquines et qui en conclut que les Françaises sont rousses. J'arrête de m'auto-flageller et je ferai simplement quelques hypothèses qui sont destinées à déclencher le débat dès cet après-midi et à favoriser la confrontation de nos expériences. Je vais donc exposer très rapidement trois-quatre cafés-philosophie dans lesquels j'ai été partie prenante, plus ou moins directement et poser à partir de là quelques interrogations. Je vais exposer un cas d'échec d'un café-philosophie qui avait tout pour réussir au centre-ville de Toulon, qui fonctionnait depuis deux ans et qui avait le soutien d'une radio et qui est mort de sa belle mort, il y a deux mois. Ensuite j'exposerai le cas de ce qui me semble être un succès, un café-philosophie assez représentatif et qui ressemble à tous ceux que l'on a évoqués depuis hier. Il se situe dans une petite ville de la banlieue toulonnaise, Sanary, et va attaquer sa troisième année consécutive. Je terminerai par ce qui me semble être une réussite incontestable, un peu atypique, il est vrai, qui est *l'Agora du Revest*, près de

Toulon et que j'ai créé avec mon ami J.-P. G. Il fonctionne sans interruption depuis octobre 1995.

L'échec. Commençons par l'échec du café-philosophie de Toulon. Ce café-philosophie a fonctionné plus de deux ans et a connu son heure de gloire en été 98. Il est aujourd'hui moribond. Il est peut-être prématuré de s'interroger sur les raisons de cette décadence, mais on peut néanmoins dégager quelques petites explications. La première est que ce café a été une aventure individuelle, le projet d'un seul personnage qui avait, par ailleurs, quelques ambitions politiques sur la ville de Toulon. Ce qui pose le problème qui a été soulevé à plusieurs reprises du rapport entre la discussion et la décision, entre le philosophique et le politique. La seconde raison est que ce café a fonctionné sur une base de copinage. Cela avait sa force à ses débuts, le noyau dur de ce café étant constitué de personnes qui se connaissaient et se fréquentaient en dehors de ce dernier. Cela assurait une sorte de cohérence. Mais comme toute chose en ce monde, ce noyau s'est petit à petit volatilisé. Du coup ce qui faisait sa force en a fait sa faiblesse et a été une cause de son long déclin. La troisième raison est que ce café a fonctionné dans des lieux multiples. On avait un lieu d'hiver et un lieu d'été et cela a beaucoup perturbé les gens. Enfin la quatrième raison, la principale, ce qui va me permettre de poser un problème de fond : le caractère non démocratique de ce café-philosophie. Au courant du printemps dernier, le fondateur de ce café a décidé despotiquement, si j'ose dire, et annoncé à la radio sa transformation en café-débat, c'est-à-dire d'infléchir le café-philosophie en direction d'une réflexion beaucoup plus politique et beaucoup plus concrète. Il s'est lâchement dérobé parce que, après avoir annoncé cette transformation, il m'a confié le soin d'animer, en son absence, le premier débat. C'est un de mes moins bons souvenirs de café-philosophie, puisque pendant toute une soirée, j'ai dû affronter une sorte de révolte très profonde des participants à l'égard de cette transformation qui n'avait été précédée d'aucune discussion préalable. Les choses se sont ainsi dégradées petit à petit. Quinze jours après, il y a eu un véritable putsch. Quelques personnes de ce café-philosophie ont décidé de créer leur propre café-philosophie pour protester contre cette transformation. Aujourd'hui, quatre ou cinq personnes se retrouvent à ce café-débat. Sur ce constat, ils s'en vont terminer la soirée au restaurant.

Le second cas, celui d'une réussite d'un café-philosophie qui ressemble à ceux dont j'entends parler par ailleurs. Situé à Sanary, il fonctionne tous les quinze jours de septembre à juin. Il se caractérise par une grande stabilité du public et je vois au moins quatre raisons à ce succès. La première, c'est la qualité de l'animatrice qui a créé ce café-philosophie, même si notre ami Jean n'aime pas ce terme. C'est une personne qui n'est pas philosophe, et là aussi c'est un problème que nous avons soulevé à plusieurs reprises. C'est quelqu'un formé à la communication, qui est dentiste et sophrologue, passionnée par le débat et la communication. Une deuxième qualité de cette personne c'est qu'elle a su susciter des vocations et s'entourer de nombreuses personnes pour animer à tout de rôle ce café-philosophie. Plusieurs écrivains sont invités à participer à des soirées dans lesquelles on associe un thème et un ouvrage publié. Deuxième raison, beaucoup plus difficile à cerner et à mesurer. C'est la qualité du public... qui

nous dépasse d'une certaine manière. Le public de Sanary est un public assez remarquable et j'ai grand plaisir à fonctionner de temps en temps dans ce café-philo. Il y a de nombreuses prises de parole. La parole se répartit fort bien. Il y a une qualité d'écoute réelle, une certaine culture, sans étalage. Et une mixité réelle, contrairement à d'autres lieux. La parité homme-femme est assez remarquable dans ce café-philo. La troisième raison, c'est l'absence d'exhibitionnisme, qui est évidemment un grand problème dans nos café-philo. Cette absence est en raison même de la qualité du public évoquée plus haut. Il y a eu de temps en temps des tentatives d'exhibitionnisme, mais elles ont été immédiatement éradiquées par la cohésion du public. La quatrième raison est la convivialité du lieu. La chose se passe dans une petite salle d'un bon restaurant et dans une demi-pénombre... Les débats sont suivis d'un repas où en général une quinzaine de personnes poursuivent la soirée ensemble. On a là, je crois, quelque chose que je crois un vrai café-philo, je me méfie de cet adjectif, qui en tout cas ressemble à ce que je crois exister dans beaucoup d'autres lieux en France.

Le troisième cas, celui qui m'est le plus cher, est celui de cet *Agora du Revest*, créé avec J.-P. G. en 95. La question m'a été posée de savoir si cette création était liée à l'élection d'un maire Front National. Pas du tout, la décision de sa création a été prise à Pâques 95 tandis que le maire a été élu le 18 juin suivant. Je ne résiste pas au plaisir de vous lire quelques lignes de l'introduction à ce café-philo :

« Lieu de rencontre sans diplôme exigé à l'entrée, ni certificat attribué à la sortie. On n'y vient pas pour étaler son érudition, ni pour propager ses convictions, mais pour retrouver le sens du questionnement et réapprendre l'art de dialoguer. Voilà ce que nous aimerions expérimenter au Revest. Une question essentielle pourrait animer le débat : qu'est-ce que nous ne savons pas ? Nous vivons en effet une époque paradoxale dans laquelle l'accroissement exponentiel des connaissances, loin de faire reculer superstitions et préjugés s'accompagne d'un retour de l'archaïque et de la renaissance des intégrismes de tous ordres. Et, pour troubler, on voit des êtres cultivés rechercher dans des sectes étranges des certitudes rassurantes dont ils ont besoin et où l'on voit des illusions qu'on croyait éradiquées fanatiser des populations entières. Il y a donc urgence de reprendre modestement mais hardiment ces chemins de l'interrogation, à retrouver le goût et la pratique de la pensée libre, redécouvrir le courage d'exprimer une pensée que l'on avait tue jusqu'alors, réapprendre à écouter et à respecter autrui dans son irréductible étrangeté, réarpenter ensemble les chemins de l'interrogation radicale. C'est pour ces raisons et pour bien d'autres sans doute, que l'on abandonnera pour un soir la « servi-solitude » télévisuelle pour se rendre au Revest. Dans ce lieu de culture et de liberté qui est la Maison des Colonies, nos soirées philosophiques seront ce qu'ensemble nous en ferons, et peut-être qu'avec l'aide des dieux, un peu de ciel grec rayonnera au-dessus de nos têtes ».

Voilà donc le texte introductif qui a lancé notre café-philo. Il se réunit sept à huit fois par ans, le premier mercredi de chaque mois. J'en ai intégralement assuré l'animation pendant la première année. Et puis, je me suis retiré, dans une sorte de sacrifice absolument mythique, et j'ai laissé la place à un de mes collègues Joël P. Je suis revenu modestement lors de deux interventions la troisième année. Puis, j'ai pris une part à nouveau très active cette année. Ce café-philo réunit environ 80 personnes. Il a pour originalité d'avoir lieu dans un théâtre. Je l'ai créé avec un ami professeur de lettres et directeur de ce théâtre. Les participants sont sur la scène en cercle, dans une sorte de chœur antique. Nous avons associé à ce moment philosophique une séance théâtrale qui précède ou

termine la soirée. On essaye d'associer deux approches différentes d'un même thème, une de parole et l'autre théâtrale. Une caractéristique est la capacité de renouvellement de ce café-philos, renouvellement des animateurs, des formes qu'il prend (théâtre, débat, café-philos, conférence-débat). Je donne un exemple : cette année nous avons procédé à quelque chose de nouveau, qui s'est avéré une réussite : nous avons invité un auteur qui a écrit une pièce : le procès de Socrate. Il a joué sur la scène au milieu du public avec des comédiens professionnels. Une autre caractéristique est l'écoute des participants. Dès les premières années nous avons décidé d'opérer un retour sur les séances antérieures afin d'éviter les frustrations pour ceux qui estimaient que le café-philos n'était pas allé aussi loin qu'il aurait dû. Il y a des sujets qui ont fait l'objet d'une nouvelle demande, par exemple : l'éducation et l'élitisme, ce qui a suscité le thème : quel savoir commun ? Une autre caractéristique est l'appui de l'écriture : nous publions tous les ans un document dans lequel chacun rédige son intervention. En fin, la dernière caractéristique est la constitution d'une équipe au fil des années, comprenant un homme de théâtre, deux profs de philo et deux psychanalystes. Est-ce que *l'Agora du Revest* est un café-philos ? Non, car cela supposerait qu'on ait une définition d'un café-philos, définition que nous cherchons vainement depuis plusieurs congrès. Je propose de parler plutôt d'espace philosophique que de café-philos, même si l'expression est rentrée dans le lexique. Elle décrit par extension ce qui se passe dans un lieu et non le lieu lui-même, d'où l'émergence de théâtre-philos de restau-philos, lesquels sont autant de formes de cafés-philos.

Que ressort-il de ces observations ? Quatre points nets. En premier, l'importance du lieu. Dans un café-philos nous faisons l'expérience collective de la pensée. Le lieu est important car il conditionne le discours. Le deuxième point est le fonctionnement démocratique. On croit qu'on sait tout sur la démocratie, d'aucuns disent même que c'est une invention récente, ce qui est un fantasme. En fait, nous sommes en train d'apprendre ce qu'est la démocratie. Consiste-t-elle à voter à main levée le sujet de la prochaine séance, ou à être à l'écoute des participants ? Le troisième point est la constitution d'une équipe d'animation ouverte. L'exigence de démocratie ne signifie pas absence de direction de pensée et d'incitation à la rigueur. C'est ici à chacun des lieux de se déterminer sur sa constitution. Il y a des types très différents de démocratie dans les cafés-philos et il ne faut pas avoir d'exclusive sur ce plan-là. Quatrième point : la capacité à se renouveler et à expérimenter. Au départ, on a des présupposés et la solution est peut-être d'avoir au départ une palette de présupposés. C'est ce qui s'est passé accidentellement lors de la création de *l'Agora du Revest*. Mais les présupposés doivent être remis en question. Le critère est ici la satisfaction des participants, ce qui fait qu'il y a des cafés-philos qui disparaissent et d'autres qui demeurent. J'esquisse en guise de conclusion une définition du café-philos. Je précise qu'il s'agit de l'esquisse de l'esquisse d'une définition dans laquelle j'ai évacué les mots exagérément connotés. C'est très imparfait mais cela pourrait servir de base à une amélioration collective :

Un café-philos est un lieu où des personnes qui ne se connaissent pas vont, sur un sujet polémique. échanger des paroles qui vont, dans un premier temps,

étonner les autres personnes, puis dans un second temps, les étonner elles-mêmes et paradoxalement engendrer une satisfaction collective en les incitant à réitérer l'expérience.

Jean Crocq – Une caractéristique du café-philos c'est l'étonnement, l'admiration. Par exemple, vous avez un beau tapis, vous tenez à ce qu'il reste tel mais un beau matin, étonnement : vous avez une merde de chien au milieu du tapis. L'étonnement est ici une rupture et ne doit pas être le lieu d'une répétition ou d'une réitération.

Jean-Baptiste – Je reviens sur la proposition précédente de Philippe Granarolo pour demander : faut-il un animateur et doit-il avoir des compétences en philosophie ? L'animateur est-il professeur de philo ?

P. G. - Je dirai qu'un prof de philo n'est pas le moins qualifié pour animer un café-philos, mais c'est sans exclusive. Professeur de philosophie et philosophie sont deux choses différentes. On peut avoir des individus philosophes qui ne sont pas professeurs de philosophie. Je tiens à signaler qu'une grande majorité des profs de philo boudent les cafés-philos.

Jean-Baptiste – Je reviens sur l'expérience de Gale Prawda qui me semble intéressante : celle d'un café-philos avec un animateur et un philosophe qui intervient pour indiquer des éléments appartenant à la discipline philosophique dans le cours de la conversation.

P. G. – Je n'ai rien contre, mais le risque que j'ai vu s'avérer, c'est de faire une université du troisième âge, quoique cela dépende du public...

J.-F. Masson - Je reviens sur l'étonnement et l'éveil, employés par P. G. et je souhaite savoir si le café-philos est le lieu de l'étonnement, si l'étonnement précède l'éveil et si l'éveil est la prise de conscience ou non.

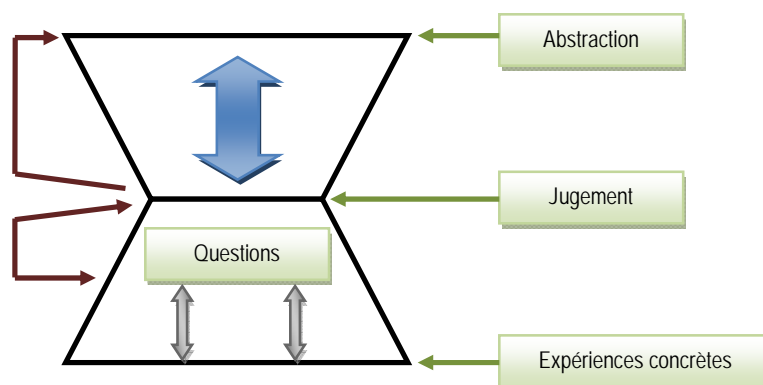
P. G. – Au café-philos, on revient vivre une expérience d'étonnement, ce qui n'est pas une attitude négative car c'est une répétition qui est le contraire même d'une habitude, car il s'agit de répéter un moment de déstabilisation. En revenant volontairement éprouver ce malaise initial de l'étonnement, on va vers l'éveil.

Clotilde Elié – Ce n'est pas possible de réitérer l'étonnement car il n'y a plus d'étonnement une fois qu'on sait.

P. G. – Mais sait-on vraiment ?

Gale Prawda – Je vais exposer l'expérience de dialogue socratique. Elle doit se faire avec un minimum de six personnes et un maximum de douze. Le dialogue socratique est à faire avec des gens qui viennent dans les cafés-philos, mais qui veulent aller plus loin. Nous aurions pu utiliser cette méthode dans notre entretien sur qu'est-ce que les cafés-philos ? Je vous propose d'abord un exposé de la méthode et puis je tenterai l'expérience, même si on est trop nombreux.

Cette méthode a été mise au point par un philosophe allemand des années 20, Nelson. Elle est conçue pour mettre la politique entre parenthèses et en question. La personne qui anime le débat n'est pas un animateur mais un facilitateur.



On commence par des expériences concrètes. Exemple : il m'est arrivé ceci ou cela et on s'interroge. Soit on pose une question d'abord puis on apporte son ou ses expériences vécues en rapport avec la question, soit on commence par exposer des expériences concrètes. C'est un moment de la méthode qui prend du temps. Ensuite, on énonce un jugement par rapport à la question et par rapport aux expériences. C'est une sorte de première synthèse de ce qui a été dit. Ensuite, on procède à une série de questions : est-ce que le jugement répond à la question ? Est-ce que toutes les expériences énoncées sont prises en compte par le jugement ? soit oui, soit non. Si c'est non, on recommence. La finalité de cette méthode est de parvenir à un consensus de groupe, mais un consensus vrai, par le raisonnement, pas par le vote. Il s'agit de convaincre et de parvenir à un niveau d'abstraction. Il y a une autre méthode à l'intérieur de celle-ci : le dialogue entre participants, qui prend 90 % du temps. Ce dialogue entre participants se divise entre dialogue stratégique : est-ce ce chemin qu'il faut prendre pour effectuer telle ou telle procédure ? et entre méta-dialogue, qui peut toujours intervenir sur la totalité du processus, le dialogue stratégique n'intervenant que sur une partie. Chaque énoncé doit se conformer à la question posée, et dans un café-philosophie c'est une tâche énorme que de mettre en œuvre cela. Je vais vous relater deux expériences de cette méthode qui ont eu lieu en Angleterre. La première a duré deux jours et demi. Le facilitateur était à l'écart et le groupe dirigeait tout. À vrai dire on cherchait un peu son intervention car pour la première fois on ne savait pas où on allait. Les gens qui viennent pour la première fois au café-philosophie ne savent pas ainsi ce qui est demandé. C'est un problème qui peut se produire. La deuxième expérience : thème l'entendement ou le mal-entendement. On a fait un tour de table où chacun a raconté une expérience vécue sur le thème. Après, on a trouvé des questions qui correspondent à ces expériences vécues. Puis on a choisi le meilleur exemple illustrant le thème, puis on a choisi la meilleure question. On a passé une journée à choisir, mais le problème, c'est qu'il y a des gens qui veulent que ce soit leur question, et il faut faire avec. C'est un aspect psychodynamique à prendre en compte.

Exemple : le thème est la confiance. On énonce des expériences vécues et on pose des questions. Ensuite on énonce un jugement, par exemple : la confiance c'est entre deux amis. Ensuite revenir sur le jugement : c'est quoi un ami ? À partir de là on passe du jugement à l'abstraction.

D'habitude, dans le café-philos, j'accueille les sujets dont on va discuter, puis on vote. J'ai eu une participante qui a commencé par raconter une expérience personnelle, parce qu'elle avait du mal à formuler une question ou un sujet à débattre. Après qu'elle a eu exposé sa problématique, son vécu, elle a formulé une question. C'est parti comme ça, la question a été votée. La soirée s'est déroulée en interrogation jusqu'à un jugement... en allant vers l'abstraction ! Ce que je propose si on commence avec la question qu'est-ce qu'un café-philos ? on passera aux questions puis aux expériences concrètes de chacun illustrant le café-philos. L'abstraction, c'est la définition à laquelle on doit parvenir. Il peut y en avoir plusieurs.

Philippe Mengue – Pourquoi vouloir parvenir au consensus ? Cela est-il toujours possible ?

Gale P. – Dans le café-philos où le thème a été la confiance, chacun a pu exprimer son expérience : trahison de couple, la confiance de l'homme par rapport à la machine, la confiance dans un contrat signé qui a mal tourné ou encore quelqu'un qui a confié les clés de son habitation à une personne qu'il connaissait à peine pour qu'il reste chez lui en son absence. Tout le monde a dit que ce dernier exemple était un bon exemple. On le choisit, on le transcrit intégralement par écrit, puis on passe à l'autre phase, les questions pour éclairer sa compréhension : à quel moment as-tu senti la confiance ? Qu'est-ce que la confiance ?

Michel Lachatre - En quoi cela peut-il s'appliquer aux cafés-philos ? Quel est le lien avec ces derniers ?

Gale – Le lien est peut-être la notion de question et de parvenir à une interrogation à partir du sujet.

Oscar – Que fait-on au café-philos avec ça ?

Gale – Cela s'adresse à des gens qui fréquentent le café-philos mais qui veulent aller plus loin dans l'interrogation, ce que ne permet pas le café-philos, et avec lesquels on peut faire ce type de dialogue socratique. Cela se déroule sur un jour ou un week-end.

Oscar – Donc au café-philos, on ne peut utiliser cela.

Gale – Non. Mais on peut l'utiliser pour savoir ce qu'est un café-philos, maintenant.

P. M. – A Apt, on a fait un café-philos de trois séances sur la peur et trois sur la crise. Dans la première séance, on est partis sur des expériences de crises, socio-psycho-économiques. On a recensé les cas où l'on peut dire qu'il y a crise. Ensuite, on posait dans une deuxième séance d'abstraction la question d'une définition, en faisant intervenir des exposés sur le thème. La méthode de Gale est peut-être utilisable au café-philos si on décide de le faire sur trois séances.

Michelle Briquet – Gale a donné une autre piste, celle du cinéma. On va voir tel film, puis, à partir de l'expérience qu'on a eue de ce film, on tire une question philosophique.

Jean Crocq - Je reviens sur la distinction entre concret-expérience/théorie-abstraction. Je vois une radicalisation de cette distinction à la faveur du concret,

un durcissement de l'empirisme. On voit apparaître ça et là des pédagogues du concret, mais qui nous balancent des sous-produits culturels et qui nous empêchent de prendre de la hauteur.

Gale – Je reviens sur la notion de jugement pour signaler qu'il doit être basé sur la question. Qu'il est une réponse à la question. Je propose de tenter l'expérience sans qu'il soit obligé de parvenir à une conclusion. On partira du thème relatif au statut de l'animateur. On commence par un tout d'expériences, puis on sélectionnera celle qui nous paraîtra la meilleure.

Oscar – J'animais un café-philosophie depuis un certain temps. Une dame venait régulièrement. Puis je ne la vis plus. Quelques mois plus tard je la rencontrai par hasard. Après lui avoir dit que je ne la voyais plus, elle me répond : mais je ne pouvais plus venir. Je lui demande pourquoi. Elle me répond : je travaille et quand je sortais des débats, le mercredi soir, je n'arrivais plus à dormir.

Daniel de Grenoble – Mon expérience est que je ne puis pas être animateur...

Michelle Briquet – J'ai déjeuné un jour avec des participants du café-philosophie et j'ai proposé de créer une association, pour avoir des subventions pour acheter du matériel. On m'a répondu que c'était pas la peine de faire ça, car si c'est pour avoir le pouvoir, tu l'as suffisamment comme ça dans les cafés-philosophie. J'apparaissais ainsi comme quelqu'un qui avait du pouvoir aux yeux de la personne.

Jean Crocq – Un jour, au cours d'un colloque dans l'espace du *Mémorial de Caen*, j'ai remis en question l'usage du micro, car cela traduisait une inégalité. Je me suis fait conspuer, mais ça, j'ai l'habitude...

Une intervenante – Au cours d'un café-philosophie, un animateur se contente de distribuer la parole. Certains participants abusent de leur temps de parole. Il s'ensuit une dispute, l'animateur se lève et s'en va.

Une intervenante de Bayonne – Les cafés-philosophie ne me sont connus que depuis quelques mois. Je ne croyais pas avoir d'opinion bien tranchée. Un jour, un animateur a mis sur la sellette une de mes passions : la lecture, et a dit que du passé il fallait faire table rase. L'animateur ne pouvait pas tolérer que l'on parle de sa culture. Michelle Briquet et moi-même, nous nous sommes levées comme un seul homme (sic) et nous sommes partis.

Lena Monnerot – J'ai été mise en difficulté par un thème que je n'avais pas choisi. L'oubli peut-il être une arme ou une aide ? Cela a mis trois ou quatre participants en difficulté, dont l'un en larmes, d'ailleurs. Je me suis donc demandé quel est le rôle de l'animateur. Il fallait que je me débrouille pour que les gens indisposés demeurent. J'ai eu des difficultés à gérer la situation.

Clotilde Elié – Au cours d'un café-philosophie, j'ai essayé de traduire un événement à partir de mes connaissances scientifiques. L'animateur m'a dit : le registre dans lequel tu parles ne peut pas être compatible avec un café-philosophie. Le thème était : la vie, mais sur le plan moral, Dieu, etc. Je me suis tu pour laisser continuer. L'animateur a fait comme s'il n'était pas possible de parler de différents registres en même temps. Je ne suis pas pour autant partie.

À la suite de ce tour de table, on choisit l'expérience d'Oscar. S'ensuivent une série de jugements sur le statut de l'animateur.

- L'animateur a une fonction d'inquisiteur, du fait que la participante ne pouvait plus dormir ; l'animateur peut s'inquiéter des inquiétudes qu'il suscite ;

- Le statut d'animateur est le juste équilibre entre l'inquiétude et la réassurance pour conserver la dynamique du débat philosophique :

À condition de descendre de sa statue, l'animateur s'inquiète de l'autre ;

- L'animateur doit être le garant pédagogique de la conduite médiane entre inquiétude et révélation ;

- L'animateur doit être présent jusqu'à la conscience de la problématique de l'autre ;

- L'animateur doit intégrer l'inquiétude des inquiétudes qu'il suscite à son animation ;

- L'animateur doit préserver l'aspect philosophique du débat sans vider le café ;

- L'animateur est d'emblée un influenceur qui produit des effets déstabilisants.

Voici donc ce que la méthode de Gale a permis de mettre à jour quant à la fonction, contestée par plusieurs, de l'animateur.

C'est sur ces considérations que s'est clos le colloque, du fait de l'heure déjà tardive...

En guise de non-conclusion...

Le peu de temps dont je dispose avant de quitter Apt ne me permet pas de vous proposer ici l'essai d'analyse et de commentaire du débat et de ses questions que j'aurais souhaité rédiger. Je dois donc me contenter de quelques indications vraiment très générales. Je vous prie de vouloir bien agréer l'expression renouvelée de mes excuses. Je coiffe mon bref propos par un épigraphe extrait d'une intervention de Léna Monnerot, ce qui me murmure également son titre :

Café-philos et « allègement »

« [...] j'ai eu la chance de connaître Marc Sautet et d'assister, avec son accord, à deux ou trois séances qu'il nommait philosophiques et pratiquait donc dans son cabinet dit de philosophie. Je n'y connaissais rien, j'avais donc un regard neuf. Je me suis aperçu d'une chose : les gens arrivaient – lui repassait toujours par les textes pour remettre les choses en place – avec quelque chose de mixte, c'est-à-dire leurs problèmes, tout à fait comme en psychologie, mais comme ils savaient qu'ils allaient voir un philosophe, ils avaient fait un premier travail tout à fait extraordinaire, qui était celui de rechercher un texte ou quelque chose qui parlait de leur(s) problème(s). Quant à ce que Marc faisait de ce méli-mélo, parce que c'étaient tout de même deux aspects différents : il arrivait par le biais d'idées, oui c'est bien cela, à désensibiliser le problème au point que la personne pouvait passer le pont qui se proposait entre sa difficulté d'être et la façon de présenter les idées, lequel allégeait à tel point le problème que la dernière demi-heure du débat était un débat d'idées, mais qui l'aidait au maximum. C'est difficile à expliquer, comme cela en cinq minutes, mais c'est extraordinaire. Là, c'était vraiment lâcher (malgré qu'il disait que cela avait un rapport), mais je l'ai vu lâcher la psychanalyse comme on lâche quelque chose par terre et s'agripper à la philo, si vous voulez... C'est extraordinaire comme processus i Mais est-ce explicable ? je ne sais rien, mais c'est faisable. »

La lecture de ce qui précède vous a rappelé que la tentative de définition lancée pour ouvrir les débats du colloque faisait mention d'une méthode d'analyse philosophique et anthropologique nommée « analyse existentielle » et, ce qui est beaucoup plus problématique, dans ses développements les plus récents, encore inconnus de la quasi-totalité du public philosophique lui-même. Or ces développements récents résultent d'une découverte effectuée il y a une décennie. Cette découverte consiste dans l'harmonisation méthodologique intégrale de deux parcours exceptionnels de pensée du siècle qui se termine : celui qu'a effectué le linguiste saussurien Gustave Guillaume en inventant et développant une analytique rigoureusement descriptive des processus et des systèmes grammaticaux de nos langues naturelles et le chemin qu'a emprunté le philosophe phénoménologue Martin Heidegger reprenant l'antique question grecque de l'unité, de l'ordre et de la compatibilité des quatre sens premiers du participe présent substantivé du verbe être : l'étant, identifiées et formulées par Aristote. D'Aristote à aujourd'hui, Heidegger inclus, cette question de l'unité, etc. des sens de l'être est considérée comme insoluble par la pensée philosophique. Elle constitue l'aporie, c'est-à-dire l'impasse inaugurale de la philosophie en Grèce antique jusqu'à nos jours.

C'est ici que l'apport méthodologique de l'analytique linguistique de la grammaire est tout à fait surprenant, puisqu'il permet tout d'abord de résoudre l'aporie bimillénaire de la philosophie première en démontrant que les trois premiers sens du mot étant correspondant rigoureusement, dans les langues indo-européennes de l'ouest, aux trois usages grammaticaux du verbe *être* : son usage intransitif : « je suis », son usage transitif en prédication définitionnelle : « l'homme est l'animal possesseur d'une langue naturelle », et son usage transitif en prédication accidentelle : « je suis assis ». Quant au quatrième sens, l'être vrai ou trompeur, il s'analyse comme l'intégration phénoménologique des trois sens précédemment indiqués.

S'y ajoute un second apport analytique tout aussi décisif : la mise à jour linguistique des mécanismes strictement grammaticaux de la construction de l'image-temps par nos systèmes verbaux, que Guillaume nomme « chronogénèse » se rencontre totalement avec l'analytique phénoménologique des trois moments « existentiels », ou extases, de la temporalité humaine que sont futur, passé et présent. La confrontation minutieuse des thèses de doctorat *Etre et Temps*, de Heidegger en 1927 et *Temps et verbe* de Guillaume en 1929 fait apparaître que les trois existentiels principaux de la temporalité phénoménologique se reconduisent intégralement aux trois voix verbales, voix moyenne, voix active et voix passive.

L'examen de la convergence de ces deux parcours analytiques débouche sur le constat progressif de leur parfaite harmonisation dans une méthode phénoménologique entièrement renouvelée puisqu'elle intègre désormais l'analytique linguistique des mécanismes et des dynamismes des grammaires naturelles à l'analytique existentielle heideggerienne. Cette intégration provoque, en outre, une simplification et une correction réciproques considérables des parcours analytiques propres au linguiste comme au phénoménologue.

Enfin, l'assimilation progressive de ce constat entraîne inéluctablement la pensée à révoquer un postulat quasi-universel, qui s'apprend dès l'école primaire sous la forme : il n'y a pas de règle de grammaire sans exceptions. Il y a ici malentendu sur la place des dites exceptions dans le système de toute langue et sur le fait que ces arbres cachent la forêt, à savoir : la parfaite cohérence intelligible de tout système grammatical d'une langue naturelle quelconque. Bref, la grammaire n'est absolument pas arbitraire. Le postulat de l'arbitraire grammatical marquait simplement les limites, fort étroites, du savoir traditionnel pré-linguistique de la grammaire (que nous avons tous appris à l'école, et cela continue encore aujourd'hui...).

Tels sont donc les fondements de la méthode appelée ici *analyse existentielle*. Cette méthode phénoménologique élargie se démontre entièrement commune à la philosophie, à la linguistique (qui acquiert un statut philosophique primordial) et à l'ensemble des disciplines anthropologiques et historiques. Pour l'instant, une formation sérieuse à l'analyse existentielle suppose une familiarité importante avec les œuvres de ces deux penseurs, ce qui en rend l'acquisition longue et difficile. Mais des ouvrages d'initiation sont en préparation, qui en faciliteront l'accès.

J'ai bien conscience du côté caricatural de cette brève présentation, dans laquelle le lecteur non prévenu ne peut voir tout d'abord que des affirmations paradoxales, là où il s'agit, pourtant, de propositions grammaticalement démontrables. Un temps d'incubation s'avère indispensable pour commencer à percevoir effectivement la clarté intelligible évidente qui préside à la morphogénèse de tout système grammatical d'une langue naturelle, à commencer par celui de sa langue maternelle.

Le centrage de ce second colloque sur une définition du café-philo avait pour but d'essayer de voir si, de cette façon, il ne serait pas possible de trouver réponse à l'énigme : renaissance ou dévoiement ?

Je n'ai malheureusement pas le temps de revenir en détail sur tous les débats qui nous ont occupés. Je suis en parfait accord avec Daniel Ramirez quand il signale que l'exercice du samedi après-midi était tout simplement incomplet, qu'il aurait fallu faire se confronter les différentes définitions proposées du café-philo.

L'un des principaux apports de ce colloque réside dans quelques indications historiques relatives à la pratique de Marc Sautet entre cabinet de philosophie et café-philo et, tout spécialement, le témoignage qu'en a fourni Lena Monnerot.

Je me limite à quelques rapides éclaircissements. Si j'ai souligné le mot *allégeait*, c'est parce que ce mot a pris, dans la pensée phénoménologique heideggerienne un sens et une fonction cardinale. En effet, à partir d'un ouvrage non encore traduit de 1936-1938, qui a pour titre *Contributions à la philosophie (de l'événement appropriant)*, Heidegger utilise ce terme (*Lichtung*, en allemand) comme index central pour la pensée de l'être et de son histoire. L'éclairage linguistique permet alors d'identifier que ce caractère d'allègement propre aux différents signifiés du verbe être se comprend comme le résultat ultime, qui se manifesta pour la première fois en Grèce antique, de l'acquisition de la morphogénèse des systèmes verbaux dans l'évolution des langues humaines. Cette caractérisation phénoménologique de l'être comme allègement n'est ainsi que le résultat de l'acquisition d'une langue naturelle par un enfant d'homme. Or, ce que nous laisse entendre le témoignage de Léna c'est que le passage de Sautet par les mots et les idées avec les clients de son cabinet de philosophie avait précisément pour effet palpable d'alléger leurs difficultés. Et Léna, qui est psychologue, est tout à fait fondée à ajouter, pour que nul n'en ignore, qu'elle a ainsi vu Marc « lâcher la psychanalyse ».

Ce qui vaut pour le cabinet de philosophie est-il pertinent pour le café-philo ?

Telle est l'énigme que je substitue, tout en faisant semblant de ne pas conclure, à l'énigme proposée à nos deux colloques.

Jean-Louis Enderlin

Annexes

N'ayant pu se rendre à l'invitation qui leur fut faite, des amis des cafés-philos ont souhaité, malgré tout, participer au débat. Voici donc leurs contributions écrites relativement au problème du café-philos :

Animer un débat philosophique au café

Une discussion à la fois démocratique et philosophique à plus de cinquante dans un lieu de boisson, tel est le pari et le défi d'un café-philos.

Le café-philos de Narbonne, fondé le 31 septembre 1996, regroupe en moyenne dans sa séance mensuelle une cinquantaine de personnes (jusqu'à quatre vingt-dix sur le thème : « Les femmes sont-elles des hommes comme les autres ? ». Beaucoup plus qu'une classe nombreuse de lycée.

Le choix constitutif ayant été celui d'un échange collectif, et non d'une conférence-débat, la problématique d'animation peut se résumer ainsi : comment discuter pendant environ une heure quarante-cinq à plus de cinquante, à la fois démocratiquement et philosophiquement ? Vingt personnes à peu près (habitues et quelques nouveaux) y prennent la parole, d'une à trois fois : les 2/5 de l'assemblée, c'est un nombre significatif rapporté à la loi des grands groupes (Le nombre d'intervenants spontanés diminue habituellement avec l'augmentation de leur taille...).

Le dispositif

- La coanimation, choix démocratique d'une responsabilité collective à pouvoir partager par des fonctions distinctes :

- répartiteur de parole. Il gère la forme de la communication et régule les processus socio-affectifs interpersonnels et groupaux ;

- reformulateur à court terme (après une ou trois interventions) : il construit du sens et de la progression dans le débat collectif, en faisant le lien entre les interventions et le sujet (pour éviter les dérives, recentrer), et entre le contenu des interventions (pointage des questions, éléments de définition, thèses qui émergent, arguments contradictoires, niveaux ou registres de la discussion...) ; les reformulations ne sont jamais évaluatives, mais à fonction explicitante, et souvent à la fin questionnantes

- synthétiseur à moyen terme (après une pause de dix minutes suivant une heure de débat, et à la fin des deux heures, à chaud) ; il renvoie au groupe un concentré structuré et valorisant des échanges, permettant d'engranger et de rebondir.

- synthétiseur à froid : il restructure plus en profondeur un résumé distribué à la séance suivante ;

- introducteur de la problématique : en cinq minutes au début, il pose les termes du débat, et ne réintervient que plus tard, pour éviter toute focalisation sur sa personne.

- Les sujets sont proposés par les participants, choisis par les animateurs, et chaque fois annoncés pour le mois qui suit (possibilité d'y réfléchir avant). Type de sujets abordés : « La tolérance ? jusqu'où ? », « Qu'est ce que l'autre pour moi ? », « Peut-on tirer des leçons de son expérience personnelle ? », « L'individualisme : épanouissement personnel ou piège social »...

- Règles démocratiques régissant la parole.

La demander en levant la main. Ne la prendre que lorsqu'on y est autorisé – mais pas trop longtemps (sinon il y a une petite clochette), pour que le maximum s'expriment. Priorité absolue à ceux qui ne sont pas encore intervenus (droit perdu aussitôt qu'utilisé). Avec pour corollaire : se taire et écouter quand on n'a pas la parole. Ne pas couper quelqu'un qui parle ou manifester une réaction à son discours.

- Cet ordre rigide d'inscription peut ponctuellement être desserré de temps en temps, pour une ou deux réactions spontanées brèves. La norme est l'appellation par le prénom (qui n'implique pas forcément tutoiement), proximité qui neutralise la « raison sociale » de chacun et égalise le poids des paroles.

- Règles philosophiques régissant la pensée :

Tenter d'argumenter ce que l'on avance ou objecte, pour savoir si ce qu'on dit est vrai. Essayer de définir les notions, pour préciser ce dont on parle. Questionner la question, pour bien comprendre le problème. Bref penser ce que l'on dit, sans se contenter de dire ce que l'on pense¹...

Un lieu citoyen

Par l'instauration d'un espace communicationnel garanti par des règles de fonctionnement démocratique, des points de vue différents peuvent se confronter de façon pluraliste et respectueuse. Le café philosophique contribue ainsi à (re-)tisser du lien social, à créer un lieu citoyen qui favorise les conditions d'une interaction pacifiée par la médiation d'une parole régulée, qui (re-)donne le goût de l'échange et des idées débattues.

Par sa vocation philosophique, il institue un groupe en « communauté de recherche » (Lipman) : des individus forment le projet d'approfondir collectivement un problème difficile à résoudre, chacun donnant à sa parole un statut d'hypothèse à interroger pour vérifier sa pertinence.

Le « plus philosophique », par rapport à l'idéal démocratique, étant que la vérité de la pensée, contrairement à la légitimité d'une décision, n'est pas de l'ordre du nombre ou du vote, mais de la qualité du « meilleur argument » (Habermas), par lequel l'obéissance à la raison apparaît comme une liberté, et non comme une soumission à quelqu'un qui nous aurait (con-)vaincu.

¹ Cf. Tozzi M. et al., L'oral argumentatif en philosophie, avec un chapitre sur les cafés philosophiques, CRDP de Montpellier, 1999.

La pratique philosophique de la problématisation, de la conceptualisation et de l'argumentation à visée universalisante¹, affinent de ce fait la qualité du débat démocratique, par la double exigence de la rigueur intellectuelle et de l'« éthique communicationnelle » (respecter et écouter l'autre, chercher à comprendre sa part de vérité, avoir besoin de ses propositions et objections pour asseoir sa propre pensée) : un utile garde-fou contre les deux tentations démagogiques de toute démocratie : la doxologie (simple échange des opinions sans recherche d'un fondement rationnel et partageable), et la sophistique (art de vaincre autrui par la parole sans souci de la vérité).

Cette utopie démocratique et philosophique peut avoir bien des ratés dans sa réalisation : expression de préjugés sans recul critique, conflits socio-affectifs, dérive narcissique (trouver un lieu pour se dire), terrorisme intellectuel (exclusion par un langage égotique ou une culture allusive supposée partagée)...

Tout dépend de la compétence de l'animation pour gérer un débat philosophique dans un grand groupe, de l'énonciation et du rappel de certaines règles comme conditions de possibilité d'une telle discussion, de leur respect par les participants, du climat du groupe etc.

Des retombées en classe ?

Il s'agit en fait d'inventer une nouvelle pratique sociale de référence du débat philosophique collectif. Car on ne connaît historiquement que la maïeutique socratique à deux ou trois, des entretiens philosophiques, la *disputatio* au Moyen-Âge où se succèdent de longs monologues contradictoires, quelques tables rondes de colloques philosophiques à peu de participants faiblement interactifs, ou des dialogues écrits type Platon. Quid par contre d'interactions verbo-conceptuelles rapprochées entre un grand nombre de personnes ?

Une telle tentative pourrait à terme modifier la pratique de la discussion philosophique en classe terminale, comme en témoignent déjà certains professeurs de philosophie animateurs de cafés-philo. De quoi nourrir la didactisation de l'oral philosophique en situation scolaire².

Michel TOZZI
Sciences de l'éducation
Montpellier III

¹ Cf. par exemple Tozzi M., « Penser par soi-même », *Chronique Sociale*, Lyon, 1994.

² On peut par exemple structurer le débat philosophique en classe par une animation collective dont les différentes fonctions sont exercées par des élèves différents, chacune renvoyant à l'apprentissage de compétences spécifiques : introduire une problématique, gérer la parole, reformuler des interventions, synthétiser à l'oral, résumer à l'écrit etc. Cf. l'ouvrage cité plus haut.

Contribution à l'histoire du mouvement des cafés-philos poitevins 1989 – 1997

J'ai soutenu ma maîtrise en 1989. Suite à mon mémoire, sur les conseils de Pierre Pellegrin¹, j'ai rédigé et réussi à publier dans la Revue Philosophique de France et de l'Étranger (décembre 1990) un article sur la substance composée chez Leibniz. Cet article me permettait, je croyais, de satisfaire deux exigences. D'abord pousser ma réflexion sur le point de vue qu'avait Leibniz sur la communication des substances, communication physique mais surtout intellectuelle. Sans entrer trop dans les détails, il me paraissait que Descartes en distinguant seulement deux substances, pensée et étendue, n'arrivait à rendre compte des rapports entre ces deux substances et surtout prenait comme un fait établi la communication intellectuelle entre les esprits. La philosophie de Leibniz avait donc, pour moi, comme tâche de combler ces « hiatus ». Le second aspect était que, par cet article, je prenais part au débat intellectuel, à la communication des esprits. Il faut le dire j'ai un peu été déçu car je m'attendais à recevoir des réponses qui m'auraient permis de mettre en place des liens avec certains spécialistes de Leibniz, j'ai attendu, en vain.

Lors de cette attente, j'ai eu l'opportunité d'exercer le métier de professeur de philosophie (Les remplacements étaient plus faciles à obtenir qu'aujourd'hui). Durant quatre ans j'ai eu la possibilité d'analyser et de mettre en pratique la « communication des esprits » qui se met en place dans cette relation pédagogique professeur-élèves. On arrive très rapidement à se rendre compte de ce que le professeur donne aux élèves car tout est fait pour codifier cet aspect-là mais que donnent les élèves en retour au professeur ? Il y a bien quelques bribes de réponse dans le Banquet de Platon mais cet aspect-là est plutôt en friche.

Au fond mes recherches tournaient autour de, disons, « échange des savoirs », et celui-ci a été et est encore basé actuellement sur deux aspects

a) L'échange des savoirs dans les domaines spécialisés, exclusivement dans les sciences qui plus est, les sciences dites dures. C'est l'apport de l'épistémologie qui étudie la démarche scientifique, c'est-à-dire en particulier les théories scientifiques (presque exclusivement les théories physiques) dans leurs rapports avec les théories scientifiques (par exemple, Karl Popper, *Logique de la découverte scientifique*, Gaston Bachelard, *L'activité rationaliste de la physique contemporaine*).

h) L'« échange » des savoirs entre spécialistes et non spécialistes, par exemple les scientifiques dans leurs rapports avec les non-scientifiques. Cet échange a lui-même deux aspects, l'information et la formation. L'information utilise les conférences et les médias, il s'agit le plus souvent de vulgarisation. La formation se fait en particulier au sein de l'éducation nationale et est le fait des professeurs.

¹ Mon prof de philo de terminale. Actuellement chercheur au C.N.R.S. et spécialiste mondialement reconnu d'Aristote, auteur de *La classification des animaux chez Aristote*, Les Belles-Lettres, 1982.

Ces deux aspects sont partiels car échanger c'est céder moyennant contrepartie, se faire des communications réciproques de choses de même genre (*Petit Robert*). Le problème dans le premier des deux aspects de l'échange des savoirs que nous venons de définir, c'est que, s'il semble véritablement y avoir échange, cet échange est circonscrit à l'intérieur des savoirs, disciplines ou sciences. Il n'y a pas (ou très peu) de transdisciplinarité et surtout, vu le niveau de spécialisation, ce n'est pas une relation avec les non-spécialistes. Ce n'est pas, pour moi, l'échange entre spécialistes d'une même discipline qui fait, pour moi, avant tout problème, mais entre les spécialistes des différentes disciplines. Et on ne peut pas commencer par là, ce n'est pas encore ce qui est primordial. Peut-être faudra-t-il en arriver à s'interroger sur cet échange transdisciplinaire entre spécialistes, mais je pense qu'il faut d'abord s'interroger sur les échanges de savoirs entre spécialistes et non spécialistes.

Le deuxième aspect, formation et information, le permet-il ? Pas vraiment puisqu'il ne s'agit pas, à proprement parler d'échange, c'est-à-dire de relation réciproque. La vulgarisation scientifique au travers des médias, conférences, et les cours dispensés dans le système scolaire ne sont pas des échanges de savoirs puisque c'est unilatéral. Il semble même essentiel à ce type de relation que, contrairement au spécialiste ou au professeur, le non-spécialiste ou l'élève n'ait pas de savoirs à apporter en retour. Car cette relation de vulgarisation ou pédagogique s'insère de prime abord, soit dans une relation de pouvoir donc par définition non-réciproque, soit, seulement en ce qui concerne la relation pédagogique, dans une relation réciproque où l'élève apporte en retour autre chose qu'un savoir, quelque chose d'un genre différent. Par exemple la relation de pouvoir peut être analysée à partir de l'« Allégorie de la caverne » (Platon, *République*. Livre VII), où les prisonniers (non-spécialistes, élèves) sont manipulés par les « montreurs de marionnettes » (spécialistes, éducateurs), et la relation pédagogique avec réciprocité peut-être analysée à partir du *Banquet* de Platon, où il semble clair que le maître donne son savoir et l'élève donne son corps en retour, il s'agit bien d'un échange mais pas d'un échange de savoirs.

Je pensais donc qu'il faudrait essayer de faire une sorte de révolution copernicienne : centrer l'analyse et la réflexion sur les rapports entre les non-spécialistes et les savoirs et surtout sur les rapports des non-spécialistes entre eux en ce qui concerne l'échange de leurs savoirs. Deux questions se posent alors : 1) peut-il exister d'autres façons de « vulgariser » qui soient indépendantes de la relation de pouvoir ? 2) Peut-il y avoir des savoirs échangeables entre non-spécialistes ?

C'est par rapport à ces interrogations, très floues à l'époque, que le débat philosophique du *Gil Bar*¹ a vu le jour le 29 novembre 1995. J'avais rencontré Marc Sautet aux premières journées philosophiques de Vouillé², en août 1994³.

¹ LE GIL BAR, 2 place Charles de Gaulle, 86 000 Poitiers, 05 49 41 11 56. Débats tous les mercredis de 19 à 21 heures (sauf vacances scolaires).

² Un petit village de 2000 habitants situé à 15 km de Poitiers (86).

³ « Tous des philosophes », *La Nouvelle République*, 27-28 août 1994.

Sachant que j'étais Maître auxiliaire de philosophie¹, il m'avait dit : « abandonne l'enseignement, monte un cabinet de philosophie ! ». Ayant un poste de maître auxiliaire en septembre 1994, je n'ai pas eu le temps de m'y consacrer. Par contre, m'étant retrouvé au chômage à partir de septembre 1995 (plus de postes pour les maîtres auxiliaires I), je suis allé, à la fin de ce mois, participer aux débats de philo qui avaient lieu à Paris lors des « bistrots en fête ». Je n'ai pas pu rencontrer Marc Sautet car il y avait foule mais je lui ai écrit pour lui dire que je souhaiterais monter un café-philo sur Poitiers. Étant donné qu'il devait venir faire une intervention sur Poitiers mi-novembre², il m'a téléphoné et on s'est rencontré pour jeter les bases de ce nouveau débat. Il ne me restait plus qu'à trouver un café suffisamment spacieux, éclairé et accueillant. Après une longue et éprouvante tournée des cafés, nous avons choisi le *Gil Bar* qui satisfaisait à toutes les conditions requises. Caroline, la patronne, n'a pas fait de difficultés, bien au contraire, comme je doutais quand même pas mal et que ça ne semblait pas vraiment gagné d'avance, elle m'a dit avec gentillesse : « on peut essayer, on verra bien ! ». Le temps de prévenir mes connaissances et de poser quelques affiches, et une semaine après, donc le 29 novembre 1995, c'était la première³.

Les débats sont hebdomadaires (sauf vacances scolaires) et attirent entre 20 et 40 participants. Leur fonctionnement est le suivant. Par expérimentation, nous en sommes arrivés à respecter quelques règles générales qui permettent leur bon déroulement. Le sujet n'est pas choisi à l'avance mais en début de séance, les participants proposent des sujets et l'animateur en choisit un, soit tout seul, soit avec l'aide de l'assistance. Cela permet d'éviter deux dérapages : que l'animateur soit considéré comme un spécialiste prêchant la bonne parole, les participants venant assister à une sorte de « cours » n'ayant plus qu'à se taire ; de parler d'un sujet sur lequel une véritable réflexion philosophique n'est pas possible. Bien qu'il soit difficile de circonscrire une telle sorte de sujets, peut-être est-ce notre déformation professionnelle ou alors c'est la nécessité qui s'est faite sentir quasi-immédiatement de se distinguer des débats médiatiques du style Dechavanne ou Delarue (*Ca se discute*), qui nous fait considérer que certains sujets sont à proscrire. Car, avec le recul, on peut considérer que si certaines questions, telles que pour ou contre la peine de mort – l'avortement, etc. peuvent permettre une réflexion philosophique, nous sommes assez mal à l'aise avec certaines autres telles que pour ou contre la minijupe, les hamburgers, etc.

Les sujets traités sont ainsi dans l'ensemble des sujets de « terminale » : Pour vivre heureux faut-il vivre seul ? La paix est-elle possible sur terre ? L'enfer est-ce vraiment les autres ? Faut-il chasser les poètes de la cité ? L'amour rend-il aveugle ? Les animaux sont-ils intelligents ? Le travail rend-il libre ? etc. Mais là aussi ces choix se sont opérés peut-être pour rassurer l'animateur, car progressivement les questions posées sont sorties du cadre « scolaire ». Jusqu'à

¹ Un maître auxiliaire est un prof remplaçant qui n'a pas le concours, pour moi le CAPES ou l'Agrégation. Qui a donc, le plus souvent, les établissements, les emplois du temps et les classes dont les profs titulaires ne veulent pas, un sous-prof en bref.

² « Rencontre avec Marc Sautet », *Centre Presse*, 13 novembre 1995 ; « Un café "philosophe" avec Marc Sautet », *La Nouvelle République*, 14 novembre 1995.

³ « Un café pour Socrate » *Nouvelle République*, 1er décembre 1995.

présent j'ai essayé, sans trop savoir si c'était nécessaire, d'ouvrir un maximum l'éventail des sujets abordés plutôt que de parler plusieurs séances d'affilé du même sujet ou de sujets approchants. Ceci est à mettre en rapport avec le fait que les débats durent deux heures, ce qui a été choisi tel arbitrairement au tout début et qui s'est révélé progressivement être acceptable car ce n'est ni trop court ni trop long. On pourrait débattre de certains sujets durant toute la nuit et même plus mais je pense qu'il faudrait supporter les longues heures durant lesquelles on tournera autour du pot. Le fait que ce soit limité oblige à aller plus directement à l'essentiel. Ce qu'on remarque c'est que souvent, un quart d'heure avant la fin, le débat s'enflamme et on est obligé de s'arrêter en plein bouillonnement, comme s'il y avait des choses importantes à dire avant que ça finisse mais qu'il ne fallait pas qu'on ait le temps de les mettre à plat. D'autre part la brutalité de cet arrêt est contrebalancée par la périodicité du rendez-vous. On coupe peut-être court à une nuit de débats mais on sait qu'on en reparlera, le plus souvent sous un autre angle, ce qui fait qu'on ne peut considérer les débats seulement dans leur singularité, il faut peut-être considérer que l'ensemble des débats est aussi un débat.

Les règles de la prise de parole sont aussi très simples, celui qui a proposé le sujet choisi peut prendre la parole à tout moment et ceux qui n'ont pas encore parlé ont priorité sur ceux qui ont déjà parlé. La première de ces deux règles est peut-être désuète car le sujet est rapidement accepté par l'ensemble des participants comme leur affaire propre et non pas comme la propriété d'un seul. Au fond ce n'est pas le sujet que celui qui le propose défend mais, comme tous les autres participants, sa propre thèse ou plus précisément la mise à plat de son incompréhension du sujet. La seconde règle est beaucoup plus importante, elle permet aux participants, comme le fait remarquer justement Michel Tozzi¹, d'avoir la parole au moment où ils vont la demander ce qui fait qu'ils n'auront pas à se jeter immédiatement dans le débat, ni à prévoir à l'avance leur intervention, cela augmentant le plus souvent la pertinence de ce qu'ils vont dire. Quant à l'animateur son rôle se borne à faire respecter ces règles et à distribuer la parole bien que cette dernière se distribue la plupart du temps toute seule. Contrairement à ce que j'ai vu au *Café des Phares* à Paris², où il y avait beaucoup de monde et des micros, je constate qu'il se met en place, assez souvent, un réel débat entre les participants. On s'en aperçoit quand l'animateur devient progressivement un participant comme les autres et que les réponses suivent « naturellement » les questions. Il me semble que la présence d'un micro générerait certains intervenants, c'est déjà difficile pour eux de se mettre en avant et de parler à un groupe. D'autre part avec le micro, et c'est plus dommageable, les réponses ou les interrogations sur ce qui est dit, sont en différées, si bien que dans le meilleur des cas on assiste à plusieurs débats très confus, et dans le pire, à une juxtaposition d'avis personnels. Mais il n'y a pas en ce domaine, il me semble, de solution miracle car lorsqu'il y a trop de monde et du bruit dans le café, on ne

¹ Note manquante

² Le premier café-philo en France, celui de Marc Sautet.

s'entend plus. Dans ce cas, comme dans les autres d'ailleurs, on ne peut le plus souvent que décider au coup par coup.

À partir de janvier 1996, à la demande de l'Office du Tourisme de Vouillé¹, j'ai mis en place un café-philo au bar *Le Banjo*. Les débats avaient lieu le dimanche après midi de 17 à 19 heures et réunissaient entre 5 et 15 personnes. Dans la foulée, j'ai co-organisé les journées « philosophie pour tous » de Vouillé qui ont eu lieu les 20-21-22 septembre 1996². Ces journées avaient pour but de « vulgariser » la philosophie auprès d'un public de non-spécialistes. Mais pour diverses raisons, en particulier à cause du fait qu'il est difficile de mettre en place autre chose que des conférences ce qui est révélateur du pouvoir que les spécialistes exercent sur les « couillons du coin », j'ai abandonné et l'animation du café-philo et l'organisation des journées philo depuis octobre 1996.

À partir d'avril 1996, nous avons partagé l'animation des débats avec David Sawadogo, ou plutôt nous avons amélioré l'animation : d'une animation conjointe dans laquelle David était toujours dans la salle et moi toujours au « comptoir », nous sommes passés à une animation conjointe dans laquelle nous passons une semaine dans la salle lorsque l'autre est au comptoir et inversement. Ce petit changement nous a permis d'engager une réflexion sur l'« animation » et l'« animateur ». Nous nous sommes aperçus que l'animateur d'un débat de café est le plus souvent considéré par des observateurs extérieurs et même par des participants intérieurs, en comparaison avec des activités proches, le plus souvent avec le professeur ou le conférencier. Or il semblerait qu'il y ait, quelques différences car je pense que ce qui pourrait avoir changé avec les cafés-philo, ce n'est pas la philosophie, c'est la figure même du philosophe. Habermas écrivait il y a déjà longtemps :

« Le but des présentes réflexions n'est pas de prononcer l'oraison funèbre de la philosophie, mais d'explorer quelles sont les tâches qui aujourd'hui incombent légitimement à la pensée philosophique après non seulement la fin de la grande tradition, mais aussi, dans mon esprit, après la disparition d'un style de pensée philosophique lié à l'érudition individuelle ou à la marque personnelle de tel ou tel auteur » (R. Habermas, *Profilis philosophiques et politiques*, Tel/Gallimard, 1974 [édition allemande : 1971] p. 22).

Je prendrais appui sur les remarques fondamentales que Jean-Toussain Desanti fait dans son livre *Le philosophe et les pouvoirs*. Ce qui est en question dans ce livre, c'est le rapport entre spécialiste de philosophie et « vulgaire ». Le philosophe peut-il se réfugier dans sa tour d'ivoire lorsque le vulgaire lui demande des précisions sur la philosophie ? Desanti explique que le spécialiste de mathématiques, par exemple, peut toujours « envoyer balade » un vulgaire qui lui demanderait des comptes, en lui disant qu'il n'a qu'à apprendre les mathématiques. Le mathématicien peut toujours se comporter, dit-il, en barbare, cela n'aura aucun effet sur la « mathématicité » de son activité. Par contre le

¹ « Rencontre avec Jean-François Chazerans », *Centre Presse*, 4 janvier 1996 ; « La philo au café... », *Centre Presse*, 8 janvier 1996.

² « La philo au coin du bar », *La Nouvelle République*, 17 septembre 1996. « La philosophie dans tous ses états », *Centre Presse*, 21 au 21 septembre 1996. « Vouillé : des questions existentielles », *La Nouvelle République*, 21 au 21 septembre 1996. « La philosophie pour tous », *La Nouvelle République*, 25 septembre 1996. « Après le débat, la réflexion », *Centre Presse*, 25 septembre 1996. « Philosophie et entreprise », *Centre Presse*, 1er octobre 1996.

spécialiste de philosophie ne peut pas le faire sous peine de s'annihiler en tant que philosophe car faire de la philosophie c'est adopter le *logos*, une attitude rationnelle, c'est-à-dire ne pas faire la sourde oreille, ne pas répondre « cause toujours », et toujours adresser un discours rationnel (*logos*) en retour. Le philosophe ne peut pas se comporter en barbare tout en restant philosophe. Cette attitude barbare nous semble être encouragée dans un système tel que le nôtre, où les philosophes sont des professionnels payés par l'État avec les deniers publics. Il me semble que ça veut dire, pour ce qui nous intéresse ici, que dans une société telle que la notre, où les philosophes sont des professionnels payés par l'État avec les deniers publics, il est non seulement nécessaire que le vulgaire puisse lui demander des comptes, c'est-à-dire puisse au moins lui demander où il en est de ses recherches et de ses activités et pour qui il travaille, mais fondamental qu'il le fasse effectivement. N'est-ce pas un des aspects du mouvement des cafés-philo ? Que penser alors par exemple de l'attitude de Luc Ferry à l'émission *Bouillon de Culture*¹ lorsqu'il dit que n'importe qui ne peut pas être philosophe car il faut étudier longuement les textes philosophiques ? Pendant ce temps-là, qui a produit les biens pour satisfaire les besoins de notre philosophe ? N'est-ce pas les mêmes qu'il envoie balader parce qu'ils n'ont pas le temps de lire les grands philosophes ? Allez proposons à Ferry de venir bosser en usine, dans les champs, ou même comme gratte papier dans une administration minable, et assurons-nous bien que le soir, les week-ends et durant ses vacances, il lise la Critique de la raison pure ! Et pendant ce temps-là permettons à un vulgaire de prendre des vacances pour étudier la philosophie. N'est-il pas surprenant qu'il y ait des gens qui soient « doués » pour les maths, pour l'art, pour la plomberie ou pour le boursicotage ? N'est-il pas encore plus surprenant qu'il y en ait qui soient « doués » pour la philosophie et qui en deviennent des « spécialistes » ? Au fond peut-on vraiment parler sans rire de spécialistes de philosophie comme on parle des cordonniers comme spécialistes de cordonnerie ? Tout le monde n'est-il pas capable de faire de la philosophie ? D'accord tout le monde n'en fait pas, mais ne faudrait-il pas enfin s'interroger sur ce fait insensé : si tout le monde est capable de faire de la philosophie pourquoi tout le monde n'en fait-il pas ?

N'est-ce pas plutôt que, pour que tout le monde puisse pratiquer la philosophie, il faudrait que cela leur soit possible ? N'est-ce pas pour parler de cela que Jean-Luc Marion a été invité par Pivot dans cette même émission ? J'aurai bien aimé qu'il nous dise pourquoi seulement un petit nombre fait partie du « club des philosophes ». Qu'ont-ils de plus que les autres ? Est-ce que c'est que le vulgaire ne se donne pas la peine de philosopher² ? Est-ce que c'est parce qu'il est naturellement non-philosophe ? En clair le vulgaire est-il plus bête ou plus fainéant que le philosophe ?

Il faudrait être sourd pour ne pas savoir qu'en dehors des émissions de télévision, les professeurs de philosophie critiquent les cafés-philo en disant que ce n'est pas de la philosophie. Pourquoi Alors Ferry et Marion ont-ils dit le

¹ Émission du 20 décembre 1996, « Pourquoi la philosophie est-elle devenue si populaire ? »

² Ce que semblait soutenir un étudiant en philosophie lors de l'un de nos débats !

contraire de ce qu'ils pensaient ? Pour au moins deux raisons je pense : de faire comme s'il n'y avait pas à en parler évitait subtilement le débat, mais surtout de s'interroger en direct sur la nature philosophique des débats au café leur évitait de s'interroger en direct sur la nature philosophique de la recherche en philosophie, de la faculté de philosophie et de l'enseignement de la philosophie. Car à part les actions de guérilla des philosophes des médias, les critiques de front des cafés-philo estampillées « profs de philo » sont portées par d'obscurs « seconds couteaux ». Il faut s'appeler Guy Samama¹, ou Claude Courouve², pour oser se mouiller. Les courtisans comme Marion ou Ferry sont bien trop malins pour le faire eux-mêmes. Pourtant cette question est importante, ce qui a le label « philosophie » est-ce de la philosophie ?

Il y a pourtant quelques faits troublants qui peuvent donner bonne conscience aux tenants de l'élitisme en philosophie. Par exemple lorsque Marc Sautet est venu à Vouillé pour les journées « Philosophie pour tous » en 1995, il y avait plus de 100 personnes qui étaient venues l'écouter. L'année suivante durant la soirée consacrée aux cafés-philo, où il était annoncé mais où il n'a pas pu venir, il y avait 25 personnes. Guy Samama annoncé comme philosophe a attiré, 75 personnes. Le café-philo de Poitiers dont les participants sont entre 25 et 30 personnes, a attiré au moins 120 personnes lors de la Nuit Philosophique consacrée à Descartes (6 novembre 1996) et au moins 150 lors de la seconde consacrée au Bonheur. Les gens semblent avoir besoin d'idoles, de directeurs de conscience sur lesquels ils peuvent se reposer, ce qui leur permet de rester passifs sans se poser de questions. Les gens ont besoin de réponses et demandent au philosophe ce qu'ils doivent faire et penser. Soit mais n'est-ce pas à partir du moment où le philosophe répond dans le sens de leur demande qu'il n'est plus philosophe mais « gourou » ? Ainsi nous pouvons dire que le philosophe comme « spécialiste à qui on peut demander des conseils », qu'il soit professeur ou tête d'affiche médiatique, est une figure marquée par la structure hiérarchique et fondamentalement inégalitaire de notre société. Il prend place face à un supposé troupeau d'ignorants qui sont sous le pouvoir d'un petit nombre duquel le philosophe est l'allié objectif (le chien de garde) s'il collabore au lieu de dénoncer, s'il ne remet pas en question cet état de fait (Voir *l'Allégorie de la Caverne*, Platon, *République*, Livre VII). On peut même dire qu'il n'est « philosophe » que s'il ne collabore pas, s'il le fait il est « sophiste », « publicitaire » ou « démagogue ». Le troupeau d'ignorants n'est-il pas dorénavant en mesure de pouvoir s'en passer car ne vient-on pas dans les cafés-philo pour participer et non pas pour écouter un spécialiste ?

¹ Il est conseiller du président du Collège International de Philosophie. Dans l'intervention faite à Vouillé (86) dans le cadre des 3e journées de philosophie pour tous, il y apparaît en pleine lumière le côté irréductiblement élitiste et méprisant de ces petits propriétaires de la philosophie. Un exemple parmi d'autres : il écrit dans le résumé de son intervention : « les cafés de philosophie... remplissent une fonction sociale, sans doute inestimable dans les milieux ruraux ou périurbains culturellement défavorisés. Mais qu'ils ne prétendent pas se substituer à des pratiques philosophiques difficiles d'apprentissage, ni remplir une fonction philosophique irremplaçable ». Pour une critique argumentée de Guy Samama voir l'article *Considérations sur la possibilité de la philosophie pour tous et par tous* de David Sawadogo.

² Auteur avec Eric Auzanneau de *La crise des cafés-philo*.

La seule réponse qui vaille de la part du vrai philosophe est celle qui inquiète le questionneur, dirait Jean-Toussain Desanti :

« À mon sens être philosophe, c'est avant tout ne pas se contenter. C'est surtout ne pas se reposer dans la pure possession des formes de pensée philosophiques qui sont notre héritage. Se dire, au fond, que rien ne doit être possédé et que, si l'on dispose de ce qu'on appelle des données, un acquis culturel, on doit toujours les considérer comme disponibles, critiquables, et promis à la destruction. À mon sens, être philosophe, même à l'égard des sciences, consiste à introduire dans la bonne conscience du savoir l'inquiétude et la négation. Par conséquent, dès l'instant où il apparaît qu'on ne peut pas se reposer dans le savoir constitué et qu'il serait imprudent de s'en remettre à ceux, qui savent, je dirais qu'il appartient à tout homme d'exercer, dès qu'il entre en révolte ou en contestation, la fonction philosophique ».

Je pense que les éclaircissements de Desanti, s'ils prennent appui sur la situation (nouée, dirait-il) de celui qui, vivant dans une société hiérarchisée, a suivi des études pour devenir philosophe professionnel et sera en contact avec des gens qui, subvenant à ses besoins, lui demanderont des comptes¹, laissent ouverte la possibilité d'une philosophie partagée par tout le monde :

« je n'hésiterai pas pour ma part, à nommer « philosophe », d'où qu'il vienne, quiconque entreprend de briser l'effet de « retranchement », quiconque articule ses questions sur la demande qui surgit du fond de l'état de dépossession, quiconque en un mot ne se satisfait pas, quel que soit le discours entendu de la référence que ce discours institue en ses articulations canoniques. Persisterait alors et serait philosophe en ce monde séparé celui qui, méthodique et sans pitié, profanant les discours reçus, briserait, fût-ce en un seul lieu, l'unité pesante de ce qui sépare et exclut » (J.-T. Desanti, *Le philosophe et les pouvoirs*, Calmann-Lévi, p. 72).

La philosophie pratiquée dans les cafés-philos, au moins dans ceux que je connais, non seulement est en adéquation avec ce que Desanti en pense, mais permet de faire apparaître un aspect nouveau. Je pense qu'il se met en place dans les débats philosophiques de cafés un réel discours rationnel (*logos*) commun (collectif ou mieux « public ») qui a été appréhendé par opposition à l'opinion mais surtout par opposition à ce que les démagogues de Science-po essaient de fonder comme « opinion publique » (*doxa*). Cette constatation est venue à propos de la nécessité qui s'est faite sentir de répondre aux attaques dont étaient l'objet les cafés-philos de la part des professeurs de philosophie. Bien que ces attaques n'aient jamais été de front, il nous semblait, en lisant entre les lignes, qu'elles se réduisaient à l'objection suivante : le débat philosophique de café n'est pas philosophique car c'est un discours d'opinion, les moins extrémistes pouvaient ajouter qu'un discours d'opinion pouvait, quand même, être pré-philosophique.

Nous avons distribué avec mon complice David Sawadogo, une lettre explicative de 3 pages, le jour de la remise des copies du bac 96, à tous, ou presque tous, les professeurs de philosophie de l'Académie de Poitiers. On a essayé de leur montrer que si on parlait de leur objection, que les débats de café ne sont pas de la philosophie parce que ce sont des débats d'opinions, on était obligé de remettre en cause la nature philosophique des cours et des conférences

¹ Dans *Le philosophe et les pouvoirs*, il répond à deux de ses élèves, Blandine Kriegel et Pascal Lainé, qui doivent devenir de tels philosophes professionnels.

de philosophie. Je peux même essayer d'aller plus loin aujourd'hui car je ne m'étais pas rendu compte que ce critère distinctif était, en fait, de circonstance. Car vue notre formation (maîtrise et doctorat), il était difficile de nous opposer l'autre argument qu'on oppose très souvent aux débats de café : ce n'est pas philosophique parce que ce n'est pas mené par quelqu'un qui a une formation philosophique. D'autre part, vu le fait que nous sommes des maîtres auxiliaires et que nous avons enseigné pendant plusieurs années la philosophie et que nous étions et sommes toujours actuellement au chômage, il était difficile de nous opposer un troisième argument : ce n'est pas philosophique car ce n'est pas mené par quelqu'un qui a un concours administratif de philosophie (Capes ou Agrégation). Localement les tenants du « label philosophie » ont été obligés de s'en tenir à l'argument apparemment le plus fort mais qui allait facilement se retourner contre eux¹.

Car si le café-philo est de l'ordre de l'opinion, il s'oppose au cours ou à la conférence de philosophie qui est de l'ordre de ce qui est, dans la tradition philosophique, opposé à l'opinion (*doxa*), à savoir le discours rationnel (*logos*)². Nous sommes proches en cela de ce que pense Éric Weil dans son livre *Logique de la philosophie*³, lorsqu'il définit l'attitude philosophique par le dialogue ou le discours rationnel dans sa lutte contre l'attitude violente, l'opinion étant une forme particulière de cette attitude violente⁴. Il est apparu alors, lorsqu'on a comparé les débats philosophiques de café avec d'autres pratiques similaires comme les conférences ou les cours de philosophie, que si les débats de café étaient rejetés dans l'opinion c'est en partie parce que les débatteurs de l'assistance n'ont ni formation ni surtout concours administratifs, en partie parce qu'il s'agissait de débats collectifs. Le *logos* est systématiquement préconçu comme discours personnel, individuel, la réflexion collective comme étant de l'ordre de l'opinion. Vue notre pratique de la philosophie et la production régulière de comptes-rendus des séances de débats philosophiques de café, nous avons pensé que malgré certaines imperfections, en particulier une impression immédiate de passer souvent « du coq à l'âne », imperfections qui sont dues en partie à notre maladresse, en partie au caractère particulier de cette pratique, il semblerait y avoir un discours ordonné collectif qui se mette en place dans les débats de café. Cette impression est de plus en plus confirmée avec l'expérience. Les participants habitués (dont les « animateurs » bien sûr), ont fait de gros progrès dans la rigueur et dans la précision non seulement dans leur discours personnel, mais aussi dans leur façon de débattre collectivement.

¹ Les deux derniers arguments entrent dans la catégorie auto justification des chiens de garde et viennent d'être démontés.

² Platon, en particulier au livre VII de la *République*. Voir sur ce sujet l'ouvrage de Y. Lafrance, *La théorie platonicienne de la doxa*, Bellarmin/Les Belles Lettres, 1981.

³ Vrin, 1967

⁴ Marc Sautet était lui aussi dans une perspective similaire et nous a confortés dans notre recherche (Cf. *Un café pour Socrate*, p. 34, p. 35, p. 42-43, pour ce qui est de l'opinion ; p. 119 pour le *logos*, même le *logos* commun : « On présente le plus souvent la raison comme une « faculté » individuelle, dont chacun pourrait disposer à volonté dans la solitude : mais qui sait si elle n'est pas plus une résultante qu'une aptitude, si elle ne se trouve pas en réalité dans une quête en commun de la vérité sur la place publique ? »

Ce n'est donc pas le concours qui fait le philosophe ! Ce n'est pas non plus la formation philosophique qui est déterminante pour que la pratique soit dite philosophique, puisqu'il s'agit d'abandonner l'attitude violente et adopter le discours rationnel¹. Il s'ensuit que nous avons peut-être affaire dans les débats philosophiques de café à la mise en place d'un discours rationnel collectif. Ceci n'a-t-il pas été rendu possible par le retrait du premier plan de l'animateur, par la dissolution de la tête d'affiche ? À la différence des cours et des conférences de philosophie et même des émissions de télévision sur la philosophie, les débats philosophiques de café et les cafés-philo n'ont pas besoin de têtes d'affiches ! C'est là que réside leur différence et leur force, c'est pour cela qu'ils sont fondamentalement philosophiques.

À partir d'octobre 1996 certains participants ont demandé qu'on puisse prolonger ces débats hebdomadaires par des lectures de textes philosophiques. Ce qui fût fait, Une fois par semaine, nous étions une dizaine à nous réunir pour étudier une série de textes philosophiques sur la mort. Nous avons déjà lu, les deux années précédentes, une œuvre philosophique avec mes anciens élèves inscrits en fac de philosophie, la *Monadologie* de Leibniz et Protagoras de Platon. La nouveauté était que si les étudiants en philosophie étaient toujours là, il y avait aussi des étudiants dans d'autres disciplines et des non-étudiants. Il a fallu trouver la juste mesure pour accorder les participants. Si j'essaie le plus souvent de m'effacer dans l'animation du café-philo, il est très difficile et même pas souhaitable peut-être, de le faire pour les lectures d'œuvres ou de textes philosophiques. Au fond la relation est plus proche de ce que j'ai vécu lorsque j'ai enseigné la philosophie en terminale. Comme l'expérience a été concluante, elle est reconduite cette année à partir de début octobre, le thème ou l'œuvre sont à choisir entre ceux que proposeront les participants².

À partir d'octobre 1996 encore, l'Association *Dire-Lire* de Saint-Maixent-l'École³ nous a contacté pour mettre ne place un café-philo mensuel (un vendredi à 20 h 30 par mois) d'abord à *La Dent Creuse* puis au *Tilt Bar* et maintenant au *Café des Arts*⁴. Ce débat se déroule de la même façon que celui du *Gil Bar* et réunit entre 40 et 50 personnes. La différence est peut-être dans la composition de l'assistance. Le *Gil Bar* étant dans une ville universitaire, l'assistance est surtout composée de jeunes étudiants, par contre à Saint-Maixent elle est composée de très jeunes, d'adolescents et de « personnes d'un certain âge ». Aussi, et il semble

¹ Bien-sûr la formation philosophique est importante, la connaissance des textes canoniques est fondamentale en particulier car il ne saurait être question de « s'en remettre à ceux qui savent ».

² Début des séances le jeudi 02 octobre de 20 h 30 à 22 h 30. Renseignements : Association *Philosophie par Tous*, 7, rue Grignon de Montfort, 86 000 Poitiers, 05 49 88 94 56.

³ « Saint-Maixent : Tout nouveau, le Bistro-Philo ! », *La Nouvelle République*, 25 septembre 1996. « Dire-Lire : la philo entre au bistrot », *Le Courrier de l'Ouest*, 26 septembre 1996. « Saint-Maixent : le Bistro-Philo fait le plein », *La Nouvelle République*, 9 octobre 1996. « La philo s'installe au comptoir », *La Nouvelle République*, 14 novembre 1996. « L'ordre et la justice au dernier Bistro philo de 96 », *Le Courrier de l'Ouest*, 23 décembre 1996. « Bistro philo : bouillon de culture », *La Nouvelle République*, 23 décembre 1996. « Fidèles au bistrot-philo », *La Nouvelle République*, 28 janvier 1997. « Le suicide, acte de liberté : ça se discute au Bistro philo », *Le Courrier de l'Ouest*, 26 février 1997. « La philosophie donne un sens à la vie », *Le Courrier de l'Ouest*, 25 mars 1997. « Bistro philo sixième du nom », *La Nouvelle République*, 28 mai 1997.

⁴ CAFE DES ARTS, 48, avenue Gambeta, 79 400 Saint-Maixent-f Ecole, it 05 49 05 50 66

que c'est une spécificité poitevine, l'assistance du *Gil Bar* est composée en partie par nos anciens élèves. Il faudrait pouvoir revenir sur la question locale. Pourquoi à Poitiers, qui compte 25 000 étudiants pour 100 000 habitants, il n'y a que si peu de participants au débat philo ? Pourquoi lorsqu'on parle du café-philos autour de nous les gens sont vivement intéressés, disent qu'ils vont venir mais ne viennent jamais ? Est-ce si différent de ceux qui viennent une fois et ne reviennent plus ? Peut-être pas car on peut penser que, non seulement ceux qui viennent comme on va chez la voyante pour chercher des « réponses » sont déçus, mais de plus « perturbés », le débat philo ne donne pas des solutions toutes faites et, de plus, remet en question leurs certitudes, les rendant démunis avant qu'ils ne se trouvent plus légers. Nous avons eu durant quelque mois la présence d'un « dogmatique » qui devait certainement venir pour nous « sauver ». Plus il venait et plus il était agressif car il perdait ses certitudes une à une. À la fin il a fait le mieux qu'il devait, il n'est plus revenu. Ne peut-on pas penser que ceux qui trouvent l'idée du débat intéressante, disent qu'ils viendront et ne viennent pas, savent intuitivement qu'il en sera ainsi pour eux ?

À partir de janvier 1996 le besoin s'est fait sentir de prolonger les débats par des publications. Nous avons donc mis en place un magazine mensuel *l'Incendiaire*. Il est constitué par :

- L'incendie du mois, des articles d'humeur,
- Crache ton venin, des contributions des participants aux débats qui n'ont pas pu dire, ou n'ont pas bien dit, ce qu'ils voulaient dire,
- Des informations sur l'actualité des cafés-philos et du « renouveau » actuel de la philosophie,
- Le débat du mois (un débat jugé intéressant retranscrit en entier, suivi de textes philosophiques en rapport et quelques fois d'une bibliographie),
- Le philosophe du mois.
- Le feuilleton du mois : un article trop long pour un magazine que l'on publie en épisodes.

Nous en étions en septembre 97 au septième numéro (20 pages, 10 F.) Mais comme nous étions dans la clandestinité vu qu'il n'était pas déposé légalement, nous recommençons au premier numéro à partir d'octobre 97 (avec une couverture couleur).

Deux exigences s'imposent dorénavant à nous : comprendre l'idée de « journaliste philosophique » et comprendre comment et pourquoi ces activités se concilient avec les débats philosophiques de café.

À partir d'avril 97 un des participants du débat du *Gil Bar*, Eric Geysen-Lachérade, a décidé de mettre en place un café-philos à Guéret. Celui-ci se tient dorénavant tous les premiers samedis du mois de 18 h 30 à 20 h 30 au café *Le Pub* 35¹ et réunit entre 40 et 50 personnes.

À partir de mai 97 de jeunes étudiants en philosophie de Poitiers ont créé *Philosophie par tous*, une association loi 1901, qui a pour but de développer la pratique de la philosophie dans le public, notamment en favorisant :

¹ LE PUB 35, 35 boulevard de la gare, 23 000 Guéret, 05 49 51 90 90.

* la mise en place de débats de philosophie dans des cafés ou dans d'autres lieux publics et privés.

* la publication de documents écrits, en particulier de *l'Incendiaire*, qui devient le magazine de l'association.

* l'organisation de manifestations et d'activités philosophiques en particulier des cours de philosophie pour lycéens et étudiants et pour adultes, des séances de lecture d'œuvres philosophiques, des ateliers d'écriture et des consultations¹.

Dans ce cadre-là, l'association a organisé un débat-philosophique ouvert à tous au café *Le Mail* aux Couronneries² le dimanche 15 juin de 11 h 00 à 13 h 00. Ce fut très intéressant car le lieu et l'heure sont propices. Il s'agit d'une salle entièrement vitrée, séparée du café, qui se trouve au bord des allées couvertes d'un centre commercial, le débat a lieu le jour du marché le plus important de Poitiers, si bien que, même si on est encore refermé sur nous-mêmes c'est un grand pas vers *l'Agora* ! Le rendez-vous est devenu mensuel à partir du dernier dimanche de septembre (le dernier dimanche du mois de 11 heures à 13 heures).

Puisque le café-philo de Poitiers se vidait progressivement en fin d'année scolaire et que nous ne savions pas que c'était un phénomène normal qui se reproduit chaque année, nous avons pensé qu'il n'aurait peut-être pas d'avenir et nous avons décidé, puisque les poitevins nous boudaient, d'aller voir si le vaste monde était plus réceptif qu'eux. Ainsi depuis le 28 août 1997 l'association et *l'Incendiaire* sont sur Internet, adresse :

[http://webhome, infonie.fr/jfchazer/](http://webhome.infonie.fr/jfchazer/)

E-Mail : philopartous@infonie.fr

On y trouve, bien sûr, des informations sur l'association, sur les activités que nous mettons en place et sur les cafés philo. *L'Incendiaire* y est disponible en totalité. Nous avons tissé de nombreux liens, nationaux et internationaux, très intéressants aussi bien avec les autres cafés-philo qui sont sur Internet qu'avec les sites de philosophie qui sont en quasi-totalité tenus par des enseignants. À ce jour 6 800 personnes sont venues nous visiter.

D'autre part, comme les potaches de terminale nous demandaient de l'aide pour leurs dissertations par e-mail, nous avons développé une page sur l'enseignement de la philosophie dans laquelle se trouvent des conseils pour les travaux du Bac (dissertation et étude de texte) et une bibliographie de base pour les lycéens ou les débutants. Nous avons d'autre part proposé des cyber-cours particuliers payants par e-mail (pour l'instant nous en avons donné deux), et par le protocole IRC (*Internet Relay Chat*) qui permet un échange direct pour l'instant seulement par écrit.

Depuis la fin septembre il y a un club philo au collège de Latillé. Cette activité se déroule une heure par semaine, actuellement le jeudi de 13 à 14 heures, et regroupe entre 5 et 15 élèves. Il ne s'agit pas d'un cours de philo mais bien d'une activité supplémentaire de débat philosophique. Elle n'est pas obligatoire

¹ « Le café-philo fait des petits », *La Nouvelle République*, 7-8 mai 1997.

² CAFE GLACIER DU MAIL, 29, rue Aimé Rassebeau 86 000 Poitiers 05 49 23 18 51

et est basée sur le volontariat des élèves, c'est-à-dire que viennent ceux qui veulent, quand ils veulent. Ils peuvent même venir en milieu de séance mais ce n'est pas conseillé. Certains sont des habitués, d'autres viennent de temps en temps, d'autres encore ne sont venus qu'une seule fois. Ces débats philosophiques sont réservés, peut-être pour le moment, aux élèves de quatrième et de troisième. Ils ont été lancés à la suite d'un concours de circonstances. J'étais à Latillé l'année dernière et j'occupais la fonction de « Principal Adjoint » lorsque les étudiants en philo qui suivent les débats philosophiques des cafés de Poitiers ont monté leur association *Philosophie par tous*. J'ai parlé à M. Fleurisson, le Principal du collège, de leur souhait de promouvoir la philosophie en particulier dans les établissements scolaires où elle n'était pas enseignée et, comme c'était le moment des demandes pour les ateliers de pratique artistique, il m'a proposé de commencer par Latillé et de lancer un club philo en collaboration avec Mme Ballaguy un professeur de Lettres du collège. Nous avons fait le projet et il a été accepté par la Mission Académique d'Action Culturelle. Il s'agit bien d'un atelier de pratique « artistique » car les activités à l'oral ou les activités philosophiques ne rentrent pas vraiment dans le cadre des ateliers de pratique scientifique. Elles ne rentrent pas plus dans le cadre des ateliers de pratique artistique car faire de la philosophie au collège, qui plus est à l'oral, est une réelle nouveauté. J'ai entendu dire qu'une telle activité n'existe que dans un autre collège, peut-être deux, en France. Nous n'avons pour l'instant pas d'information sur la façon d'opérer des autres et on peut dire que ce que nous faisons est expérimental. Il était pour nous impensable de faire un cours comme nous pouvions en faire en terminale car les méthodes traditionnelles de transmission de la philosophie semblent mal adaptées à la philosophie même, puisqu'elle exige de penser par soi-même. Le professeur ne peut pas penser à la place de l'élève. Comment faire alors pour que l'élève pense par lui-même compte tenu du fait que tout ce qu'il appelle « pensée » n'en est peut-être pas ? Il y a peut-être d'autres voies que le cours à explorer pour arriver à ce résultat et je pense que le débat philosophique de café en est une. Surtout que nous avons affaire à des collégiens qui sont considérés comme trop jeunes pour avoir accès à la philosophie. Le problème n'est pas tant de faire de la philosophie mais de commencer à en faire, d'avoir envie de réfléchir par soi-même, de se poser des questions, c'est-à-dire de ne pas prendre tout comme ça vient, de vouloir se changer et changer les choses, bref de passer de l'état d'hétéronomie à celui d'autonomie. Pour y arriver il y a peut-être le débat philosophique dont les règles sont simples mais sont souvent difficiles à appliquer. Il suffit d'écouter celui qui parle et de chercher à lui répondre. Il s'agit d'argumenter et c'est comme cela qu'on commence à philosopher. Nous avons donc décidé de nous servir des éléments qui ont été définis lors des débats philosophiques de café de Poitiers et de Saint-Maixent que nous animons par ailleurs, mais nous avons vite touché certaines limites. Nous n'avons pas pu, comme dans les cafés-philo, choisir le sujet au début de chaque séance parmi les sujets proposés par les participants. Nous avons donc défini une liste de sujets à traiter afin que les participants puissent y réfléchir avant. Nous n'avons pas pu obtenir des sujets

« philosophiques », du type des sujets du bac sous forme de questions et nous avons commencé par partir de grands thèmes, le racisme, l'avortement etc. puis de l'actualité, le procès Papon, la violence en Algérie. Mais il aurait fallu que les élèves soient vraiment au courant de l'actualité et aient quelques idées précises sur les événements. Nous avons décidé alors de partir d'un dicton ou d'une citation pris sur une liste que nous avons élaborée tous ensemble. La semaine dernière nous avons traité « L'argent fait-il le bonheur ? la semaine prochaine nous traiterons « Est-il vrai qu'il n'y a pas d'amour heureux ? » Cela permet aux élèves qui le souhaitent de chercher les sujets, de les remarquer lors de leurs lectures ou des circonstances de leurs activités et de nous les proposer régulièrement. Cela leur permet aussi de pouvoir réfléchir avant sur eux. Nous en sommes là. Ces sujets sont assez ouverts pour que chacun ait quelque chose à dire et à partager avec les autres et c'est très profitable à la fluidité du débat philosophique. Pari tenu donc. Si les élèves ne s'en désintéressent pas, et on fera pour que ça n'arrive pas, le club philo pourrait leur permettre de... philosopher.

Jean-François Chazerans

En guise de souvenir...

Nous tenons à exprimer nos remerciements à Fabienne Fayer pour nous avoir transmis ces photographies...





Liste des participants

Berthelet Daniel	6 allée des Vosges 38 130 Echirolles	06 04 29 53 39
« Le Vilain Petit Canard » Brenifier Oscar	BP 92 114 Clichy Cedex	01 47 31 18 12
Briquet Michelle	690 rue des Monteils 40 180 Œyreluy	
Chazerans Jean-François	86, rue du Faubourg Saint-Cyprien 86 000 Poitiers	05 49 88 94 56 (tel & fax) philopartous@infonle.fr
Crocq Jean	Moulin de Beauvoir 14 290 Orbec (Calvados)	02 31 32 39 33
Duboscq Lucette	Résidence Le Grand Pré 40 100 Dax	
Elié Clotilde	119 rue de l'Abbé Groult 75 015 Paris	
Fayer Fabienne	3, place Auguste Mounié 92 160 Anthony	01 46 66 04 64
Gonzalez Paco	5 Chemin de Gardes 38 100 Grenoble	04 76 82 54 07 04 76 43 77 99 Paco. Gonzalezdupmf-grenoble.fr
Granarolo Philippe Mulero Brigitte	79 rue des Mûriers « Les Restanques du Thavan » 83 130 La Garde	04 94 21 76 73 philippe.granarolo@wanadoo.fr
Grasset Jean-Baptiste	10 Quai Chalo 64 100 Bayonne	06 15 71 05 11
Hourcq Marie-Françoise	20, rue des Colibris 40 100 Dax	05 58 74 47 66
Journault Geneviève & Bernard	Le Tonneau de Diogène Librairie Le Sphinx 6 Place Notre-Dame 38 000 Grenoble	04 76 42 38 40

Kohanna Sylvie	8 rue Biscornet 75 012 Paris	01 43 46 51 32
Lachartre Michel	7 rue Raymond Morel 95 130 Franconville	01 34 15 33 82
Lautrey Anne	11 chemin de l'Église 38 100 Grenoble	
Martin Colette	4 rue du Lavoir 72 210 Voivres	
Maschino Maurice	64, rue des Martyrs 75 018 Paris	01 42 54 38 32
Masson Jean-François	4 avenue Émile Zola 94 100 Saint-Maur	01 48 83 96 85
Maurelli Thomas	Le Boisset 84 750 Saint-Martin de Castillon	04 90 75 14 01 sophia@pacwan.fr
Mengue Philippe	Le Village 84 390 Saint-Trinit	04 90 75 07 01
Mérat Jean	La Testanière 84 750 Saint-Martin de Castillon	04 90 75 24 88
Millon Isabelle	Le Vilain Petit Canard » BP 92 114 Clichy Cedex	01 47 31 18 12
Monnerot Lena	8 rue du pont Montaudran 31 000 Toulouse	05 61 62 70 40
Niéddu Jean	177 rue de la République 84 400 Apt	
Prawda Gale	26 rue de l'Avenir 92 170 Vanves	01 40 95 05 67
Quoniarn Bertrand	42 rue des Écoles 75 005 Paris	01 46 33 09 78

Ramirez Daniel	37bis rue du Parc 91 330 Yerres	01 69 48 96 02 06 87 34 60 03 danielsamirez@wanadoo.fr
----------------	------------------------------------	--

Reymond Fernand	Résidence Château Sec Bâtiment Horizon 13 009 Marseille	04 91 75 37 81
-----------------	---	----------------

Tozzi Michel	2 rue de Navarre 11 100 Narbonne	04 68 65 34 36
--------------	-------------------------------------	----------------

Table des matières

Avant-propos des organisateurs du 2 nd colloque d'Apt 99	2
Transcription des enregistrements du second colloque d'Apt 99.....	3
<i>Samedi matin, séance d'ouverture</i>	3
<i>Samedi après-midi</i>	16
<i>Séance du dimanche matin</i>	33
<i>Séance du dimanche après-midi</i>	51
En guise de non-conclusion... ..	60
<i>Café-philos et « allègement »</i>	60
Annexes	63
<i>Animer un débat philosophique au café</i>	63
<i>Contribution à l'histoire du mouvement des cafés-philos poitevins 1989 – 1997</i>	66
En guise de souvenir... ..	80
Liste des participants	82
Table des matières.....	85